

**Université de Montréal**

## **Résister à l'exploitation**

**Une histoire de l'opposition péruvienne aux transnationales minières  
de 1901 à nos jours**

**par Steve Lamarche**

**Département d'histoire**

**Faculté des Arts et des Sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des Arts et des Sciences en vue de  
l'obtention du grade de Maître en histoire

Novembre 2013

© Steve Lamarche 2013

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**Résister à l'exploitation :**

Une histoire de l'opposition péruvienne aux transnationales minières  
de 1901 à nos jours

Présenté par :  
Steve Lamarche

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Daviken Studnicki-Gizbert, président-rapporteur  
Cynthia Milton, directrice de recherche  
Michèle Dagenais, membre du jury

## Résumé

Tout au long du vingtième siècle, l'industrie minière péruvienne s'est transformée, entraînant à sa suite des bouleversements majeurs pour l'ensemble de la société péruvienne. Ces changements eurent toutefois leurs opposants et leurs opposantes. Lorsque l'on observe l'histoire minière péruvienne sous l'angle de ces résistances, on peut découper le récit en trois grandes périodes. La première, qui couvre de 1901 à 1930, est celle où la main-d'œuvre minière, principalement paysanne, était amenée à la mine par le biais d'un système d'endettement appelé *enganche*. En l'absence de syndicats, ces travailleurs optaient pour des stratégies immédiates et plus individuelles, comme l'abandon des lieux de travail. Toutefois, un regroupement d'intellectuel·le·s s'intéressait aux enjeux soulevés par l'exploitation minière. Il s'agit de l'Asociación Pro-Indígena, composée de gens comme Dora Mayer, qui étudia de près les effets de l'*enganche* sur les travailleurs des mines. La deuxième période – 1930-1980 – est non seulement la plus longue, c'est aussi la plus importante. Elle est marquée par le développement du mouvement syndical dans les mines, marqué par la répression. Le moment syndical culmine avec la création de la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, en 1969, et des luttes qui s'ensuivirent au courant des années soixante-dix. Celles-ci menèrent à la résignation du gouvernement des forces armées et au retour à la démocratie électorale en 1980. Par la suite, la guerre civile entre l'État et le Sendero Luminoso affecta gravement le mouvement syndical. La troisième période s'amorce avec l'élection d'Alberto Fujimori à la présidence du Pérou en 1990. Fujimori est notamment connu pour sa victoire contre le Sendero Luminoso, et pour ses réformes néolibérales qu'il opéra après avoir suspendu le régime électoral en 1992. Bien qu'il ait quitté la présidence en 2000, le changement de paradigme amené par Fujimori s'est poursuivi. En plus de consacrer l'aide de l'État aux transnationales minières, ces changements affectèrent les syndicats. C'est désormais au niveau des communautés – avec la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI) – que s'organise la lutte, changeant du même coup la nature des revendications. Dans l'ensemble, bien qu'à chacune des périodes corresponde une manière bien distincte de lutter contre les transnationales minières, on observe une continuité dans la volonté qu'ont les groupes subalternes à se faire entendre.

Mots-Clés : histoire du Pérou, vingtième siècle, industrie minière, syndicalisme, luttes sociales

## Abstract

Throughout the twentieth century, the Peruvian mining industry has undergone a series of transformations that have had profound economical, social and political impact on the nation and its citizens. These changes, however, were not without opposition. In fact, studying recent Peruvian history from a resistance point of view, three different periods come to the foreground. From 1901 to 1930, workers were mostly Andean peasants coerced to work in mines by means of a debt-peonage system called *enganche*. Their means of resistance, having no union at this time, were mostly individual and short-termed, such as leaving their workplace without completing their contract. One non-governmental organization (NGO) concerned about miners' working conditions was the Asociación Pro-Indígena, composed of progressive Peruvian intellectuals such as Dora Mayer, who studied the practice and impact of the *enganche* system. The second – spanning from 1930 to 1980 – is both the longest and most important period for studying the transformation of the mining industry and its impact. It is during this period that unions were created and expanded, despite facing serious state oppression. In 1969, the Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP) was created and was the first successful attempt to unite all mining industry workers into one organization. This federation was a prominent actor in the social movement of the seventies, and was one of the organizations that contributed to General Bermúdez's resignation and the presidential elections of 1980 which signaled Peru's return to democracy after over a decade of military rule. Parallel to this return to representative democracy was the launching of Sendero Luminoso's armed struggle, and the subsequent civil war. This period affected greatly unions of all sectors, who were caught between Sendero Luminoso's purges and the Army's repression. The third period begins with Alberto Fujimori's presidential election in 1990. This president is known for his victory against Sendero Luminoso and the neoliberal reforms he pushed forward by way of quasi-authoritarian practices (such as the suspension of congress in 1992). These reforms mainly consisted in the government changing legislation in order to help foreign companies, such as mining firms, to benefit from Peru's primary resources. Resisting this new paradigm are the communities organized through the Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI). Finally, although each period demonstrates distinct means to battle against transnational mining companies and to circumscribe and seek repair for abuses committed, there is a continuity across them: the subalterns' will to be heard.

Keywords : Peruvian history, Twentieth Century, mining industry, labor movement, social conflicts

## Table des matières

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Résumé.....</b>   | <b>i</b>  |
| <b>Abstract.....</b>   | <b>ii</b> |
| <b>Table des matières.....</b>   | <b>iv</b> |
| <b>Liste des acronymes.....</b>  | <b>vi</b> |
| <b>Introduction.....</b>   | <b>1</b>  |
| 1. Mise en contexte : généalogie d'un boom minier.....                             | 4         |
| 2. Une situation propice aux conflits sociaux.....                                 | 10        |
| 3. La structure de ce mémoire.....   | 16        |
| 4. De la nature des sources.....   | 18        |
| <b>Chapitre 1 – L'époque de la paysannerie minière (1900-1930).....</b>            | <b>20</b> |
| 1. L'arrivée de la première transnationale minière dans les Andes péruviennes..... | 21        |
| 2. Le système de recrutement : l' <i>enganche</i> .....                            | 23        |
| 3. Hausse de la population, diminution des terres.....                             | 26        |
| 4. Des paysans avant d'être des mineurs.....                                       | 29        |
| 5. L'Asociación Pro-Indígena et les droits des travailleurs miniers.....           | 33        |
| 6. Quelques exemples de lutte : l'étude de Dora Mayer.....                         | 37        |
| 7. La violence peut-elle être politique ? .....                                    | 39        |
| 8. L'arrivée du syndicalisme dans les Andes centrales.....                         | 43        |
| Conclusion.....  | 45        |
| <b>Chapitre 2 – L'essor syndical (1945-1980).....</b>                              | <b>47</b> |
| 1. Les années trente, sous fond de crise et de répression.....                     | 48        |
| 2. Un second code minier.....  | 50        |
| 3. De la mobilisation à la politisation.....                                       | 53        |
| 4. Un gouvernement militaire... et progressiste ?.....                             | 56        |
| 5. L'invasion de terres, une source d'inspiration pour les mineurs.....            | 60        |
| 6. Discordes entre la fédération et la centrale.....                               | 63        |
| 7. Les courants syndicaux.....   | 66        |
| 8. La FNTMMP au tournant des années quatre-vingt.....                              | 70        |
| 9. La guerre civile et ses conséquences sur la mobilisation ouvrière.....          | 77        |
| Conclusion.....  | 79        |

|  |            |
|--|------------|
| <b>Chapitre 3 – Les résistances citoyennes (1990 à nos jours).....</b>                     | <b>81</b>  |
| 1. Le projet de restructuration néolibérale.....   | 83         |
| 2. La Compania Minera Antamina : une entreprise socialement responsable.....               | 88         |
| 3. Responsabilité sociale et bonne gouvernance : que se cache-t'il derrière l'image ?..... | 92         |
| 4. Un (nouvel) acteur politique dans la lutte contre les minières.....                     | 96         |
| 5. Une nouvelle organisation : la CONACAMI.....  | 100        |
| Conclusion.....  | 108        |
| <br>   |            |
| <b>Conclusion.....</b>   | <b>110</b> |
| De paysans à mineurs.....  | 110        |
| Répression politique et luttes syndicales.....   | 112        |
| Néolibéralisme et luttes citoyennes : un bilan provisoire.....                             | 114        |
| Une hiérarchie implacable.....   | 116        |
| Différentes formes de résistance.....  | 117        |
| Et l'avenir ?.....   | 119        |
| <br>   |            |
| <b>Bibliographie.....</b>  | <b>120</b> |
| <br>   |            |
| <b>Conditions d'utilisation.....</b>   | <b>126</b> |

## Liste des acronymes

|           |   |
|-----------|---|
| AA        | Ancash Association  |
| AP        | Acción Popular  |
| AFL       | Amerian Federation of Labor   |
| AIDSESEP  | Asociación Interetnica de Desarrollo de la Selva Peruana                                  |
| APRA      | Allianza Popular Revolucionaria Americana   |
| CAOI      | Coordinadora Andina de la Organizaciones Indigenas  |
| CCP       | Confederación Campesina del Perú  |
| CCUSC     | Comité de Coordinación y Unificación Sindical Clasista                                    |
| CEN       | Comité Ejecutivo Nacional (de la FNTMMP)  |
| CGTP      | Central General de los Trabajadores Peruanos  |
| CNA       | Confederación Nacional Agraria  |
| CNT       | Confederación Nacional de los Trabajadores  |
| COCOMI    | Comunidad de Compensación Minera  |
| CONACAMI  | Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería                        |
| CONFIEP   | Confederación de Instituciones Empresariales Privada                                      |
| CPCC      | Cerro de Pasco Copper Corporation   |
| CRTP      | Confederación de Trabajadores de la Revolución Peruana                                    |
| CVR       | Comisión de Verdad y Reconciliación   |
| FREDEMO   | Frente Democrático  |
| FMI       | Fonds monétaire international   |
| FNTMM(S)P | Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos<br>(Siderurgicos) del Perú |
| IWW       | Industrial Workers of the World   |
| MMSD      | Mining, Minerals and Sustainable Development  |
| MRTA      | Movimiento Revolucionar Tupac Amaru   |
| OCMAL     | Observatorio de Conflictos Mineros de America Latina                                      |
| OCR       | Office of Community Relations   |
| OSD       | Office of Social Development  |
| PCP       | Partido Comunista Peruano   |
| PC-U      | Partido Comunista Peruano – Unión   |
| PPC       | Partido Peruano Cristiano   |
| RSE       | Responsabilité sociale des entreprises  |
| SPCC      | Southern Peru Copper Corporation  |
| SUTEP     | Sindicato Unitario de Trabajadores en la Educación del Perú                               |



## Remerciements

Je me dois de souligner la contribution du programme de financement Les Offices jeunesse internationaux du Québec, ainsi que le programme des bourses de mobilité du Ministère de l'éducation, des loisirs et du sport (MELS). Dans la même veine, je souhaite remercier Gerardo Damonte et Diana Balcazar, respectivement chercheur et bibliothécaire au Grupo de Análisis del Desarrollo (GRADE). Sans eux, mon séjour de recherche au Pérou aurait été impossible.

Plus personnellement, je tiens à remercier ma directrice de mémoire, Cynthia Milton, pour m'avoir donné l'occasion de faire un mémoire de maîtrise, ainsi que pour son soutien et ses conseils. Je tiens également à souligner la contribution de tous les professeur-e-s que j'ai eu durant mon parcours académique. L'un d'eux, toutefois, mérite plus amples remerciements. Il s'agit de François Furstenberg qui m'encouragea à ne pas lâcher.

Enfin, merci à Guillaume Tremblay, mentor et ami.

## Introduction

Ce mémoire de maîtrise porte sur l'histoire de l'industrie minière au Pérou. Plus précisément, les pages suivantes s'intéresseront à la lutte contre les transnationales minières, c'est-à-dire des entreprises étrangères oeuvrant en territoire péruvien. Et comme la première transnationale qui s'installe au Pérou le fait en 1902, le récit se concentre sur le vingtième siècle.

La longue durée temporelle de l'histoire minière en Amérique latine nous ramène à l'époque de la Conquête espagnole. Ce faisant, on peut constater que l'intérêt des étrangers pour les métaux précieux dont regorge la cordillère des Andes est bien vivant dès la découverte du continent par les explorateurs européens au seizième siècle. En 1532, le conquistador Francisco Pizarro réclama, en guise de rançon pour la libération de l'empereur inca Atahualpa, l'équivalent de 1 million de dollars en or et en argent. La rapidité avec laquelle la somme fut amassée<sup>1</sup> fit germer l'idée dans la tête des Conquistadors que le royaume inca reposait sur des richesses immenses, qu'il s'empressèrent de mettre à sac. Une fois les œuvres d'art et autres objets faits de métaux précieux épuisés, les Espagnols prirent le chemin menant aux mines exploitées par les Incas afin de maintenir l'approvisionnement en richesses au nom du Roi. Les richesses du Potosí furent découvertes par les Espagnols en 1545<sup>2</sup>. Cette découverte eut un impact profond sur la suite de l'histoire coloniale. Certains chroniqueurs espagnols ont associé la chute de la population Inca aux inhumaines conditions de travail qui sévissaient dans les mines; l'historien John Hemming en a donné un bon compte rendu<sup>3</sup>. De là, considère Eduardo Galeano, auteur du célèbre ouvrage polémique *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*, s'est amorcée une longue histoire d'exploitation, de l'empire espagnol aux entreprises nord-américaines<sup>4</sup>.

Quant à ce mémoire, l'histoire qu'il raconte se situe en aval de cette longue durée. Le dix-neuvième siècle a été celui des indépendances pour les anciennes colonies espagnoles et portugaise. Le vingtième siècle quant à lui a vu ces nouveaux pays s'élancer dans une économie de marché mondiale – à l'exception du bloc soviétique, et de quelques pays d'Asie – où les entreprises nord-américaines et européennes déterminaient déjà les règles du jeu. Pour se

---

<sup>1</sup> John Hemming, *The Conquest of the Incas*, Pan Books, London, 1993, pp. 49 et 63.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 355-359.

<sup>4</sup> Eduardo Galeano, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, Pocket, Paris, 1981, p.25.

moderniser et suivre les modèles occidentaux, les pays d'Amérique latine ont commencé à cumuler des dettes dès leur indépendance. Au Pérou, la Guerre du Pacifique qui l'a opposé au Chili a coûté cher, endettant davantage ce pays aux richesses naturelles mythiques. On l'aura deviné, le Pérou n'est pas maître chez lui lorsqu'il est question d'économie et de ressources naturelles.

Le vingtième siècle est digne d'intérêt pour l'histoire minière au Pérou parce qu'il est celui où les technologies minières firent un grand bond en avant – aux alentours des années cinquante – permettant à l'industrie de se renouveler et de creuser toujours plus loin, là où le minerai est en concentration toujours plus faible. Ce vingtième siècle est également celui de l'arrivée des transnationales minières, des compagnies battant pavillon d'un pays étranger – occidental – installées dans les Andes pour y extraire le matériau brut qu'elles exportent ensuite là où l'industrie le demande. Ainsi, le fer, le cuivre et l'or andins ont servi de matière première pour les manufactures américaines au début, chinoises aujourd'hui. La Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) est l'emblème de ce transnationalisme industriel. Inaugurant ses activités en 1902 dans la région de Oroya, à l'Est de la capitale péruvienne, cette entreprise américaine a été active et profitable jusqu'à sa nationalisation dans les années soixante-dix par le général progressiste Juan Velasco, un oiseau rare parmi les chefs d'État militaires si l'on compare avec les autres militaires qui ont dirigé ailleurs au vingtième siècle.

L'histoire minière du Pérou est connue. L'histoire des résistances aux entreprises minières l'est également. On n'a qu'à lire le sociologue Denis Sulmont ou les historiens et historiennes Adrian DeWind Jr, Elizabeth Dore, Florencia Mallon ou encore Steve J. Stern pour avoir une bonne idée des luttes ouvrières qu'ont menées les mineurs péruviens<sup>5</sup>. On sait que cette histoire débuta dans les années trente, soit un peu tardivement par rapport à l'éveil syndical au pays, qui se situe plutôt à la fin du dix-neuvième siècle, sous la bannière rouge et noire de l'anarcho-syndicalisme. Pour les mines, il fallut attendre les socialistes rassemblés autour de José Carlos Mariátegui, puis les communistes de diverses écoles de pensée.

---

<sup>5</sup> Dans l'ordre : Denis Sulmont, *El movimiento obrero peruano, 1890-1979 : reseña histórica*, Tarea, Lima, Perú, 1979, 173 pages; Adrian DeWind Jr, *Peasants Become Miners: The Evolution of Industrial Mining Systems in Peru*, Columbia University, New York, 1977, 421 pages; Elizabeth Dore, *The Peruvian mining industry : growth, stagnation, and crisis*, Westview Press, Boulder, 1988, 296 pages; Florencia Mallon, *The defense of community in Peru's central highlands : peasant struggle and capitalist transition, 1860-1940*, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1983, 384 pages; Steve Stern, «Feudalism, Capitalism, and the World-System in the Perspective of Latin America and the Caribbean», *The American Historical Review*, Vol. 92, No. 4 (Oct. 1988), pp. 829-872.

Plus récemment, et dans la vague de l'éveil environnementaliste du vingt et unième siècle, on s'intéresse aux nouvelles résistances qui opposent les communautés paysannes aux projets d'extraction des ressources naturelles s'installant impunément sur leur territoire. Des chercheurs comme Anthony Bebbington, Gerardo Damonte, Guillermo Salas Carreñ, David Szablowski ou encore les chercheuses Roxana Barrantes, Anahí Durand et Patricia Zárata, pour ne nommer que ceux-là et celles-ci, se sont évertués à montrer sous toutes ses coutures la problématique minière que même les ententes de responsabilité sociale des entreprises (en anglais, *Corporate Social Responsibility*) ne parviennent pas à résoudre<sup>6</sup>. On a donc une pléthore d'études qui s'intéressent aux mines à ciel ouvert et à la nouvelle configuration néolibérale du jeu politique, celui où, pour paraphraser Alain Deneault, les chefs d'État évacuent les questions politiques pour se contenter de gouverner à la manière des entreprises, c'est-à-dire en simples gestionnaires d'un bien public vendu au plus offrant<sup>7</sup>.

Pour faire bref, on a deux moments bien connus de l'histoire minière contemporaine du Pérou. Le premier, celui des luttes syndicales, et le second, celui des luttes citoyennes. Ce qui manque, c'est un récit complet de ce vingtième siècle mouvementé, et donc une compréhension comparative des différents moments de lutte populaire face aux transnationales minières. Chacun de ces moments est connu en lui-même, mais on manque de liens entre eux pour comprendre de façon globale le vingtième siècle minier du Pérou. Autrement dit, il manque de synthèses récentes de la part d'historiens ou d'historiennes sur ce sujet. Bien que pertinente et récente, l'oeuvre de Kendall Brown<sup>8</sup>, en s'attardant sur Potosí, ne s'intéresse pas au Pérou après la date du 28 juillet 1821, Potosí étant situé sur le territoire de l'actuelle Bolivie. L'objectif que je me suis donné pour ce mémoire de maîtrise est de raconter cette histoire des luttes populaires contre les transnationales minières installées au Pérou, et ce, pour le vingtième siècle. En abordant un champ historique aussi large, je vise principalement à combler le vide historiographique se

---

<sup>6</sup> Dans l'ordre : Anthony Bebbington, Jeffrey Bury, *et al. Minería, movimientos sociales y respuestas campesinas*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2011, 379 pages; Gerardo Damonte, *The Constitution of Political Actors: Peasant Communities, Mining, and Mobilization in Bolivian and Peruvian Andes*, VDM Verlag, Berlin, 2008, 349 pages; Guillermo Salas-Carreño, *Dinámica Social y Minería : Familias pastoras de puna y la presencia del proyecto Antamina (1997-2002)*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2008, 409 pages; David Szablowski, «Mining, Displacement and the World Bank : A Case analysis of Compania Minera Antamina's operations in Peru», *Journal of Business Ethics*, No. 3, Vol. 39 (2002), pp. pp. 247 – 273; Roxana Barrantes et al. «*Te Quiero pero no*»: *minería, desarrollo y poblaciones locales*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2005, 124 pages.

<sup>7</sup> Alain Deneault, *Gouvernance, le management totalitaire*, Lux, Montréal, 2013, p.18.

<sup>8</sup> Kendall W. Brown, *A History of Mining in Latin America: from the colonial era to the present*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 2012, 257 pages.

situant entre les auteurEs citéEs plus haut. J'envisage donc une périodisation complète de cette histoire, en m'attardant principalement sur les ouvrages scientifiques qui se sont intéressés au sujet, sans toutefois délaissier les sources, qui me permettent de dresser un meilleur portrait des résistances face aux minières.

### **1. Mise en contexte : généalogie d'un boom minier**

On pourrait penser, fidèlement aux modèles économiques enseignés dans les écoles, qu'une plus grande demande et une plus grande disponibilité des ressources sont les deux facteurs essentiels dans l'équation se résolvant par une plus grande activité dans le secteur minier. Ainsi, des réserves minières abondantes, doublées d'une forte demande du secteur économique secondaire – celui de la transformation – devraient garantir la prospérité des activités des entreprises minières. Or, en plus de ces facteurs, il y en a au moins deux autres qui s'ingèrent dans la formule théorique et la complexifient pour l'adapter au réel. D'abord, il y a l'impact technologique, qui se traduit par une plus grande capacité à creuser; ensuite, il y a le degré de coopération de la classe travailleuse, plus précisément des travailleurs miniers. Dans les prochaines lignes, je donnerai quelques explications sur ces deux facteurs, ce qui me permettra par le fait même d'aborder les principaux ouvrages utilisés dans le cadre de mes recherches. Par la suite, je reviendrai plus en détail sur le plus récent boom minier qu'a connu le Pérou.

Un des aspects importants que met de l'avant Adrian DeWind Jr est l'évolution technologique dans le secteur minier. Son étude, *Peasants Become Miners*, est construite autour d'un clivage entre une industrie aux techniques plus traditionnelles, employant un grand nombre de travailleurs, et une industrie moderne, où les pelles, les grues, les procédés de lixiviation au cyanure et autres percées technologiques du milieu du siècle dernier ont permis d'aller chercher les quelques grammes de minerai par tonne de roche qu'il était autrefois impossible de ramasser. Ainsi, dans le livre de DeWind Jr, les chapitres impairs sont consacrés aux méthodes traditionnelles, soit la première moitié du vingtième siècle, tandis que les chapitres pairs s'intéressent à une période plus récente, soit 1950-1975. Notons ici qu'il a publié l'ouvrage qui nous concerne en 1977, ce qui explique qu'il ne pouvait concevoir les luttes populaires contre les entreprises minières en fonction des événements qui vont de la guerre civile à aujourd'hui, car celle-ci a fait rage dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

Le but de DeWind Jr est de démontrer les liens d'interdépendance entre les quatre aspects suivants : 1° la structure organisationnelle de la Cerro de Pasco Mining Company (CPCC) et les technologies qu'elle emploie; 2° le système laboral et le passage d'une main-d'œuvre saisonnière à une main-d'œuvre permanente; 3° le lien de dépendance des mineurs à l'agriculture; et 4° les formes de résistance des mineurs. Pour clarifier, les chapitres impairs s'intéressent principalement à la période où les mines possédées par la CPCC nécessitaient une main-d'œuvre nombreuse et peu qualifiée, période à laquelle les travailleurs étaient des paysans qui complétaient ce que leur donnait leur terre par un travail saisonnier dans la mine. Les chapitres pairs, quant à eux, s'intéressent à la période de la mécanisation de la production, qui ne passe pas nécessairement par une mine à ciel ouvert, mais dont les outils utilisés requièrent davantage d'expertise de la part des travailleurs qui, dans ces années, dépendaient désormais principalement de leur salaire, alors qu'ils confiaient leur terre à des proches ou la louaient à des paysans non propriétaires.

Un autre chercheur, anthropologue cette fois-ci, s'est intéressé à la distinction technologique qu'a employé DeWind Jr. Dans *Dinámica Social y Minería*, un ouvrage publié en 2008, Guillermo Salas Carreño emploie les concepts de «mine traditionnelle» et «mine moderne» pour distinguer deux conceptions de l'activité minière, conceptions qui entrèrent en conflit lorsque la Compañia Minera Antamina s'est installée près de deux communautés de la région de San Marcos qui avaient donné leur accord dans l'espoir de retombées économiques directes (du travail). Le premier concept, celui de mine traditionnelle, fait référence aux mines souterraines qui employaient un grand nombre de travailleurs peu spécialisés et donc mal rémunérés et où la compagnie fournissait tous les services aux mineurs et à leur famille dans une sorte d'enclave située dans un territoire autrement dédié à l'agriculture de subsistance. Un exemple probant de mine traditionnelle est celui de Cerro de Pasco. Le second concept, la mine moderne, sert à décrire les mines à ciel ouvert qui requièrent une technologie très sophistiquée et donc des travailleurs détenant des connaissances avancées pour opérer la machinerie. À ce niveau de mécanisation, la production est désormais assurée par un faible nombre de travailleurs. De plus, la mine moderne, quoique parfois tout aussi enclavée, offre de meilleures conditions de travail à ses employés que la mine traditionnelle et ne les garde pas sur place indéfiniment. Les travailleurs sont plutôt appelés à effectuer des quarts de travail à la mine durant quelque temps et peuvent ensuite retourner à la maison pour une courte période. Les compagnies qui font dans la

mine moderne se parent de plus en plus de discours de responsabilité socio-environnementale. Enfin, ce qui demeure constant d'une période à l'autre est que les mines ont tendance à être creusées dans un territoire rural où des populations vivent d'agriculture ou d'élevage.

Ce qu'il faut retenir ici, c'est la distinction temporelle – «tradition» vs «modernité» –qui est basée sur l'évolution technologique. Pour DeWind Jr comme pour Salas Carreño, cette distinction est cruciale pour la périodisation qu'ils emploient alors qu'ils relatent chacun à leur manière un pan de l'histoire minière péruvienne. Comme je l'ai mentionné plus haut, mon souhait est de repenser une périodisation qui prenne davantage en compte l'évolution des mouvements de contestation face aux entreprises minières transnationales. Néanmoins, il importe de garder en tête l'évolution technologique, car elle permet, en partie, de comprendre pourquoi il y a eu un boom minier depuis les années quatre-vingt-dix, et pourquoi des entreprises s'intéressent de nos jours à des gisements que l'on considèrerait épuisés<sup>9</sup>, et pourquoi on s'installe sur des sites qui étaient connus, mais dont le propriétaire n'avait pas amorcé les opérations d'exploitation<sup>10</sup>.

Autre élément à considérer, le degré de coopération de la main-d'œuvre, ce qui se traduit autrement par la quantité d'ouvriers disposés à faire le travail requis. Pour Elizabeth Dore, auteure de *The Peruvian Mining Industry*, ce sont principalement ces fluctuations dans la main-d'oeuvre qui ont déterminé le niveau de production de la CPCC au Pérou, et ce, bien plus que les prix des métaux sur le marché international. L'étude de Dore, publiée en 1988, cherche par cette démonstration à critiquer la position des *dependencistas*, ces théoriciens inspirés du marxisme orthodoxe du milieu du vingtième siècle qui insistent sur la dépendance économique des pays «en développement» de leurs homologues «développés». Sans aller jusqu'à dire que les facteurs externes n'ont pas eu d'influence, Dore considère néanmoins que ce sont davantage les facteurs internes qui influencèrent la production minière au Pérou. De plus, elle démontre que les pays «dépendants» ne sont pas ceux que l'on croit, car les travailleurs péruviens, par leur résistance à la prolétarianisation et leurs moyens de pression, affectèrent les cours mondiaux du cuivre, minerais

---

<sup>9</sup> Cerro de San Pedro, au Mexique, en est un bon exemple.

<sup>10</sup> On verra, plus loin dans cette étude, que le site d'Antamina est connu depuis plusieurs siècles et qu'il fut la propriété de la Cerro de Pasco Copper Corporation au vingtième siècle, mais que celle-ci se contenta de l'explorer sans l'exploiter. Comme le mentionne Adrian DeWind Jr dans *Peasants Become Miners*, la répartition du minerai dans le sol, en veines ou aléatoire, influence grandement le choix entre la mine traditionnelle et la mine moderne. Comme les mines à ciel ouvert nécessitent d'importants investissements préalables à l'exploitation, il se peut que la cpcc eut préféré attendre avant de procéder à l'exploitation d'Antamina, qui aboutit finalement entre les mains de la Compania Minera Antamina à la fin des années quatre-vingt-dix, après un bref moment entre les mains de l'État, suite aux nationalisations opérées par Velasco. Nous y reviendrons. Sur la répartition du minerai, voir DeWind, *Op. Cit.*, p. 90.

privilegié du gisement exploité par la CPCC. En intégrant des données comme les salaires des travailleurs et la composition de la force de travail en plus des prix des métaux sur le marché, Dore nous permet donc de concevoir l'impact des luttes ouvrières sur le marché mondial.

Or, comme on l'a vu avec DeWind Jr et Salas Carreño, un des intérêts des mines modernes est qu'elles emploient un petit nombre de travailleurs, qui de surcroît sont suffisamment spécialisés pour exiger de bonnes conditions de travail. L'impact du mouvement syndical est donc moindre pour une entreprise qui choisirait aujourd'hui de creuser une mine à ciel ouvert plutôt qu'une mine souterraine, surtout que dans les deux cas, la technologie de pointe implique des connaissances avancées pour l'opérer. Mais plus important encore, et je tenterai de le démontrer avec ce mémoire de maîtrise, la répression qu'ont connu les mouvements de gauche pendant la guerre civile péruvienne (1980-1995) a grandement affaibli la capacité de mobilisation des syndicats. Ces deux facteurs combinés – diminution de la main-d'œuvre requise et affaiblissement de la gauche syndicale – ont probablement favorisé l'essor d'une nouvelle «ruée vers l'or».

Un boom minier s'inscrit donc dans un contexte. Dans le cas qui nous concerne, ce contexte est mondial et participe de la mouvance des réformes néolibérales amorcées depuis les années quatre-vingt en Occident, puis exportées par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale dans les zones dites «en développement»<sup>11</sup>. La hausse des prix des métaux, notamment grâce à la croissance économique des pays émergents comme la Chine et l'Inde<sup>12</sup>, qui ont provoqué une hausse de la demande pour certains métaux utiles dans la construction et dans le secteur des hautes technologies (notamment le cuivre et l'or), ne peut expliquer à elle seule le plus récent boom minier mondial, qui affecte plus particulièrement l'Amérique du Sud. Myriam Laforce, politologue et auteure de «Réformes économiques, espaces politiques, et conflits socio-environnementaux : les impacts de l'investissement au Pérou», fait remonter la genèse du boom minier péruvien aux années quatre-vingt-dix et aux restructurations du gouvernement d'Alberto Fujimori. L'auteure souligne que le Pérou est désormais premier producteur d'or et deuxième

---

<sup>11</sup> L'enquête de la journaliste Naomi Klein intitulée *The Shock Doctrine*, donne un bon compte rendu du rôle de ces institutions internationales et de l'implication américaine dans les mouvements contre-révolutionnaires en Amérique latine entre 1954 et 1973.

<sup>12</sup> Anthony Bebbington, «Elementos para una ecología política de los movimientos sociales y el desarrollo territorial en zonas mineras», dans Anthony Bebbington et al., *Minería, movimientos sociales y respuestas campesinas*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2011, p.54.



producteur de cuivre à l'échelle panaméricaine<sup>13</sup> grâce au «plan draconien de stabilisation économique [... et ayant fait de] l'investissement étranger direct (IDE) concentré dans le secteur des mines la clef de voûte de la réinsertion de l'économie péruvienne à la communauté internationale»<sup>14</sup>. J'aborderai plus en détail au troisième chapitre les réformes de Fujimori. Pour le moment, il suffit de souligner l'impact favorable qu'elles ont eu sur l'industrie minière. Au final, tous ces facteurs combinés ont provoqué une croissance de 2000 % de l'exploration minière au Pérou pour la période 1990-1997, alors qu'à la même période, l'ensemble du continent sud-américain connaissait une croissance de 400 % et que mondialement on parlait de près de 90 % de croissance<sup>15</sup>. Du côté de l'exploitation, entre 1990 et 2001, le Pérou s'est classé au sixième rang mondial en termes d'investissements miniers<sup>16</sup>. À ces facteurs indéniablement cruciaux pour comprendre la venue du plus récent boom minier s'ajoute le rôle du Canada, ce «paradis judiciaire», pour reprendre les mots du chercheur Alain Deneault.

En témoigne le nombre de compagnies minières installées au Canada – «plus de 75 % des sociétés mondiales d'exploration ou d'exploitation minière ont leur siège social au Canada et près de 60 % de celles qui sont cotées en bourse s'enregistrent à Toronto», selon les recherches effectuées par Alain Deneault et William Sacher<sup>17</sup> – ce pays est d'un attrait tout particulier pour les gens d'affaires qui souhaiteraient se lancer dans la prospection minière. En fait, poursuivent les auteurs de *Paradis sous terre*, «le Canada se retrouve en première place des législations idéales pour l'exploitation minière»<sup>18</sup>. Cette réalité a une explication historique, disent-ils, car elle est enracinée dans la nature coloniale du Canada, et par le développement incontrôlé de la Bourse de Toronto au fil du temps<sup>19</sup>. Autrement dit : «la législation minière canadienne actuelle est le résultat de décennies de politique du laisser-faire, tant à l'échelon provincial que fédéral»<sup>20</sup>.

---

<sup>13</sup> Myriam Laforce, «Réformes économiques, espaces politiques, et conflits socio-environnementaux : les impacts de l'investissement minier au Pérou», [En Ligne], <http://cdhal.org/sites/cdhal.org/files/doc/document/reformes-economiques-espaces-politiques-conflits-socio-environnementaux-impacts-investissement-article-4.pdf>, p.1. (Page consultée le 24 juillet 2013)

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.2.

<sup>15</sup> Bebbington, *op. cit.*, p.53.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.53.

<sup>17</sup> Alain Deneault et William Sacher, *Paradis sous terre*, Écosociété, Montréal, 2012, p.14.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp.29-53.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.80.

De nos jours, divers allègements fiscaux<sup>21</sup> et politiques visant à favoriser l'investissement minier ont renforcé le principe du *free mining*, et l'ont exporté ailleurs sur le globe<sup>22</sup>.

Les entreprises extractives canadiennes s'intéressent effectivement à étendre leurs activités partout sur la planète. Elles sont d'ailleurs présentes dans 108 pays<sup>23</sup>. Toutefois, l'intérêt pour l'Amérique latine classe cette région du globe au premier rang. La carte disponible à la page 13 du rapport du Canadian Center for the Study of Resource Conflict (CCSRC), daté de 2006, le montre bien : non seulement au moins une entreprise canadienne est présente dans pratiquement chacun des pays du continent sud-américain, sept d'entre eux en ont au moins dix chacun<sup>24</sup>. Dans son *Mining Report*, le chercheur Timothy Clark avance quant à lui les statistiques suivantes : alors qu'en 1990, les compagnies minières canadiennes ne détenaient que 12 % du total de l'investissement dans ce secteur en Amérique latine, en 2000, ce pourcentage était à 33 %<sup>25</sup>. Poursuivant l'énumération statistique, Clark précise le cas péruvien en mentionnant qu'à la fin des années quatre-vingt-dix, une soixantaine de compagnies minières canadiennes étaient actives et détenaient plus de quatre milliards de dollars en investissements, que 76 % de l'investissement canadien au Pérou se faisait alors dans le secteur minier et que les compagnies canadiennes sont présentes dans un peu plus de la moitié des projets miniers au Pérou<sup>26</sup>. Autre statistique pertinente, le rapport de la CCSRC fait état de 46 entreprises minières canadiennes actives au Pérou<sup>27</sup>. Bref, l'intérêt des entreprises minières canadiennes pour l'Amérique latine et, plus précisément, le Pérou est indiscutable.

La présence des minières canadiennes à l'étranger est favorisée par diverses politiques favorables au développement minier. En plus de l'état de la législation tel que mentionné un peu plus haut, plusieurs agences canadiennes, notamment Exportation et Développement Canada (EDC), l'Agence de Canadienne de Développement International (ACDI) et le Ministère des Affaires Étrangères et du Commerce International (AECI) donnent leur appui aux entreprises

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.78 et 80-81.

<sup>22</sup> *Ibid.*, pp.121-130.

<sup>23</sup> The Canadian Center for the Study of Resource Conflict, *Corporate Social Responsibility & the Canadian International Extractive Sector : A Survey*, [En Ligne], [http://www.resourceconflict.org/ccsrc\\_report\\_0906.pdf](http://www.resourceconflict.org/ccsrc_report_0906.pdf), p.13. (Page consultée le 24 juillet 2013).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>25</sup> Timothy Clark, *Canadian Mining in Latin America: Community Rights and Corporate Responsibility*, [En Ligne], <http://www.yorku.ca/cerlac/documents/Mining-report.pdf>, p.7. (Page consultée le 20 juillet 2013).

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>27</sup> The Canadian Center for the Study of Resource Conflict, *Op. Cit.*, p.13.

minières<sup>28</sup>. Selon les informations analysées par une équipe de chercheur-e-s de l'Université McGill, ces agences gouvernementales ont octroyé de l'aide financière à divers projets visant à donner un nouveau souffle au commerce international, notamment en assurant un climat favorable à l'investissement en territoire étranger<sup>29</sup>. Un des exemples fournis par l'équipe de McGill est un projet de l'ACDI en Colombie, ayant coûté onze millions de dollars entre 1997 et 2002, et dont le résultat s'est concrétisé sous la forme d'une révision du code minier colombien relâchant la réglementation environnementale et celles concernant les droits des travailleurs<sup>30</sup>. Plus précisément, le nouveau code minier voyait diminuer l'impôt payé au gouvernement colombien qui était d'un minimum de 10 % pour les exportations de plus de trois millions de tonnes par an et d'un minimum de 5 % pour les exportations sous la barre des trois millions de tonnes pour passer à un pourcentage fixe de 0,4 %, sans égard à la quantité de minerai exportée, en plus de faire passer de 25 à 30 ans la durée des concessions minières<sup>31</sup>.

Fortes de cette aide précieuse, les compagnies minières battant pavillon sur Bay Street à Toronto s'intéressent à l'Amérique latine comme les United Fruit Company et Standard Oil du siècle dernier s'y intéressaient. Or, quand on prend la peine de s'intéresser aux conditions dans lesquelles ces transnationales Nord-Américaines ont navigué, il n'est pas absurde de craindre que les nouvelles ambassadrices du Canada au sud du Rio Grande puissent se retrouver dans des scénarios de conflits, de résistances et de répressions. Voilà pour mon intérêt à effectuer des recherches sur les entreprises minières au Pérou.

## 2. Une situation propice aux conflits sociaux

La plus récente manne pour les ressources naturelles est mondiale, bien qu'elle fasse preuve d'un intérêt plus marqué envers les anciennes colonies, soit principalement l'Afrique et l'Amérique du Sud. Dans ces coins du monde, cette ruée vers les ressources naturelles – pétrolières et minérales

---

<sup>28</sup> Voir pour L'ACDI, notamment : Gwendolyn Schulman et Roberto Nieto, «Foreign Aid to Mining Firms», *The Dominion*, [En Ligne], <http://www.dominionpaper.ca/articles/4300>. (Page consultée le 7 octobre 2013) et Chris Eaton et al., «NGOs are part of the mining conversation», *The Globe and Mail*, [En Ligne], <http://www.theglobeandmail.com/commentary/ngos-are-part-of-the-mining-conversation/article1360219/>. (Page consultée le 7 octobre 2013).

<sup>29</sup> McGill Research Group Investigating Canadian Mining in Latin America, *Canadian Mining in Latin America, A Contemporary Overview*, p.8.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>31</sup> Chris Arsenault, «Digging up Canadian Dirt in Colombia; Canadian Corporations and Aid Agencies Facing Controversy and Resistance in Colombia», *The Dominion*, [En Ligne], [http://www.dominionpaper.ca/accounts/2006/11/27/digging\\_up.html](http://www.dominionpaper.ca/accounts/2006/11/27/digging_up.html). (Page consultée le 20 juillet 2013).

– est propulsée notamment par des réformes inspirées des lois minières canadiennes. Un des facteurs ayant suscité l'intérêt académique (et médiatique) pour l'exploitation des ressources naturelles est que les récents projets se sont pour la plupart heurtés à une opposition populaire organisée et déterminée. C'est notamment le cas en Amérique latine, où les populations autochtones de divers pays ont connu un «éveil» politique en réponse aux délocalisations et à la pollution environnementale dont elles ont été victimes. Ainsi, dans *Crude Chronicles*, l'anthropologue Suzanna Sawyer relate la mobilisation de la population quechua, qui habite dans le sud-est de l'Équateur, dans la région amazonienne pour être un peu plus précis. Un peu plus au Sud, en 2009, c'est la région de Bagua, dans le nord du Pérou, qui a connu un soulèvement populaire massif, où des résidents autochtones armés de lances ont affronté les forces policières péruviennes suite à leur opposition à un projet d'exploitation pétrolière. Dans ce cas-ci, c'est surtout la réponse du président péruvien de l'époque, Alan García, qui s'est prononcé contre l'opposition des communautés rurales à l'exploitation des ressources naturelles sur leur territoire qui a précipité la révolte<sup>32</sup>. À ces deux exemples, qui nous ramènent à la réalité de l'exploitation pétrolière en Amérique du Sud, de nombreux autres concernant les ressources minières s'ajoutent. J'en aborderai ici brièvement quelques-uns, car ils sont emblématiques de la situation que connaît le Pérou depuis le renouveau de cette ruée vers le Sud.

#### *Cerro de San Pedro, Mexique*

Cerro de San Pedro est un site minier historique au Mexique. Déjà en 1592 on y extrayait de l'or et de l'argent. La ville la plus près est San Luis Potosi, capitale de l'état du même nom et comportant plus d'un million d'habitants. Plus près du site minier, on retrouve le village de Cerro de San Pedro, qui depuis l'épuisement des veines d'or et d'argent au début du vingtième siècle a vu sa population s'effondrer considérablement. Situé au centre du Mexique, le Cerro de San Pedro fait partie d'un environnement semi-aride où la principale réserve d'eau, souterraine, est très fortement sollicitée par l'usage domestique des citoyens et des industries locales<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Alan García, «El síndrome del perro del hortelano», *El Comercio*, [En Ligne], [http://elcomercio.pe/edicionimpresa/html/2007-10-28/el\\_sindrome\\_del\\_perro\\_del\\_hort.html](http://elcomercio.pe/edicionimpresa/html/2007-10-28/el_sindrome_del_perro_del_hort.html). (Page consultée le 20 juillet 2013). Pour une analyse du conflit, voir Héctor Alimonda et al. *La Amazonia Rebelde*, CLACSO, Lima, 2009, 211 pages.

<sup>33</sup> Les informations présentes dans ce paragraphes proviennent d'une présentation faite par Juan Carlos Ruíz Guadalajara, un historien mexicain invité à Montréal en mars 2010 pour présenter le cas de San Luis Potosí dans le cadre d'un colloque intitulé «Plan Nord, Plans Sud».

Forte d'un traité de libre-échange négocié entre les trois pays de l'Amérique du Nord (ALENA), la Minera San Xavier, une filiale qui fut possédée par diverses compagnies minières jusqu'à aboutir dans les mains de la compagnie canadienne New Gold en 2008 obtint les droits d'exploration du Cerro de San Pedro dès 1994 dans l'objectif d'exploiter ses réserves en or<sup>34</sup>. Grâce aux plus récents développements technologiques, notamment avec les mines à ciel ouvert, cette compagnie fut alors en mesure de rouvrir à l'exploitation minière le site de Cerro de San Pedro. L'exploitation du site a débuté en 2007 et doit se poursuivre sur une période de dix ans<sup>35</sup>.

Or, malgré une apparente légalité dans le processus ayant mené au début des opérations, le Comité pour les Droits Humains en Amérique latine (CDHAL) rapporte que lors de la signature du bail de quinze ans en 1997, les signataires de la communauté – ceux qui octroyaient les droits d'exploitation à la compagnie – auraient en fait été «des imposteurs et ne possédaient pas de droits de propriété valides sur l'ejido»<sup>36</sup>, la terre communale qui comprend notamment le Cerro de San Pedro. À ce processus douteux, de nombreuses répercussions étaient à prévoir. Notamment, les quatre cents ans d'histoire du site sont menacés par la mine à ciel ouvert, qui, à terme, rasera la montagne. L'écologie du site est également menacée, que ce soit par les dizaines de tonnes d'explosifs utilisés quotidiennement ou par le procédé de lixiviation à base de cyanure, qui nécessite de grandes quantités d'eau afin de concentrer les minéraux. Pourtant, en 1993, l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire du Mexique (INAH) avait déclaré que le site était protégé, autant pour des raisons historiques qu'environnementales. La même année, le *Plan de Ordenación de San Luis Potosí y su Zona Conurbana* était décrété dans le but de soumettre 75 % de la superficie de la municipalité de Cerro de San Pedro à une politique de reboisement<sup>37</sup>. Ces protections symboliques, comme d'autres qui s'y ajoutèrent, n'eurent pas l'effet dissuasif escompté.

Autre conséquence de la présence de la mine, plusieurs opposants au projet – rassemblés dans le Frente Amplio Opositor (FAO) – ont été victime d'intimidation et d'actes de violence. Un des exemples donnés par le CDHAL, qui a suivi de près le dossier, est celui de l'assassinat du ancien

---

<sup>34</sup> Comité pour les droits humains en Amérique latine, *Exploitation minière et droits humains*, [En Ligne], <http://cdhal.org/mines>. (Page consultée le 20 juillet 2013).

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> No a la mina, *Explotación minera en San Luis Potosí: permisos se cancelaron*, [En Ligne], <http://www.noalamina.org/mineria-latinoamerica/mineria-mexico/explotacion-minera-en-san-luis-potosi-permisos-se-cancelaron>. (Page consultée le 20 juillet 2013).

président de la municipalité, Baltazar Reyes, tué par balle en 1999 «après avoir demandé la vérification des relations entre [l'entreprise minière] et l'ancien président municipal et pour avoir intenté une action pénale contre lui»<sup>38</sup>.

Le FAO a intenté plusieurs actions pour que cessent les activités de la Minera San Xavier. Pendant plus de dix ans, les militants ont entrepris des démarches judiciaires. Pour un résumé détaillé, je renvoie le lecteur ou la lectrice à l'article que le CDHAL a rédigé sur le sujet<sup>39</sup>. Je préciserai toutefois que malgré des décisions en cour favorables aux militants, qui exigeaient la suspension des activités de la minière, le gouvernement mexicain a continuellement assuré les arrières de Minera San Xavier. À titre d'exemple de cette collusion, le ministre mexicain de l'Environnement, Ricardo Juárez «a fourni un nouveau permis d'exercice à Minera San Xavier en juin 2006 même si le permis antérieur avait été suspendu par les tribunaux mexicains»<sup>40</sup>. Lors d'un colloque notamment organisé par le CDHAL à Montréal en 2010, l'historien et activiste Juan Carlos Ruiz Guadalajara mentionnait que lui et ses camarades avaient maintenant épuisé toutes les avenues légales, sans succès, mais que la lutte devait se poursuivre.

### *Esquel, Argentine*

Esquel est une ville de la Patagonie située près de la cordillère des Andes, donc au sud-ouest de l'Argentine. Forte de trente mille habitants, c'est une ville qui vit notamment du tourisme. En 2003, la minière canadienne Yamana Gold, par l'intermédiaire de la Meridian Gold, une de ses filiales, a mis de l'avant un projet visant à extraire les réserves d'or des montagnes Chubut. Le site privilégié par la minière allait être situé à sept kilomètres de la ville, en amont des sources d'eau qui l'alimentent. Le projet de mine à ciel ouvert comprenait l'utilisation de cyanure pour concentrer les particules d'or. L'eau nécessaire au procédé devait être puisée à même le lac Esquel<sup>41</sup>. L'étude d'impact environnemental effectuée par Meridian Gold a été critiquée notamment par Robert Moran, auteur d'un rapport sur le sujet, qui considérait qu'il s'agissait là

---

<sup>38</sup> Comité pour les droits humains en Amérique latine, *Op. Cit.*

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> No Dirty Gold, *Esquel, Argentina*, [En Ligne], [nodirtygold.org/esquel\\_argentina.cfm](http://nodirtygold.org/esquel_argentina.cfm), (Page consultée le 20 juillet 2013).

d'un exemple typique d'évaluation environnementale qui met l'accent sur les bénéfices à court terme tout en évitant d'aborder les conséquences à plus long terme<sup>42</sup>.

Comme mentionné sur le site web du CDHAL, la communauté d'Esquel s'est alors mobilisée contre le projet d'exploitation minière et le danger qu'il représentait «pour l'environnement et la santé de la collectivité»<sup>43</sup>. Suite à cette mobilisation, le gouvernement a organisé une consultation publique concernant le projet minier. La population a refusé à 80 % le projet, et un moratoire de trois ans sur les activités minières dans la région fut décrété. En 2007, la Cour suprême de l'Argentine maintint ce moratoire<sup>44</sup>.

### *Pascua Lama, Chili et Argentine*

Le projet aurifère de Pascua Lama, piloté par la minière canadienne Barrick Gold, a davantage fait parler de lui. Radio-Canada lui a même consacré un reportage, diffusé le 16 avril 2010 à *Une heure sur terre*<sup>45</sup>. La mine à ciel ouvert, juchée à près de 4700 mètres d'altitude dans la cordillère des Andes, est située à mi-chemin entre l'Argentine et le Chili. Le projet de Barrick Gold s'apparente à ce que l'on appelle le gigantisme minier. Pour donner un exemple concret de l'ampleur du projet, Barrick Gold prévoyait extraire entre 700'000 et 775'000 onces d'or par an de la mine Pascua Lama<sup>46</sup>, avec des réserves totales estimées à 18 millions d'onces d'or et 676 millions d'onces d'argent<sup>47</sup>. À 0,5 gramme d'or par tonne de minerai extrait – soit environ 28 grammes par tonne – il faut extraire près de 14'000 tonnes de roche pour obtenir la quantité d'or annuelle prévue<sup>48</sup>. Autrement dit, à terme, ce sont deux montagnes de la cordillère des Andes qu'on envisage de faire disparaître<sup>49</sup>.

---

<sup>42</sup> Robert Moran, *Esquel, Argentina, Predictions and Promises of a Flawed Environmental Impact Assessment*, 2003, [En Ligne], <http://www.earthworksaction.org/files/publications/PredictionsPromisesFINAL.pdf>, (Page consultée le 20 juillet 2013).

<sup>43</sup> Comité pour les droits humains en Amérique latine, *Op. Cit.*

<sup>44</sup> No Dirty Gold, *Op. Cit.*

<sup>45</sup> Radio-Canada, «La ruée vers l'or», *Une heure sur terre*, [En Ligne], [http://www.radio-canada.ca/emissions/une\\_heure\\_sur\\_terre/2009-2010/Reportage.asp?idDoc=108942](http://www.radio-canada.ca/emissions/une_heure_sur_terre/2009-2010/Reportage.asp?idDoc=108942), (Page consultée le 20 juillet 2013).

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> Marc Thibodeau, «Barrick Gold : un important projet minier bloqué au Chili», *La Presse*, [En Ligne], <http://affaires.lapresse.ca/economie/energie-et-ressources/201304/11/01-4639922-barrick-gold-un-important-projet-minier-bloque-au-chili.php>, (Dernier accès le 20 juillet 2013).

<sup>48</sup> Radio-Canada, *Op. Cit.*

<sup>49</sup> Isabel Orellana et Gerardo Aiquel, *Mégaprojet minier Pascua Lama : l'or plus important que l'eau et la vie ?*, [En Ligne], <http://www.mondialisation.ca/m-gaprojet-minier-pascua-lama-l-or-plus-important-que-l-eau-et-la-vie/18912>, (Page consultée le 20 juillet 2013).

Isabel Orellana et Gerardo Aiquel ont critiqué le reportage d'*Une heure sur terre*, qu'ils considèrent un peu simpliste, car ne s'attardant pas suffisamment sur les déchets que laissera la minière une fois ses activités terminées<sup>50</sup>. Pour ces deux chercheurs, les problèmes que provoquera Pascua Lama sont multiples et complexes. Ils sont d'ordre environnemental, culturel et social. Sans nommer tous les risques et dégâts que le projet de Pascua Lama implique, je m'attarderai brièvement sur les impacts sur l'eau potable soulignés par Orellana et Aiquel. En date de 2010, trois importants glaciers des environs avaient perdu 70 % de leur masse tandis que ceux qui ne sont pas affectés par des projets miniers n'en avaient perdu que 10 %, réchauffement climatique oblige<sup>51</sup>. De plus, comme le soulignait également le reportage présenté par Radio-Canada, des rivières des environs, notamment la rivière Huasco, ont vu leur débit se tarir rapidement. En ajoutant à cela que le processus de «lixiviation [risque] grandement de polluer les nappes phréatiques et les cours d'eau atteignant ainsi la vallée entière et la chaîne alimentaire», disent les auteur·e·s, les dommages causés à l'environnement et à la santé des populations locales sont alarmants<sup>52</sup>. Suite à des pressions populaires, notamment de communautés autochtones, du côté chilien, et à la découverte d'arsenic et d'aluminium dans l'eau<sup>53</sup>, la cour du Chili a décrété la suspension partielle du projet d'extraction minière, pour des raisons environnementales<sup>54</sup>. Ce jugement a été récemment confirmé, suite à la demande d'appel de Barrick Gold, qui n'a pas obtenu gain de cause<sup>55</sup>.

Ces exemples ne sont pas les seuls événements qui témoignent de conflits entre une entreprise minière étrangère et une population locale en Amérique du Sud. Ils sont, toutefois, parmi les mieux documentés. De plus, ils permettent de souligner une problématique généralisée qui se retrouve au cœur du présent mémoire de maîtrise. Au chapitre trois, je discuterai d'un autre conflit minier actuel, cette fois-ci au Pérou, entre des communautés de la région de San Marcos avec la Compañía Minera Antamina, un projet minier issu d'un consortium d'entreprises étrangères dont l'une est canadienne. Mais avant, il faudra remonter le temps et découvrir que

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> Quisetal, *Chili : Barrick Gold pointée du doigt*, [En Ligne], <http://quisetal.org/chili-barrick-gold-pointee-du-doigt/>, (Page consultée le 20 juillet 2013).

<sup>54</sup> Marc Thibodeau, *Op. Cit.*

<sup>55</sup> Alexandre Shield, «Revers juridique au Chili pour le géant minier Barrick Gold», *Le Devoir*, [En Ligne], <http://www.ledevoir.com/environnement/actualites-sur-l-environnement/383036/revers-juridique-au-chili-pour-le-geant-minier-barrick-gold>, (Page consultée le 20 juillet 2013).



des Péruviens ont lutté contre les entreprises minières étrangères – les transnationales minières – depuis qu'elles se sont installées sur leur territoire.

### **3. La structure de ce mémoire**

Comme je l'ai mentionné précédemment, la contribution que je souhaite apporter avec ce mémoire de maîtrise est au niveau de la périodisation de cette histoire des luttes populaires contre l'industrie minière. Mes recherches m'ont amené à considérer trois périodes distinctes : l'époque de la paysannerie minière (1900-1930); l'époque des mineurs syndiqués (1945-1980); et l'époque des organisations citoyennes (1990 à nos jours). On notera que les périodes ne se succèdent pas directement. Les entre-deux-périodes témoignent de changements importants dans la trame historique et doivent donc être abordés autant avant qu'après. Ainsi, 1930 est l'année où le premier syndicat minier fut formé. Toutefois, il faut attendre 1945 pour que le syndicalisme prenne réellement son essor dans ce secteur. Les raisons qui expliquent ce lent départ sont expliquées à la fois dans le Chapitre 1, lorsqu'il est question de la nature de la main-d'œuvre, et à la fois dans le Chapitre 2, alors qu'il est question de la répression de l'État suite à la crise économique.

Le premier chapitre abordera la période comprise entre l'arrivée de la Cerro de Pasco Corporation (CPCC) et la première tentative de formation d'un syndicat, soit de 1900 à 1930. Dans ce chapitre, je m'intéresserai au double statut de paysan et de mineur que les travailleurs de la CPCC pour la plupart détenaient. Il s'agira donc d'expliquer le processus de prolétarianisation de la population des Andes centrales, s'investissant principalement, à l'époque, dans l'agriculture de subsistance. J'aborderai également le rôle de l'*enganche* comme mécanisme d'embauche principal. Par la suite, je montrerai comment l'abandon des lieux de travail était non seulement une façon de résister à l'employeur, c'était aussi l'affirmation de l'autonomie des paysans-mineurs face au système capitaliste. Enfin, je me pencherai sur l'Asociación Pro-Indígena, une organisation d'intellectuels de gauche actifs dans le combat contre l'*enganche* et en faveur de réformes donnant une plus grande place aux autochtones dans la société péruvienne.

La seconde période que j'ai identifiée va des débuts de la syndicalisation dans le secteur minier jusqu'à la guerre civile et l'élection d'Alberto Fujimori. Le deuxième chapitre aura pour conséquent comme période de temps l'intervalle de 1945 à 1990. Il s'agira de revenir sur le développement du syndicalisme dans les Andes centrales avec pour toile de fond un

gouvernement très répressif se faisant bien plus souvent l'allié des entreprises étrangères que de la population péruvienne. Le récit se concentre toujours sur la CPCC, sauf que désormais les travailleurs sont de plus en plus nombreux à avoir un statut permanent, ce qui favorise leur sentiment d'appartenance et l'adhésion à des syndicats. Dans les années soixante, notamment grâce au rapprochement entre les partis politiques de gauche et le gouvernement militaire du général Velasco, de nombreux syndicats sont légalisés. C'est durant cette période de croissance que la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP) est créée, prenant dès le départ une orientation pour un syndicalisme combatif aux aspirations révolutionnaires. J'aborderai plus en détail les conflits idéologiques entre les différents groupes de la gauche péruvienne afin de donner un portrait plus riche de la fédération et de son rôle dans le mouvement populaire de la fin des années soixante-dix qui précipita la chute du gouvernement militaire et le retour à un régime électoral. J'ajouterai que c'est au sein de cette mouvance sociale sans précédent que le Sendero Luminoso s'enflamma.

Bénéficiant du contexte d'une guerre civile ayant laissé plus de 60'000 morts dont la majorité fut des civils d'origine autochtone, le président Alberto Fujimori a raffermi son emprise sur le Pérou par le biais d'un coup d'État, alors qu'il était déjà président élu. Profitant de ses nouveaux pouvoirs, Fujimori a accentué la vague de réformes néolibérales qu'avaient démarrées ses prédécesseurs, réformant notamment le code minier afin de favoriser l'investissement étranger, au détriment des droits des communautés locales. Le troisième chapitre s'intéressera aux effets de ces réformes en abordant la logique de la gouvernance et de l'investissement responsable qui fait que les gouvernements agissent de plus en plus comme des entreprises et que celles-ci – notamment dans le contexte de communautés locales isolées – prennent la place de l'État en tant que responsables du développement social et économique des communautés rurales. Une des entreprises fortes de cette tendance est la Compañía Minera Antamina, qui s'est installée dans la région de San Marcos à la fin du vingtième siècle. Cette entreprise se présente comme un modèle de responsabilité sociale. Néanmoins, des problèmes surgirent rapidement entre la Compañía Minera Antamina et les communautés environnantes, qui s'attendaient à ce que le projet minier leur soit plus bénéfique. En riposte aux dommages sociaux et environnementaux que génèrent les mines à ciel ouvert, la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI) a vu le jour en 1999. Cette organisation non gouvernementale cherche à regrouper, comme son nom l'indique, les communautés affectées par les mines et à coordonner les

mobilisations locales afin de les propulser au niveau national. Malgré cette vaste entreprise, l'organisation n'est pas exempte de faiblesses. Il s'agira donc de tirer un bilan provisoire de ses activités, étant donné qu'elle est toujours active.

#### 4. De la nature des sources

Maintenant que tout est en place et avant de développer plus en détail ce récit, j'aurais quelques mots à dire sur les sources utilisées. Du fait de l'aspect plus historiographique de ce mémoire, les sources n'occupent pas le premier plan de ma recherche. Néanmoins, c'est à travers elles que je serai en mesure de dresser un portrait d'organisations qui résistèrent et résistent toujours aux transnationales minières au Pérou. Au vingtième siècle, cette opposition a prit différentes formes en fonction de quels groupes de personnes étaient affectés par les entreprises minières étrangères, des possibilités d'action qui s'offraient à eux ainsi que des courants idéologiques qui animaient la sphère politique; autrement dit, les manières de s'opposer dépendent du contexte historique dans lequel elles se sont développées.

Pour les années 1900-1930, les travailleurs miniers n'étant pas encore organisés, leurs gestes d'opposition demeurèrent dans le domaine des actions spontanées et bien souvent individuelles. À la même époque, un groupe d'intellectuelLEs rassembléEs au sein de l'Asociación Pro-Indígena se sont intéresséEs de près aux conditions de vie et de travail des paysans andins dans les mines. Afin de dresser un portrait de ce groupe, je me suis servi d'articles publiés originellement dans leur revue, *El Deber Pro-indígena*, et que j'ai pu retrouver dans le livre que Wilfredo Kapsoli a écrit au sujet de l'association : *El pensamiento de la Asociación Pro-Indígena*<sup>56</sup>.

Grâce au développement des organisations syndicales à partir de 1945, et plus précisément 1969 pour ce qui concerne la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), la seconde période traitée dans ce mémoire bénéficie d'un plus grand nombre de sources, me permettant d'aller plus en détail dans la description de la seconde organisation. Celle-ci a en effet publié de nombreux dépliants, pamphlets et comptes-rendus de rencontres. Ceux que j'ai retenus étaient disponibles dans le fonds documentaire légué par le sociologue Denis Sulmont à la Pontificia Universidad Católica del Perú. Ils étaient conséquemment

---

<sup>56</sup> Wilfredo Kapsoli Escudero, *El pensamiento de la Asociación Pro-Indígena*, Centro de Estudios Rurales Andinos «Bartolomé de las Casas», Cuzco, 1980, 151 pages.

disponibles à la bibliothèque de cette institution universitaire que j'ai visitée durant mon séjour de recherches à l'été 2011.

Concernant la troisième période, comme elle porte sur les événements des deux dernières décennies, l'usage d'Internet me fut d'une grande aide afin de trouver l'information nécessaire afin d'en mieux décrire les actrices principales : la Confederación Nacional des las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI) et la Compañía Minera Antamina. Les principales sources utilisées sont bien entendu les sites Internet l'une et de l'autre. De plus, le site Internet de la Defensoria del Pueblo du Pérou me fut fort utile afin d'obtenir diverses statistiques concernant les conflits miniers qu'a connu le Pérou dans les dernières années. Enfin, si pour les trois périodes j'ai privilégié les sources produites par les organisations elles-mêmes, j'ose espérer ne pas avoir négligé de les analyser d'un point de vue critique, notamment par l'usage des monographies, études et articles qui s'ajoutent à la bibliographie.

## Chapitre 1 – l'époque de la paysannerie minière (1900-1930)

Le début du vingtième siècle coïncida avec la croissance, un peu partout en Occident, de mouvements ouvriers dynamiques qui luttèrent notamment pour la réduction du temps de travail. De nombreux pays établirent la norme de la journée de huit heures dans les deux premières décennies du vingtième siècle. Le Pérou ne fit pas exception à cette mouvance mondiale<sup>57</sup>. Largement absents de cette lutte ouvrière, les mineurs vivaient alors dans une réalité qui faisait de la conscience de classe une idée méconnue. Il fallut attendre 1930 pour que le premier syndicat de travailleurs miniers soit créé.

En parallèle aux luttes syndicales du début du vingtième siècle, une première transnationale minière s'installa au Pérou. Il s'agit de la Cerro de Pasco Copper Corporation (COPCO), une compagnie américaine. Cette compagnie allait altérer radicalement le rythme de la production minière du pays en introduisant les technologies de pointe développées aux États-Unis. Un des effets de l'apport technologique américain s'est retrouvé dans la taille du projet minier développé dans la région de Cerro de Pasco, située à l'est de la capitale péruvienne, dans la région des Andes centrales.

Durant les premières trente années du vingtième siècle, les travailleurs des mines et la compagnie qui bénéficiait de leur travail développèrent des relations tumultueuses principalement établies par l'intermédiaire d'élites locales servant d'*enganchadores*, soit ceux qui savaient «accrocher» les futurs travailleurs par divers moyens, qu'il s'agît d'avances en argent ou en biens. Dans les pages qui suivent, je m'efforcerai de décrire l'évolution de ces relations, en abordant principalement l'angle de la résistance face à la compagnie américaine. J'aborderai d'abord le phénomène de l'*enganche*, qui servit à assurer une main-d'œuvre bon marché à la COPCO. Ensuite, je discuterai du processus de prolétarianisation des paysans qui s'est nourri de phénomènes à caractère politique, économique et écologique, dont l'*enganche* fait partie. Après avoir complété cette description de la force de travail employée dans les mines, je présenterai une organisation qui s'est dévouée à la défense des autochtones, principale force de travail pour les compagnies minières, généralement situées dans les régions rurales. Il s'agit de l'Asociación Pro-Indígena, dont l'une des membres proéminentes, Dora Mayer, a légué à l'histoire un récit

---

<sup>57</sup> Denis Sulmont. *El movimiento obrero peruano, 1890-1979 : reseña histórica*, Tarea, Lima, Perú, 1979, p.22.

traitant des résistances qu'ont opposées les mineurs à leur employeur avant de se doter d'une organisation syndicale. Ces exemples de résistances donnent un portrait plus juste des travailleurs miniers, une image qui n'est pas seulement celle de gens écrasés sous la tyrannie d'une structure économique mondiale, mais aussi celle d'agents historiques actifs ayant des intérêts qui leur étaient propres. La structure d'oppression existait bel et bien, mais ces travailleurs – qui à l'époque, nous le verrons, étaient avant tout des paysans – n'ont pas été passifs face au modèle économique profondément inéquitable qu'on tentait de leur imposer.

### **1. L'arrivée de la première transnationale minière dans les Andes péruviennes**

Le Pérou, comme plusieurs autres pays d'Amérique latine, a acquis son indépendance politique au prix d'un endettement élevé. Dans le cas de la république péruvienne, c'est auprès de détenteurs de capitaux d'origine anglaise qu'elle s'était endettée de plusieurs millions de livres, notamment durant la Guerre du Pacifique (1879-1884), qui l'opposa à son voisin chilien. Afin de faciliter le remboursement de cette dette, les débiteurs anglais s'associèrent pour former la Peruvian Corporation en 1890<sup>58</sup>. Peu après, la Peruvian Corporation et le gouvernement péruvien signèrent le *Grace Contract*, une entente stipulant qu'en échange de l'annulation de la dette, le Pérou devait céder à ses créanciers l'ensemble du réseau de chemin de fer qu'il possédait. De plus, la Peruvian Corporation se voyait octroyer les droits exclusifs pour l'expansion du réseau ferroviaire, trois millions de tonnes de guano – la ressource principalement exportée par le Pérou tout au long du dix-neuvième siècle –, deux millions d'hectares de terres cultivables, un droit de navigation sur la rivière amazonienne, en plus de 33 versements annuels de 80'000 £<sup>59</sup>. C'est avec cette dépendance économique que le Pérou entra dans la modernité du vingtième siècle, via la *boya del cobre* – ou ruée vers le cuivre – qui débuta aux alentours de 1887<sup>60</sup>. En effet, trois ans après la signature du *Grace Contract*, le réseau de chemin de fer s'étendit jusqu'à la région des Andes centrales, où des gisements de cuivre étaient creusés depuis aussi loin que 1630<sup>61</sup>, et l'ouvrit à de futurs investissements étrangers.

---

<sup>58</sup> *The Statist: A journal of Practical Finance and Trade*, London, vol.25 (April 5), 1890, p.420.

<sup>59</sup> «The Grace Contract», *The New York Times*, 14 janvier 1890, [En Ligne], <http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?res=FA0E16FA3F5F10738DDDAD0994D9405B8085F0D3>, (Page consultée le 29 janvier 2013).

<sup>60</sup> Elizabeth Dore, *The Peruvian mining industry : growth, stagnation, and crisis*, Westview Press, Boulder, 1988, p.82.

<sup>61</sup> Adrian DeWind jr, *Peasants Become Miners: The Evolution of Industrial Mining Systems in Peru*, Columbia University, New York, 1977, p.14.

La Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) vit le jour en 1902. Suite à des explorations dans la région centrale andine, deux ingénieurs américains retournèrent à New York afin de convaincre suffisamment de détenteurs de capital pour financer leur projet qui comportait un volet minier et un volet chemin de fer. Ils amassèrent un capital financier de dix millions de dollars, puis retournèrent au Pérou afin d'acheter, une après l'autre, les concessions minières qui, à l'époque, étaient entre les mains d'entreprises locales ne disposant pas de suffisamment de capital financier et matériel pour mettre sur pied un projet d'envergure similaire à ce qu'allait devenir la CPCC. Une entreprise péruvienne, la Empresa Minera Socavonera, qui avait obtenu le contrat de vider les tunnels d'une des mines ayant été submergée, résista plus ardemment face à la compagnie américaine. Au final, les deux s'entendirent sur une sorte de partenariat qui fit en sorte d'absorber l'entreprise péruvienne dans la CPCC.

Il faut savoir que les entrepreneurs américains bénéficiaient d'une législation fraîchement actualisée aux besoins du moment. En effet, si la hausse subite des prix du cuivre de 1887 donnait le goût aux entreprises minières d'inonder le marché international de ce métal alors très prisé – on utilisait abondamment le cuivre comme conducteur, étant donné sa faible résistance au courant électrique – il convient de souligner l'incertitude dans laquelle était réalisé tout investissement dans le domaine minier au Pérou avant 1901<sup>62</sup>. Lourd héritage des idées républicaines et nationalistes ayant guidé la construction de l'indépendance péruvienne, les ressources minières demeuraient propriété de l'État et les entreprises minières devaient louer la concession qu'ils exploitaient sans garantie de voir leur contrat de location renouvelé l'année d'après.

Dans *The Peruvian Mining Industry*, Elizabeth Dore fait état des changements apportés à la législation en 1901, qui introduisirent pour la première fois l'idée d'un code minier au Pérou. Elle mentionne que les concessions acquièrent le statut de propriété privée, irrévocable et perpétuelle, en échange du paiement annuel d'une taxe. Cette propriété pouvait être disposée au même titre qu'une propriété immobilière, c'est-à-dire à la pleine discrétion du propriétaire. Les ressources minières n'appartenaient donc plus à l'État ou à la nation, et encore moins à la population qui la composait. Aussi, le code minier de 1901 donna droit à des exemptions d'impôts et de taxes pour l'importation de machinerie et d'outils en provenance de l'étranger<sup>63</sup>. Ce dernier élément est non

---

<sup>62</sup> Dore, *Op. Cit.* p.90.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p.90.

négligeable pour une entreprise transnationale américaine qui pouvait alors bénéficier des plus récentes technologies développées aux États-Unis dans le cadre législatif très permissif du Pérou. Avec une conjoncture économique favorable, un gouvernement prêt à ajuster sa législation au bénéfice des investisseurs et une montagne où des tonnes de cuivre et d'autres minéraux n'attendaient qu'à être extirpés du sous-sol, la CPCC n'avait besoin que d'une main-d'œuvre abondante et bon marché pour prospérer.

## 2. Le système de recrutement : l'*enganche*

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, alors que s'apprêtait à s'y installer la Cerro de Pasco Corporation (CPCC), la région des Andes centrales était habitée par des communautés paysannes vivant principalement de l'autosubsistance agricole. Selon les recherches d'Alberto Flores Galindo, les *serranos* d'alors étaient propriétaires de leur terre et ne sentaient pas le besoin d'aller se soumettre aux patrons de la mine<sup>64</sup>. Comment fit la compagnie minière pour s'assurer un flot continu de travailleurs ? Quand on sait que la CPCC inaugurerait une nouvelle étape dans la taille des opérations qu'elle entama en 1902 – on parlait alors de gigantisme minier –, comment parvint-elle à s'assurer une main-d'œuvre suffisante ? Il n'y a pas une manière simple de répondre à ces questions, et cette complexité témoigne de la grande diversité de facteurs qui affectèrent les habitants de la région des Andes centrales au début du vingtième siècle. Un premier élément de réponse, néanmoins, se trouve dans le phénomène de l'*enganche* qui eut pour rôle de connecter l'entreprise avec les travailleurs par le biais de réseaux sociaux et hiérarchiques locaux.

*Enganche* est un terme espagnol signifiant, à peu de choses près, *hameçonnage*. C'était un système déjà présent avant l'arrivée de la minière et qui permettait notamment aux propriétaires terriens d'assurer une main-d'œuvre constante dans leurs *haciendas*. Le processus de l'*enganche* allait comme suit : d'abord, la compagnie payait un intermédiaire – l'*enganchador* – pour qu'il trouve un nombre prédéfini de travailleurs pour une durée ou une tâche prédéterminée; ensuite, l'*enganchador* contractait à un autre intermédiaire – le *subenganchador* – pour qu'il trouve les travailleurs requis et qu'il leur fasse signer un contrat devant témoins<sup>65</sup>. Elizabeth Dore explique que l'*enganchador* profitait généralement des réseaux sociaux déjà implantés en sous-traitant des

---

<sup>64</sup> Alberto Flores Galindo, *Obras Completas I: Los Mineros de Cerro de Pasco, 1900-1930; Arequipa y el sur andino. Ensayo de historia regional: Siglos XVIII-XX*, Fundación Andina, Lima, 1993, p.40.

<sup>65</sup> Peter Blanchard, *The Origins of the Peruvian Labor Movement, 1883-1919*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1982, p.121.



marchants, *hacendados*<sup>66</sup> ou même les autorités politiques des villages afin de trouver les ouvriers nécessaires. Ces gens, ajoute-t-elle, étaient en position d'influence afin d'inciter ou de forcer les paysans à souscrire aux contrats<sup>67</sup>.

Qu'avaient à y gagner les paysans qui souscrivaient à ce processus ? Dans l'ouvrage intitulé *The Origins of the Peruvian Labor Movement*, Peter Blanchard indique que la majorité des ouvriers, pour la période qui nous concerne, provenait du système d'*enganche*<sup>68</sup>. Il devait donc y avoir un attrait significatif pour que les paysans optent pour l'*enganche* plutôt que pour une embauche directe. En échange de ce contrat, le paysan qui y adhérerait se voyait remettre une avance en argent – un prêt – que l'*enganchador* était en mesure de lui verser grâce à la somme donnée précédemment par la compagnie. DeWind confirme que ce qui attirait le plus les paysans, c'était l'avance en argent ou en biens, et non les conditions de travail et avantages dont les *enganchadores* disaient qu'ils bénéficieraient<sup>69</sup>. Blanchard ajoute que dans le contexte d'une économie de marché de plus en plus présente dans les Andes, les paysans étaient toujours à la recherche de petites sommes en argent, que ce soit pour payer des dettes, financer une fête, donner un pot-de-vin à une personne en autorité, ou même assumer certaines obligations religieuses<sup>70</sup>. De plus, toujours selon Blanchard, les *enganchadores* ne manquaient pas d'imagination pour «accrocher» de nouveaux travailleurs, que ce soit en organisant des fêtes et en attendant que ceux-ci soient suffisamment saouls pour qu'ils dépensent tout leur argent et doivent par la suite s'endetter, ou en trafiquant les livres de compte qui gardaient la trace des dettes que contractaient les paysans<sup>71</sup>.

Les avances en argent s'avéraient beaucoup plus lucratives pour les *enganchadores* que pour ceux qu'ils recrutaient. À ce sujet, DeWind mentionne : «Whenever possible all or part of the advanced loan was made in *vales* exchangeable only in the enganchador's store. When the peasant went to exchange his *vale*, he was charged more for the goods than he would have had to pay in another store. Once the peasant began working in the mine, the company paid the enganchador the value of the loan plus a recruiting commission, both of which were deducted from

---

<sup>66</sup> Propriétaires d'une hacienda, ces grandes étendues de terres agricoles exploitées par une main-d'œuvre précaire.

<sup>67</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.93.

<sup>68</sup> Blanchard, *Op. Cit.*, p.121.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p.157.

<sup>70</sup> Blanchard, *Op. Cit.*, p.121.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p.122.

the worker's wages»<sup>72</sup>. Ainsi, ces bons d'achat, maintenaient d'autant plus le paysan dans une situation de dépendance économique, car il dépendait non seulement du salaire offert par la compagnie pour rembourser ses dettes, mais également du prix demandé par l'*enganchador* pour l'achat de biens. Peter Blanchard ajoute que même durant sa période de travail, l'ouvrier était principalement en relation avec son *enganchador*, qui faisait office de supérieur immédiat et assurait la subsistance du travailleur<sup>73</sup>.

Il ne faut toutefois pas croire que les paysans acceptaient leur sort sans mot dire. Malgré l'instauration d'une loi, en 1903, permettant de traduire en justice les paysans qui ne respectaient pas leur contrat, nombreux étaient ceux qui désertaient leur milieu de travail avant d'avoir terminé de rembourser leurs dettes<sup>74</sup>. L'isolement de la région des Andes centrales a probablement joué un rôle significatif dans ces désertions. À plusieurs reprises, mentionne DeWind, l'exode des travailleurs recrutés par le biais de l'*enganche* menaçait de faire cesser les opérations de la mine<sup>75</sup>. En réaction, la compagnie se mit à embaucher directement ceux qu'on appelait les *maquipuros*, avec de meilleurs salaires, non pas dans le but de remplacer le système d'*enganche*, mais afin d'assurer un noyau de travailleurs qualifiés et stables qui étaient donc en mesure de maintenir un niveau de production minimum<sup>76</sup>. Dore ajoute pour sa part que les difficultés de l'*enganche* laissent croire que la compagnie n'employait pas ce système de son plein gré, mais plutôt parce qu'elle n'avait pas d'alternative viable si elle désirait assurer une main-d'oeuvre abondante<sup>77</sup>, un fait que confirme Blanchard<sup>78</sup>. En effet, jusqu'à la crise économique de 1929, la compagnie n'a eu que pour seule difficulté de maintenir une main-d'oeuvre suffisamment abondante afin d'assurer un niveau de production profitable.

Malgré ses difficultés d'implantation, l'*enganche* avait son utilité. Ce système permettait d'avoir la main-d'oeuvre non qualifiée nécessaire pour faire le travail non désiré par les *maquipuros*, notamment le travail souterrain<sup>79</sup>. De plus, l'*enganche* facilitait le maintien en continu des activités de la compagnie. En effet, les paysans ayant intégré la mine de cette manière préféraient terminer leur contrat le plus rapidement possible, et travaillaient donc

---

<sup>72</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.158.

<sup>73</sup> Blanchard, *Op. Cit.*, p.121.

<sup>74</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.93.

<sup>75</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.161.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p.163.

<sup>77</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.95.

<sup>78</sup> Blanchard, *Op. Cit.*, p.122.

<sup>79</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.167.

plusieurs quarts de travail consécutifs. DeWind Jr mentionne à ce titre que le cycle habituel était de 36 heures de travail pour 12 heures de repos<sup>80</sup>. Il explique que cette manière d'agir permettait aux paysans d'avoir le temps de planter et de récolter, et donc de maintenir actif le cycle agricole qui assurait encore l'essentiel de leur subsistance<sup>81</sup>.

L'*enganche* n'explique toutefois pas toute la réalité de l'époque. Peut-être la majorité des travailleurs provenaient-ils de ce système d'embauche, comme le mentionne DeWind Jr, mais pourquoi les *maquipuros* souhaiteraient-ils, pour leur part se mettre au service de la compagnie minière locale ? Deux phénomènes intimement liés permettront de comprendre plus en profondeur la motivation des paysans andins au début du vingtième siècle.

### **3. Hausse de la population, diminution des terres**

Vers la fin du dix-neuvième siècle, la région des Andes centrales connut une hausse de population non négligeable. Celle-ci provoqua une diminution de l'accessibilité aux moyens de subsistance traditionnels qu'étaient l'agriculture et l'élevage. DeWind Jr indique que pour les paysans n'ayant plus les moyens de subvenir à leurs besoins, l'artisanat s'avéra une option envisageable, si ce n'est que de courte durée. En effet, avec la complétion du chemin de fer reliant Lima et La Oroya à la fin du dix-neuvième siècle, cette option était de moins en moins intéressante face à l'arrivée d'une pléthore de biens manufacturés moins chers et disponibles en plus grande quantité<sup>82</sup>. Toutefois, c'est avec l'arrivée de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC) que le ratio terre-paysan changea le plus radicalement, coupant un nombre croissant de paysans d'un accès aux moyens de subsistance traditionnels<sup>83</sup>. En effet, comme l'explique DeWind Jr, afin de pouvoir à la fois travailler dans la mine et bénéficier de l'agriculture de subsistance, les mineurs optèrent d'abord pour des familles plus grandes en tant que moyen pour combiner leurs rôles de mineur et de paysan<sup>84</sup>. Cette réalité ne fut toutefois pas répandue à l'ensemble des mineurs, d'autres devant travailler dans la mine tout en revenant périodiquement sur leurs terres pour la récolte. Nous y reviendrons.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p.168.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.169.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p.269.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p.154.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p.277.

En parallèle à ce processus, l'installation de la fonderie de La Oroya accentua la diminution du nombre de terres disponibles pour l'agriculture<sup>85</sup>. Complétée en 1922, cette installation amena des changements drastiques dans le secteur minier du pays. Une année après sa mise en opération, toutes les autres fonderies de la région, à l'exception de celles possédées par la CPCC, cessèrent leurs activités<sup>86</sup>. En plus des bénéfices économiques, la fonderie provoqua un désastre écologique qu'une commission d'enquête gouvernementale, citée par Adrian DeWind Jr, décrit comme suit : « the smoke deposited an average of 80 metric tons of arsenic, antimony, lead and other poisonous minerals, plus large amounts of sulphur dioxide, all over the countryside for a distance of 50 to 60 kilometers »<sup>87</sup>. Elizabeth Dore ajoute à cela que la pollution rendit la région impropre à l'agriculture ou à l'élevage, forçant les paysans qui vivaient de ces terres – propriétaires ou non – à se trouver d'autres moyens de subsistance. En conséquence, les paysans affectés allèrent à la mine pour chercher du travail, mais, n'étant pas nécessairement qualifiés pour les emplois que la compagnie avait à offrir, ils furent relégués aux tâches les moins bien payées. Dore va jusqu'à affirmer que pour plusieurs paysans, ce changement drastique a non seulement contribué à perpétuer leur pauvreté, il l'aurait accentuée<sup>88</sup>.

Face au désastre environnemental, et devant les résultats de la commission d'enquête du gouvernement péruvien, la compagnie régla son problème en achetant les terres contaminées. Selon Adrian DeWind Jr, dans les années vingt, la compagnie fit face à des difficultés financières qui retardèrent l'installation de la technologie qui aurait permis de réduire les effets nocifs dus aux activités de la fonderie La Oroya, ce qu'exigeait le gouvernement. L'achat des terres contaminées s'avérait donc une solution à court terme moins coûteuse. De Wind Jr mentionne trois grands avantages qu'offrait l'option d'acheter les terres : 1° la compagnie pouvait remettre à un moment plus opportun l'installation de l'usine Cottrell, qui permettrait le traitement des fumées toxiques; 2° les terres achetées étaient parmi les meilleures terres d'élevage du Pérou : une fois réglés les problèmes de pollution, la compagnie serait propriétaire d'une *hacienda* très profitable; 3° en continuant de polluer, la compagnie nuisait à l'économie de subsistance des

---

<sup>85</sup> Dore, *Op. Cit.*, p. 103.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.102.

<sup>87</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.232.

<sup>88</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.106.

paysans, les chassant de leur terre et les forçant à se trouver un emploi, ce que la compagnie était plus que contente d'offrir<sup>89</sup>.

C'est ainsi qu'en deux étapes, la compagnie procéda à l'achat des terres affectées par les activités de sa fonderie. D'abord dans les années vingt, sitôt après les exigences posées par le gouvernement, la compagnie acheta la majorité des terres qu'elle en vint à posséder par la suite. Puis, dans les années quarante, la compagnie procéda à l'achat de petits lots environnants, d'où elle tira notamment du bois<sup>90</sup>. Au final, l'entreprise américaine devint l'un des plus grands propriétaires terriens du pays.

Afin de gérer ses terres et les activités qui s'y déroulaient, la CPCC fonda la *División Ganadera* au début des années quarante. Avec la crise économique de 1929 et les difficultés que celle-ci fit éprouver aux travailleurs miniers – aux prises avec des réductions de salaire importantes – la *División Ganadera* devint fort utile pour l'entreprise américaine qui put ainsi vendre à un prix inférieur à celui du marché les produits d'élevage qu'elle en obtenait<sup>91</sup>. Dore mentionne que plus tard, durant les années soixante, cette pratique permit à l'entreprise de contrer les demandes de hausse de salaire de la part des mineurs<sup>92</sup>. DeWind Jr va dans le même sens en affirmant que la *División Ganadera* contribua substantiellement à la réduction du coût de la vie pour les employés de la compagnie, et conséquemment, à une diminution du salaire que celle-ci leur versait<sup>93</sup>. J'aborderai de nouveau ce sujet au prochain chapitre, lorsqu'il sera question de la nationalisation de la *División Ganadera* et de ses effets sur le coût de la vie des travailleurs.

Face à la pollution générée par la fonderie, les communautés paysannes environnantes se mobilisèrent. D'abord, la communauté de Chacapalca menaça de faire sauter la fonderie lorsqu'elle comprit que la pollution était causée par ses activités<sup>94</sup>. La commission gouvernementale intervint au bon moment, et ses conclusions furent sévères pour la compagnie. Elle détermina que les terres des communautés de Oroya Antigua et de Huaynacancha avaient été détruites et érodées, et que même la fermeture immédiate et définitive de la fonderie ne permettrait pas à ces terres de se régénérer totalement. En guise de compensation, la commission gouvernementale exigea de la compagnie qu'elle donna de nouvelles terres en plus du paiement

---

<sup>89</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.235.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p.236.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p.246.

<sup>92</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.120.

<sup>93</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.247.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p.233.

annuel d'indemnités pour compenser la perte des cultures et du bétail<sup>95</sup>. La compagnie donna conséquemment une *hacienda* située à Tarma à la communauté d'Oroya Antigua tandis que pour les gens de Huaynacancha, elle opta plutôt pour une indemnité monétaire sur vingt ans. Une fois ces vingt années écoulées, les Haynacanchaños purent récupérer leurs terres<sup>96</sup>.

Le cas d'Oroya Antigua mérite qu'on s'y attarde un peu plus longuement. DeWind Jr mentionne que cette communauté avait exigé, en plus des indemnités monétaires pour compenser les effets nocifs de la pollution, de nouvelles terres où s'établir, car la compagnie venait de s'approprier les leurs afin de mener ses opérations minières<sup>97</sup>. Il semblerait donc que cette communauté eut profité de la controverse autour de la pollution atmosphérique causée par la fonderie pour exiger une compensation plus importante encore que ce qu'allaient obtenir d'autres communautés affectées. Dans un scénario similaire à ce qui arrivera bien des années plus tard à San Marcos avec la compagnie Antamina, les indemnités versées divisèrent la communauté de Oroya Antigua. DeWind Jr indique que seuls les propriétaires des terres ayant été ruinés de manière permanente eurent droit aux nouvelles terres à Tarma. La moitié de ce groupe, celle à majorité composée des membres plus âgés de la communauté acceptèrent l'offre, tandis que les plus jeunes, ayant trouvé du travail auprès de la compagnie ou dans la ville de Oroya, décidèrent pour la plupart de rester sur place<sup>98</sup>.

Malgré cette vive opposition et le versement d'indemnités, les communautés paysannes affectées par la présence de la compagnie américaine étaient désormais liées à celle-ci par un rapport de dépendance économique. Pour reprendre les mots d'Adrian DeWind Jr : «With the communities' resources of land, animals and crop converted into cash indemnities most *comuneros* were pushed out of self-sufficient farming into the commercial economy as wage laborers»<sup>99</sup>.

#### **4. Des paysans avant d'être mineurs**

Comme mentionné plus haut, les paysans de la région des Andes centrales vivaient traditionnellement d'autosubsistance. Ce qui était alors produit par une personne se destinait principalement à être consommé directement. Les échanges économiques fonctionnaient sur la

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p.241.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.241.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p.237.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p.240.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p.242.

base de principes de réciprocité. Dans *Peasants Become Miners*, Adrian DeWind Jr met en lumière l'évolution des relations socioéconomiques avec l'arrivée de la compagnie minière et l'ouverture simultanée du marché local à des biens venus d'ailleurs, manufacturés en usine. Il fait état d'un changement de paradigme où la production pour consommation directe se transforma en production pour l'échange<sup>100</sup>, ce qui signifie qu'entre 1900 et 1940, l'utilisation de l'argent comme moyen d'échange se normalisa, et que, jumelée à l'acceptation grandissante de la propriété privée, cette croissance de la circulation de l'argent au sein de la communauté paysanne a jeté les bases d'une accumulation inégale de la propriété et de la richesse individuelles<sup>101</sup>. On assiste à ce que DeWind Jr appelle une commercialisation des rapports sociaux.

Cette commercialisation des rapports sociaux aurait contribué à un processus encore plus large que certains spécialistes<sup>102</sup> ont qualifié de «prolétarisation de la paysannerie» dans la région des Andes centrales. En fait, tous les éléments de l'histoire minière péruvienne que j'ai mentionnés jusqu'à présent dans ce chapitre – *enganche*, diminution de l'accessibilité aux terres, pollution atmosphérique – ont contribué de près ou de loin à ce processus d'érosion du mode de vie traditionnel des habitants de la région des Andes centrales. Le processus de prolétarisation de la paysannerie permet d'expliquer non seulement le degré croissant de dépendance économique d'un groupe auparavant autonome, il permet surtout de situer l'évolution de la contestation face aux mines dans le temps. En effet, tant que les mineurs étaient principalement des paysans, ils ont d'abord cherché à le demeurer. Conséquemment, comprendre le processus de prolétarisation permet de comprendre l'arrivée tardive du syndicalisme dans les Andes. Au début du vingtième siècle, alors que les travailleurs urbains revendiquaient la journée de huit heures et luttaient fortement pour une augmentation drastique de leurs conditions de travail et de vie<sup>103</sup>, les travailleurs des mines cherchaient d'abord et avant tout à faire de leur passage dans la mine un moment bref, car ils avaient une terre à cultiver. J'aborderai les formes de lutte dans une

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p.280.

<sup>101</sup> *Ibid.*, DeWind, p.281.

<sup>102</sup> Voir Florencia E. Mallon, *The defense of community in Peru's central highlands : peasant struggle and capitalist transition, 1860-1940*, Princeton University Press, Princeton, 1983, 384 pages. DeWind, *Op. Cit.*, et Flores Galindo, *Op. Cit.*

<sup>103</sup> À cet égard il serait intéressant de comparer l'évolution du syndicalisme au Pérou et ailleurs en Occident, ne serait-ce que pour vérifier si les prolétaires des pays de la «périphérie» développent des outils de lutte en imitation aux prolétaires du «centre» ou si la création de syndicats et les luttes syndicales n'apparaissent pas plutôt selon une logique guidée par le besoin.

prochaine section. Pour l'instant, il y a encore quelques détails à ajouter sur le processus de prolétarisation.

Dans son ouvrage sur les mineurs de Cerro de Pasco, Alberto Flores Galindo mentionne qu'il y a eu deux vagues ouvrières pour la période qui nous concerne. La première était composée de paysans qui n'avaient qu'un petit lopin de terre insuffisant pour assurer leur subsistance. La seconde, légèrement différente, fut celle des paysans mieux nantis cherchant à augmenter leurs revenus<sup>104</sup>. Adrian DeWind Jr est du même avis quant à l'aspect complémentaire du revenu des mineurs, car ceux-ci demeurèrent avant tout des paysans durant la période 1900-1950. Il affirme d'ailleurs que la caractéristique principale de cette période est la constante migration de paysans non qualifiés – au sens professionnel – qui allaient et venaient des campements miniers<sup>105</sup>. Néanmoins, Flores Galindo nuance cette affirmation en mentionnant qu'à partir des années vingt, on observa une plus grande permanence par les débuts de ce qu'il appelle un prolétariat de transition, soit des paysans-mineurs qui restaient parfois jusqu'à plusieurs années à travailler pour la mine<sup>106</sup>.

Donc, si l'on poursuit avec DeWind Jr, le travail salarié dans la mine s'avérait une alternative intéressante en matière de support économique pour les paysans. Néanmoins, le corollaire de cette affirmation pose que le salaire versé par la mine n'était pas non plus suffisant pour assurer la subsistance de la majorité des mineurs<sup>107</sup>. Ainsi, tout au long de la période 1900-1930, les mineurs de la Cerro de Pasco maintinrent une forte dépendance à leur terre, certains se servant du surplus octroyé par le salaire pour acheter le nécessaire pour vivre, d'autres, plus chanceux, en profitaient pour acheter des biens manufacturés en provenance des villes. Il est intéressant ici d'ajouter que selon l'analyse de DeWind Jr, de tout temps les mineurs péruviens ont conservé un lien à la terre, sauf que ce lien a transité de paysan à propriétaire, où il fallait désormais embaucher des *peones*<sup>108</sup> afin de cultiver la terre. Pour le dire autrement, la principale différence entre le paysan-mineur et le mineur permanent est que le premier dépendait avant tout de ce que sa terre pouvait lui donner pour assurer sa subsistance, tandis que le second dépendait principalement de son salaire<sup>109</sup>.

---

<sup>104</sup> Flore Galindo, *Op. Cit.*, p.48.

<sup>105</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.153.

<sup>106</sup> Flores Galindo, *Op. Cit.*, p.68.

<sup>107</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.155

<sup>108</sup> Nom donné aux paysans lorsqu'ils ne sont pas propriétaires de la terre qu'ils travaillent.

<sup>109</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.285.



Le prolétariat de transition s'est maintenu jusqu'aux années cinquante, et même soixante-dix pour certaines régions<sup>110</sup>. Flores Galindo considère que c'est cette lente transition entre un prolétariat occasionnel et un autre permanent qui a retardé l'avènement d'une culture et d'une conscience prolétaires chez les mineurs. En effet, alors que les trente premières années du vingtième siècle virent un foisonnement syndical sous la bannière de l'anarcho-syndicalisme dans les centres urbains, l'instauration d'un salaire minimum en 1916 suite à une multiplication des conflits de travail et un décret gouvernemental établissant la journée de huit heures de travail, les paysans-mineurs demeurèrent désorganisés et à l'écart des grandes luttes syndicales<sup>111</sup>.

Pour Paulo Drinot, auteur de *The Allure of Labor*, il y a un aspect culturel et identitaire lié à cette transition vers un prolétariat plus permanent. En abordant les programmes gouvernementaux visant à favoriser l'industrialisation du Pérou dans les années vingt et trente, Drinot s'est intéressé à la question ouvrière. Dans son étude, il fait remarquer que l'identité autochtone des paysans était alors associée à un Pérou arriéré<sup>112</sup>. Conséquemment, dans le projet de formation d'un État-nation péruvien moderne et industrialisé, l'identité autochtone s'est trouvée balayée au bénéfice de l'identité métisse, jugée plus représentative de la main-d'œuvre moderne<sup>113</sup>, soit principalement les travailleurs industriels. L'étude de Drinot va donc de pair avec les observations d'Alberto Flores Galindo et d'Adrian DeWind Jr soulignant le développement graduel d'un prolétariat permanent dans les mines, effaçant peu à peu l'agriculture de subsistance, mode de vie traditionnel des populations rurales péruviennes, d'origine autochtone. Plus tard, alors que le général Velasco prit le pouvoir en 1965, la logique d'exclusion de l'identité autochtone s'est poursuivie en se transformant. Désormais, pour les besoins de l'inclusion sociale, il fallait dépasser l'«indigénité» de la culture péruvienne<sup>114</sup>. Enfin, la vision antagonique qu'entretenait l'élite péruvienne vis-à-vis de l'indigénisme et du progrès dans les premières décennies du vingtième siècle<sup>115</sup> eut néanmoins ses détracteurs.

---

<sup>110</sup> Flores Galindo, *Op. Cit.*, p.69.

<sup>111</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, pp. 18-22.

<sup>112</sup> Paulo Drinot, *The Allure of Labor: Workers, Race, and the making of the Peruvian State*, Duke University Press, Durham, 2011, p.15.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p.2-4.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p.236.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p.236.

## 5. La Asociación Pro-indígena et les droits des travailleurs miniers

Les paysans-mineurs n'étaient peut-être pas intéressés à s'organiser pour lutter collectivement, il n'en demeure pas moins que certains s'intéressaient à leur sort et aux moyens permettant de l'améliorer. C'est notamment le cas de l'Asociación Pro-Indígena, un regroupement d'intellectuels issus de la petite bourgeoisie présent dans l'arène publique par le biais d'une revue intitulée *El Deber Pro-Indígena*, dont 52 numéros furent publiés de 1912 à 1917<sup>116</sup>. On y retrouvait toutes les tendances politiques progressistes, qu'il s'agisse d'humanistes, de positivistes, de libéraux ou même de socialistes<sup>117</sup>. Bien qu'elle se soit principalement concentrée à Lima, l'association a eu des délégués dans l'ensemble du pays. Dès 1912, il y en avait déjà 65, dont un pour la région de Cerro de Pasco. Les principales figures de l'association étaient Joaquín Capelo, qui fut président, Pedro Zulen, secrétaire général et Dora Mayer, responsable des publications<sup>118</sup>.

L'Asociación Pro-Indígena s'intéressait spécifiquement à la question autochtone, dénonçant l'agression de l'oligarchie et du *gamonalismo* sur la population autochtone péruvienne<sup>119</sup>. C'est un regroupement qui s'était donné pour mission de condamner le féodalisme et de lutter pour les libertés démocratiques et la justice tout en demeurant dans le cadre de la loi et de l'ordre bourgeois. La vision politique qu'elle défendait était celle d'un développement capitaliste national en opposition à l'ingérence étrangère<sup>120</sup>. Plus précisément en ce qui concerne l'industrie minière, l'association dénonçait vivement l'*enganche*<sup>121</sup>, responsable de la «liquidation physique de l'autochtone»<sup>122</sup>.

Cette association prit son envol à l'époque où le Pérou connaissait un mouvement social indigéniste, également nommé «cuzqueñismo», en référence à la ville de Cuzco, l'ancienne capitale de l'empire Inca. Dans *Indigenous Mestizos*, l'historienne Marisol De la Cadena aborde les caractéristiques de ce courant intellectuel élitiste fortement lié aux intellectuels de la ville de Cuzco<sup>123</sup>. C'était un mouvement au nationalisme régional ayant eu pour objectif principal la mise en valeur de traditions préhispaniques – celles associées à l'Empire inca – dans le but de donner

---

<sup>116</sup> Wilfredo Kapsoli, *El Pensamiento de la Asociación Pro-Indígena*, Centro de Estudios Rurales Andinos «Bartolomé de las Casas», Cuzco, 1980, p.3.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p.2.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p.3.

<sup>121</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.162.

<sup>122</sup> Kapsoli, *Op. Cit.*, p.3.

<sup>123</sup> Marisol De La Cadena, *Indigenous Mestizos : The Politics of Race and Culture in Cuzco, Peru, 1919-1991*, Duke University Press, Durham, 2000, p.22.

davantage d'importance à Cuzco vis-à-vis de Lima, la capitale<sup>124</sup>. De plus, l'indigénisme du début du vingtième siècle fut marqué par une forte opposition au métissage. Être *pro-mestizo*, c'était être *anti-indio*<sup>125</sup>. Marisol De la Cadena rappelle les propos de Luis E. Valcárcel, un de protagonistes de ce mouvement, qui disait que le métissage des cultures les déforme<sup>126</sup>. Dans un tel contexte, le sort des autochtones devint quelque chose auquel on s'intéressa. Enfin, l'*indigenismo* du début du vingtième siècle au Pérou ne doit pas être confondu avec l'essor des mouvements indigénistes du début du vingt et unième siècle, beaucoup plus inclusifs et égalitaires, en plus de porter un message écologiste. Nous y reviendrons au troisième chapitre quand il sera question de la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI).

Dans un article publié dans le numéro 11 (août 1913) de la revue *El Deber Pro-Indígena*, l'auteur Vitaliano Berroa compare les ouvriers des villes aux paysans des régions rurales. Il dit que si l'ouvrier a «ses défenseurs, ses admirateurs et même ceux qui l'adulent, qui reconnaissent ses droits, lui offrent leur protection et le poussent à résister contre le capital»<sup>127</sup>, les autochtones qui travaillent dans les mines n'ont personne pour les défendre. Il termine son article en écrivant que la condition des autochtones au Pérou est une question nationale plus importante que la lutte entre les détenteurs de capital et les travailleurs, car s'il n'y a pas d'harmonie et d'équilibre entre les groupes ethniques constitutifs du pays, ce dernier court au suicide<sup>128</sup>.

Si l'on se fit à l'étude que rédigea Wilfredo Kapsoli dans les années quatre-vingt, l'association était principalement interpellée par la question agraire, notamment la concentration des terres entre les mains d'une poignée de *latifundios*. Cité par Kapsoli, Joaquín Capelo disait d'ailleurs : «la propriété du *gamonal* et des grands *latifundios* s'étend dans toute la République, et le petit propriétaire, le communard, le pasteur et bien d'autres qui vivent de leur travail, ils sont ceux qui enrichissent la nation, bien qu'ils soient dépossédés par la force, par la tromperie et par la ruse»<sup>129</sup>. Plus encore, c'est l'appropriation de ces terres par le capital étranger qui alarmait

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>127</sup> J. Vitaliano Berroa, «La cuestion obrera y el problema indígena», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No 11 (Août 1913), pp.88-90, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p. 133.

<sup>128</sup> Berroa, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.135.

<sup>129</sup> Cité dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.31. Traduction libre de : «la propiedad del gamonal y los grandes latifundios se extienden por toda la república, y el pequeño propietario, el comunero, el pastor y cuantos viven de su trabajo y

l'association. Reprenant les mots de Dora Mayer, Kapsoli explique : «L'odieuse concentration de la propriété terrienne dans peu de mains n'est pas chose nouvelle bien que maintenant la situation s'aggrave par la pénétration du capital étranger dans le domaine de l'agriculture. L'autochtone péruvien meure, non comme chair à canon sous les ordres des *caudillos* ou des généraux, mais comme chair qui nourrit les machines broyeuses au service des entreprises étrangères»<sup>130</sup>. Cette analyse est intéressante, car durant les années vingt, la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC) commençait à acheter les terres qui allaient faire d'elle le principal propriétaire terrien du pays, par le biais de sa División Ganadera<sup>131</sup>. Nous verrons, un peu plus loin, que la CPC fut critiquée par Dora Mayer, notamment pour les conditions de travail auxquelles étaient soumis les paysans.

L'axe de lutte principal l'Asociación Pro-Indígena, le moyen par lequel elle comptait atteindre son but d'améliorer les conditions d'existence des autochtones, était l'éducation. Celle de la population non autochtone par le biais de la revue, et celle des autochtones notamment en revendiquant pour eux un accès gratuit aux institutions scolaires. Pour Zulen : «l'école fait partie intégrante d'un ensemble social duquel il est inséparable. Les maux qui affligent une collectivité se reflètent nécessairement dans toutes ses institutions»<sup>132</sup>. Plus précisément encore : «l'autochtone qui sait lire et écrire change le sort de sa propre race»<sup>133</sup>.

Grâce à quelques articles de la revue *El Deber Pro-Indígena* recopiés en annexe à l'étude de Kapsoli, on est en mesure de saisir plus en détail la façon dont les membres de l'association s'y prenaient pour éduquer la population et défaire les préjugés. Ainsi, dans un article rédigé par Joaquín Capelo et publié dans le 35<sup>e</sup> numéro de la revue *El Deber Pro-Indígena*, on y dénonce le stéréotype de l'autochtone qui ne travaille pas. Capelo se demande : comment les autochtones peuvent-ils aimer accomplir un travail mal rémunéré et aux conditions injustes ? À l'opposé, lorsqu'un autochtone travaille sur une terre qu'il possède, celle-ci se convertit en verger

---

son los que llenan la ubre de la riqueza nacional y fiscal, todos esos, son despojados por la fuerza, por el engaño, por la astucia».

<sup>130</sup> *Ibid.*, p.32. Traduction libre de : «Es decir, la odiosa centralización de la propiedad territorial en pocas manos, no es nueva, aunque ahora la situación se agudiza con la penetración del capital extranjero en la agricultura. El indio peruano muere, ya no como carne de cañon bajo las órdenes de los caudillos o de los generales sino como carne de máquinas trituradoras al servicio de negociantes extranjeros».

<sup>131</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.236

<sup>132</sup> Cité dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.26. Traduction libre de : «la escuela es integrante del todo social, separable unicamente por abstracción de nuestro entendimiento. Los males de que adolece una colectividad tienen que reflejarse necesariamente en todas sus instituciones».

<sup>133</sup> Cité dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.25. Traduction libre de : «el indio que sabe leer y escribir medite la suerte de su propia raza».

prospère<sup>134</sup>. On retrouve là le plaidoyer de l'Asociación Pro-Indígena en faveur d'une redistribution massive des terres au bénéfice des petits propriétaires au sein d'une argumentation visant à contrer le stéréotype de l'autochtone paresseux. Au contraire, quitte à s'éloigner de l'histoire réelle, Capelo fait l'éloge des Incas et des relations de réciprocité qui régnaient, assurant à chacun une part des abondantes récoltes que permettait le travail collectif de la terre. Dans un article daté du mois de décembre 1914, le même Capelo attaque le préjugé voulant que les autochtones aient besoin d'être éduqués par les hommes blancs puisqu'ils sont imbéciles de nature. Par le fait même, il précise les propos de l'association quant à l'éducation des autochtones en refusant de s'inscrire dans une perspective où ceux-ci ont besoin de se faire montrer la voie. Capelo opte plutôt pour une analyse socioéconomique en mentionnant que la liberté et la justice sont difficilement accessibles pour les gens situés au bas de la hiérarchie sociale. Il semble ainsi souligner que l'accès à l'éducation pour les autochtones serait un premier pas vers une plus grande liberté de choix, et conséquemment une plus grande justice sociale<sup>135</sup>.

Quelques articles signés par Dora Mayer vont dans le même sens. Dans «Un tributo a la causa», Mayer discute d'une thèse rédigée par Francisco Mostajo, le délégué de l'association pour la région d'Arequipa. Dans l'article, Mayer rappelle les lignes principales de cette thèse, qui s'attarde aux effets de l'*enganche* sur les populations paysannes péruviennes<sup>136</sup>. Mayer mentionne notamment que l'Asociación Pro-Indígena est la seule organisation dont l'existence sert à dénoncer cette *mita*<sup>137</sup> moderne qu'était le travail des autochtones sous l'*enganche*, qu'il s'agisse des éleveurs ou des agriculteurs travaillant gratuitement sur les terres que le *gamonal* a usurpées aux communautés, ou même encore des mineurs contraints par le «crochet» de l'*enganche*<sup>138</sup>. En guise de conclusion, Mayer reprend celle de Mostajo qui affirmait que les questions ouvrières et autochtones ne seraient résolues que si elles sont abordées sur la base d'une «œuvre pédagogique»<sup>139</sup>. Deux autres textes de Mayer abordent l'enjeu de l'éducation.

---

<sup>134</sup> Joaquín Capelo, «¿Que no trabajan?», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No 34 (Août 1915), pp. 153-154, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p. 65.

<sup>135</sup> Joaquín Capelo, «Educación Indígena», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No. 27 (Décembre 1914), p.89, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.76.

<sup>136</sup> Dora Mayer, «Un tributo a la causa», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No. 9 (Juin 1913), pp.74-75, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, p.79.

<sup>137</sup> Il s'agit d'un système de travail forcé que le régime colonial espagnol avait instauré pour faciliter notamment l'exploitation minière. Seuls les autochtones y étaient soumis. Néanmoins, il était possible pour un chef local, un *kuraka*, de verser un tribut en échange de *mitayos*.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p.80.

Dans «Mania educacionista», elle critique le programme d'éducation prohibitionniste des américains – qui à l'époque avaient rendu illégal la consommation d'alcool – en considérant qu'il s'agit là non pas d'éducation, mais de propagande doctrinaire<sup>140</sup>. Puis, dans «El secreto de la educación», Mayer aborde l'importance de l'autodiscipline pour quiconque souhaite apprendre. D'un même élan elle réaffirme les positions de l'association quant à la vertu citoyenne<sup>141</sup>. La récurrence du sujet de l'éducation dans ces articles témoigne de son importance pour les membres de l'Asociación Pro-Indígena, qui voyaient là un moyen essentiel pour parvenir à une société plus juste et plus libre.

## 6. Quelques exemples de lutte : l'étude de Dora Mayer

Dans une étude publiée en 1914, Dora Mayer fait mention de quatre cas de grève menée par des employés de la Cerro de Pasco Mining Company (CPCC). Ce témoignage historique permet de mettre en lumière l'activité militante des ouvriers de la CPCC à une époque où il n'y avait pas de syndicats. Il s'agit d'un ouvrage incontournable, car il permet non seulement de nous éclairer sur les conditions des travailleurs des mines avant l'apparition des syndicats, mais il est en plus produit par une des rares organisations à s'intéresser aux travailleurs miniers à l'époque, comme on l'a vu dans la section précédente. Voyons maintenant quelques cas de lutte ouvrière relatés par l'étude de Dora Mayer.

En septembre 1908, après une explosion dans un des puits, les travailleurs *enganchados* rattachés au district de Chongos quittèrent en masse leur lieu de travail. Ils demandèrent une diminution de leurs heures de travail à neuf par jour ainsi qu'une augmentation de leur salaire<sup>142</sup>. Ensuite, en juin 1909, les chauffeurs de la Cerro de Pasco Railway Company se déclarèrent en grève et demandèrent une diminution de leur temps de travail à neuf heures par jour en plus d'une augmentation de salaire. Selon Mayer, les demandes sont faites verbalement et sans aucune violence aux représentants de la compagnie<sup>143</sup>. En riposte, la compagnie fit arrêter le leader du mouvement de grève et en fit déporter cinq autres à l'extérieur de la région. La même année, les

---

<sup>140</sup> Dora Mayer, «Mania Educacionista», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No. 28 (Janvier 1915), pp.98-99, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, pp. 83-85.

<sup>141</sup> Dora Mayer, «El secreto de la Educación», *El Deber Pro-Indígena*, Lima, No. 30 (Mars 1915), pp. 114-115, dans Kapsoli, *Op. Cit.*, pp. 85-87.

<sup>142</sup> Dora Mayer, *La conducta de la compañía minera del Cerro de Pasco*, H. Concejo provincial del Callao, Callao, 1914, p.53.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p.54.

journaliers de la CPCC firent la grève à deux reprises contre le traitement hostile subit par les travailleurs plus âgés<sup>144</sup>. Ils obtinrent une bonification du temps supplémentaire. Enfin, le dernier événement relaté par Dora Mayer est celui d'une grève ayant lieu en 1912, menée par les ouvriers de la mine qui demandèrent que leur soit payé le carburant qu'ils utilisaient dans leur lampe. Heureusement pour ceux-ci, une autre grève avait lieu ailleurs au pays. L'ampleur de cet autre mouvement fit craindre à la compagnie que celui qui venait de se déclarer dans la mine ne prenne des proportions similaires. Elle accorda donc gain de cause aux travailleurs après une seule journée de grève.<sup>145</sup>

On retrouve également chez Alberto Flores Galindo un récit d'une grève ouvrière. L'auteur ne note toutefois pas de quelle source lui provient cette histoire. En 1919, une année marquée par de nombreux conflits de travail un peu partout dans le pays, les travailleurs du camp minier de Morococha, appartenant à la CPCC, par le biais de la Morococha Mining Company, et à la Backus y Johnston (dépendante de la CPCC pour ses besoins en électricité)<sup>146</sup>, se soulevèrent. Le 13 janvier 1919, rapporte Flores Galindo, la police arrêta quatre individus en état d'ébriété. Alors qu'un des arrêtés tenta de fuir, un des policiers lui tira dessus. En réaction, plusieurs résidents du campement protestèrent. Flores Galindo mentionne que le mouvement commença alors à ressembler à une grève<sup>147</sup>. Plusieurs incidents entre les grévistes et le personnel nord-américain, pris pour cible par ceux-là, augmentèrent les tensions d'autant plus avivées par l'arrivée de troupes militaires sur le terrain. Les mutins, mentionne Flores Galindo, se choquèrent alors au point de faire exploser une partie de la voie ferrée et briser des poteaux portant des fils d'électricité et de télégraphe<sup>148</sup>. Profitant de la situation, les mineurs déposèrent alors diverses exigences, dont une augmentation de salaire de 50%. Alors que la Backus y Johnston était prête à accepter 20% d'augmentation, la Morococha Mining Company s'y refusa. Les travailleurs tentèrent alors d'assiéger les employés américains de la compagnie, le «staff». Tandis que le préfet de la ville la plus près tenta de concilier les travailleurs et l'entreprise, celle-ci décréta un lock-out et renvoya ses employés<sup>149</sup>.

---

<sup>144</sup> *Ibid.*, p.55.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p.55

<sup>146</sup> Flores Galindo, *Op. Cit.*, p.80.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p.81.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p.81.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.81.

## 7. La violence peut-elle être politique ?

La période 1900-1930 fut marquée, je l'ai mentionné plus haut, par des luttes spontanées, où les syndicats étaient absents et où, selon Alberto Flores Galindo, les actions des travailleurs étaient simplement violentes, ce que Flores Galindo qualifie de comportement prépolitique<sup>150</sup>. Il semblerait qu'Alberto Flores Galindo, à l'instar de Jorge Del Prado, un militant communiste de l'époque de Mariátegui et du groupe de Lima, sous-estime la capacité des mineurs à lutter en l'absence d'une organisation syndicale. En effet, Del Prado, dans un essai rédigé plusieurs années après les événements, nous raconte les difficultés qu'il a eues alors qu'il s'était rendu à Morococha pour stimuler le développement d'une conscience prolétaire et la création d'un syndicat minier. Aux yeux de Del Prado, l'échec des premières années est attribuable notamment à un manque de leadership des militants syndicaux<sup>151</sup>. Quant à Flores Galindo, son explication sur l'évolution de la mentalité de classe<sup>152</sup> – allant de la psychologie de classe où les travailleurs partagent des mentalités similaires de façon inconsciente à un niveau de conscience de classe, où les travailleurs sont conscients de leur propre condition – tend à donner aux mineurs des trente premières années de la présence de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC) dans la région des Andes centrales un caractère prépolitique, car ils n'étaient pas encore conscients de leur statut de prolétaires. Malgré que Flores Galindo souligne le fait que les travailleurs de la CPC n'acceptaient pas d'être traités comme une simple ressource au service de la compagnie étant donné leur habitude à être indépendant économiquement<sup>153</sup> – ce qui m'apparaît comme étant révélateur d'une certaine conscience de l'exploitation vécue dans la mine – l'historien péruvien s'en tient au constat que l'action sociale des mineurs est «simplement violente»<sup>154</sup>. La perception de Flores Galindo semble ici influencée par ses propres opinions politiques, plus proche du communisme réformiste, et peut-être aussi influencée par une analyse marxiste plus orthodoxe, comme le souligne sa vision du développement d'une conscience de classe. Contrairement aux options révolutionnaires – anarcho-syndicalisme et communisme révolutionnaire – l'option

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.85.

<sup>151</sup> Jorge Del Prado, «Los mineros de la Sierra Central et la masacre de Malpaso», dans Collectif, *Jorge del Prado y los mineros de la Sierra Central, Testimonio sobre la masacre de Malpaso*, Fondo Editorial del Congreso del Perú, Lima, 2010, pp.27-100.

<sup>152</sup> Flores Galindo, *Op. Cit.*, p.18

<sup>153</sup> *Ibid.*, p.77.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 85.



réformiste mise sur les urnes plutôt que sur l'action directe comme moyen de lutte, ce qui amène ses partisans à rejeter des actions comme le sabotage.

Des recherches plus récentes sur la violence des groupes sociaux et politiques tendent néanmoins à prouver que la violence peut être politique. Un des cas de figure les plus emblématiques dans l'histoire du Pérou est l'insurrection du Sendero Luminoso, qui s'initia en 1980 pour s'achever avec l'arrestation des principaux leaders en 1992. Pour Deborah Poole, éditrice de *Unruly Order*, la violence est un aspect constitutif des sociétés<sup>155</sup>, qui n'est plus du tout antagonique à l'ordre social. Plutôt, la violence serait productrice de subjectivités, vérités, histoires et identités qui ensemble composent cet ordre social<sup>156</sup>. Elle mentionne aussi : «Both violent acts and the forms of power and cultural identity they generate are carried out and benefit specific individuals and groups. As such, they are neither natural or inevitable attributes of any social order»<sup>157</sup>. Dans une optique weberienne, Hayner nous amène donc à questionner les motifs derrière l'utilisation de la violence par certains groupes dans la société. Ce que Poole sous-entend, c'est que l'utilisation de la violence n'est pas le fruit de pulsions déraisonnées, mais plutôt celui de volontés politiques conscientes qui, lorsqu'elles sont issues de l'élite, cherchent à conserver ses privilèges par la coercition, ou, lorsqu'elles proviennent de groupes qui s'y opposent, à remettre en question ces privilèges. Ainsi, pour Poole, la société péruvienne est empreinte de référents culturels empreints de racisme et de violence<sup>158</sup> à l'égard des paysans d'origine autochtone, qui subirent la répression des forces armées et du Sendero Luminoso durant la guerre civile qui opposa ces deux antagonistes.

Dans un ouvrage collectif plus récent, Maritza Felices-Luna aborde aussi ce conflit armé sous l'angle de la violence politique. Elle insiste également sur le racisme comme élément central à l'histoire péruvienne, notamment sur le modèle de pureté imposé par le processus de colonisation<sup>159</sup>. On a vu, dans la quatrième section du présent chapitre, que Paulo Drinot avait souligné l'effacement volontaire de la culture autochtone par l'État péruvien des années vingt et trente qui souhaitait industrialiser le pays. Pour Felices-Luna, qui reprend les analyses de Frantz

---

<sup>155</sup> Deborah Poole, *Unruly order: violence, power, and cultural identity in the high provinces of southern Peru*, Westview Press, Boulder, 1994, p.8.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p.1.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p.2.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p.4.

<sup>159</sup> Maritza Felices-Luna, «L'imaginaire collectif et les pratiques de la violence politique au Pérou de 1950 à 2000», dans Carel, Ivan, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren, *dir. Violences politiques, Europe et Amériques, 1960-1979*, Lux, Montréal, 2013, p.165.

Fanon et Pierre Bourdieu, la colonisation a généré à la fois des violences physiques directes et une violence structurelle invisible qui eut pour principale conséquence de générer une hiérarchie ethnique<sup>160</sup>. «Cette construction idéologique est donc le ciment de la structure sociale, politique et économique mise en place par les colonisateurs»<sup>161</sup>. L'auteure poursuit en affirmant qu'un «tel contexte produit un imaginaire collectif au sein duquel la violence est acceptable quand elle provient des «Blancs» des milieux urbains et des classes moyennes supérieures et qu'elle est dirigée contre des groupes racisés, de milieu rural et de niveau socio-économique plus faible<sup>162</sup>. Cette logique à deux poids deux mesures est soulignée de nouveau par le support des militaires au gouvernement de Fujimori, qui a été perçu positivement par une partie de la population voyant là une nécessaire violence pour assujettir et gouverner les indociles<sup>163</sup>.

Plus près de nous, le politologue Francis Dupuis-Déri, spécialiste des mouvements sociaux contemporains, affirme que la violence est politique, autant du côté de la violence structurelle exercée par les diverses institutions de domination – l'État, le patriarcat, l'église, etc. – que celle exercée par les groupes dominés cherchant à se libérer de l'oppression qu'ils subissent. Dans une étude portant sur le phénomène des Blacks Blocks – ces groupes de manifestants vêtus de noir généralement associés à la casse et au grabuge dans les médias –, le professeur de science politique de l'UQAM déconstruit cette conception que le bris de propriété privée et d'objets est le fruit d'une violence populaire irrationnelle causée par des casseurs apolitiques, soulignant plutôt le choix des cibles, qui sont généralement des succursales de multinationales ou de banques<sup>164</sup>. Ces militants altermondialistes n'agissant pas dans un cadre syndical, ils donnent un bon exemple de violence politique, d'autant plus que leurs gestes dénoncent la violence structurelle générée par le capitalisme, qu'ils considèrent plus grave que celle d'une vitrine fracassée.

De plus, en s'intéressant au développement du syndicalisme révolutionnaire et au cas de l'Industrial Workers of the World (IWW) aux États-Unis dans les deux premières décennies du vingtième siècle, on peut constater que l'action directe s'inscrivait alors dans une perspective politique, et ce, de manière très consciente. Les wobblies (nom donné aux militants et militantes

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p.165.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.165.

<sup>162</sup> Jorge Lora-Cam, *Los Orígenes coloniales de la violencia política en el Perú*, Juan Gutenberg, Lima, 2001. Cité dans Felices-Luna, *Op. Cit.*, p.166.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p.177.

<sup>164</sup> Francis Dupuis-Déri, *Les Black Blocs : quand la liberté et l'égalité se manifestent*, Lux, Montréal, 2003, 209 pages.

de l'IWW), leur conscience de classe et leurs pratiques témoignent plutôt que des gestes de destruction des instruments de travail – comme le faisaient parfois des travailleurs miniers dans les Andes centrales – avaient de sérieux motifs politiques. Dans un recueil édité par Lenny Flank, les militants Walker C. Smith et Elizabeth Gurley Flinn abordent la question du sabotage, introduit en Écosse par des travailleurs portuaires qui enfilaient des chaussures munies de sabots afin de ralentir volontairement leur rythme de travail<sup>165</sup>. Le sabotage, mentionne Walker C. Smith, bien que ne devant en aucun cas remplacer l'action collective, est une critique concrète des inégalités inhérentes à la propriété privée<sup>166</sup>. Le saboteur, mentionne-t-il, est le «tireur d'élite» de la révolution, et son action individuelle, le sabotage, est à l'avant-garde de l'action de masse, la grève<sup>167</sup>. Quant à Elizabeth Gurley Finn, celle-ci considère que le sabotage est une arme à l'image de ce que les capitalistes font subir aux travailleurs, à la différence que le sabotage n'est pas dirigé contre des gens<sup>168</sup>.

Les recherches de spécialistes comme Deborah Poole, Maritza Felices-Luna et Francis Dupuis-Déri, ainsi que l'exemple de l'IWW, bien que provenant pour certains de lieux et de contextes historiques différents, permettent de voir en quoi qualifier de «prépolitique» et «simplement violente» les gestes posés par les travailleurs miniers durant l'époque précédant le développement de syndicats occulte la présence de la violence dans l'ordre social. Le fait que certains groupes réfractaires au gouvernement emploient des tactiques violentes – du bris de propriété à la lutte armée – témoigne davantage d'un biais idéologique que d'une réelle analyse des gestes et des discours des groupes d'opposition. Ce qui est étonnant, dans le cas d'Alberto Flores Galindo, est qu'il était pourtant sensible à la cause des travailleurs. Néanmoins, les années soixante-dix pendant lesquelles il a écrit *Los Mineros de Cerro de Pasco* connurent une forte ébullition dans la gauche péruvienne, et de profondes divisions se sont créées quant aux tactiques à employer pour parvenir à changer la société. Il n'est pas à exclure que Flores Galindo eût opté pour le dénigrement de certaines tactiques moins légitimes aux yeux de l'État pour mettre l'accent sur la légitimité des tactiques qu'il préférait.

Alberto Flores Galindo n'est toutefois pas le seul à souligner que les travailleurs miniers ont eu un comportement prépolitique et luttèrent de manière spontanée, Adrian DeWind Jr, l'auteur

---

<sup>165</sup> Elizabeth Gurley Flynn, «Sabotage: the conscious withdrawal of the workers' industrial efficiency», dans Lenny Flank éd. *I.W.W. A Documentary History*, St Petersburg, Red and Black Publishers, 2007, p. 170.

<sup>166</sup> Walker C. Smith, «Sabotage, Its History, Philosophy and Function», dans Lenny Flank, *Op. Cit.*, p.153.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 156

<sup>168</sup> Gurley Finn, *Op. Cit.*, p.169.

de *Peasants become Miners*, le fait aussi. Cependant, là où Flores Galindo met l'accent sur la violence des gestes posés par les mineurs, Adrian DeWind Jr axe plutôt son analyse sur la réalité matérielle de ces gens qui étaient alors pour la majorité des paysans désireux de faire de leur séjour dans la mine un moment le plus bref possible<sup>169</sup>, un fait que confirme Peter Blanchard dans sa propre étude sur les débuts du mouvement ouvrier péruvien<sup>170</sup>. En effet, il semble y avoir une corrélation entre l'augmentation des travailleurs permanents et le développement d'une conscience syndicale chez les mineurs de la CPCC.

### **8. L'arrivée du syndicalisme dans les Andes centrales**

En décembre 1928, un accident, qualifié de «plus grave de l'histoire minière péruvienne» par Alberto Flores Galindo<sup>171</sup>, fit perdre la vie à vingt-cinq mineurs. Un ingénieur américain fut pointé du doigt pour négligence, mais le gouvernement ne sanctionna pas la compagnie<sup>172</sup>. C'est à partir de ce moment que le groupe de Lima, un cercle d'intellectuels marxistes gravitant autour de José Carlos Mariátegui, commença à s'intéresser de près aux travailleurs des mines.

À Morococha se forma alors un Comité Central de Reclamos, dont les membres étaient en contact avec les marxistes de Lima. Pour Flores Galindo, cet événement témoigne du début d'une conscience de classe chez les mineurs<sup>173</sup>. À la fin de 1929, ce comité rédigea un cahier de revendications, *pliego de relamaciones*, qu'il déposa sitôt à la compagnie. Dans un contexte de crise économique mondiale, les travailleurs miniers du Pérou firent un premier pas décisif en direction du syndicalisme. Jorge Del Prado, un militant communiste de l'époque qui fut envoyé en 1930 pour aider les mineurs de Morococha à s'organiser sur la base d'un syndicalisme classista, explique le déroulement des événements dans un texte rédigé bien des années plus tard.

D'abord, Mariátegui prit contact avec des travailleurs – notamment Gamaniel Blanco et Adrian Sovero – afin de dresser un état de la situation, qu'il publia dans le périodique *Labor* en janvier 1929<sup>174</sup>. Cinq jours plus tard, soit le 20 janvier, Blanco, Sovero et d'autres travailleurs créèrent la Sociedad Pro Cultura Labor dont Blanco et Sovero furent respectivement président et

---

<sup>169</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.315.

<sup>170</sup> Blanchard, *Op. Cit.*, p.122.

<sup>171</sup> Flores Galindo, *Op. Cit.*, p.88.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p.99.

<sup>174</sup> Del Prado, *Op. Cit.*, p.30.

secrétaire-général<sup>175</sup>. Tout au long de l'année 1929, les conditions de travail devinrent de plus en plus difficiles. Après l'effondrement de la bourse new-yorkaise en octobre de la même année, la Cerro de Pasco Corporation (CPCC) mit sur pied un plan de rationalisation de ses activités, signifiant notamment la mise à pied immédiate de cinquante travailleurs de Morococha, sans préavis ni indemnité<sup>176</sup>. En réaction la Sociedad Pro Cultura Labor assumait le rôle de Comité Central de Reclamos qui s'empressa d'établir une liste de treize demandes :

- la restitution immédiate des travailleurs mis à pied;
- une augmentation de salaire de 30 %, équivalente au montant perdu par le plan de rationalisation;
- l'abolition de l'embauche contractuelle;
- la reconnaissance du droit à l'indemnité en cas de mise à pied ou d'accident de travail;
- le respect de la journée de huit heures;
- la réglementation des quarts de travail, l'ajustement du salaire pour temps supplémentaire et l'amélioration des conditions de vie dans le campement;
- l'accès aux soins médicaux pour les travailleurs;
- des bottes et vêtements à l'épreuve de l'eau;
- l'augmentation de la quantité de carburant (à lampe) donné;
- le droit des travailleurs à recevoir un bonus à la fin de l'année;
- l'obligation de donner un certificat de travail<sup>177</sup> aux travailleurs mis à pied;
- la non-application des «semi-esclavagistes» *Ley de la Vagancia* et *Ley de Conscripción Vial*, qui permettaient à l'entreprise d'exiger du travail sans verser de salaire, selon certaines conditions;
- et finalement, que les dirigeants du comité n'aient aucunes représailles de la part de la compagnie.

De ces demandes, la compagnie n'en fit rien, amenant les travailleurs de Morococha à se déclarer en grève. Le gouvernement péruvien et la compagnie s'entendirent pour que les négociations aient lieu à Lima. La plupart des demandes furent alors acceptées, sauf celle concernant l'augmentation de salaire. Toutefois, une fois les négociations terminées, la

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.31

<sup>176</sup> *Ibid.*, p.32.

<sup>177</sup> À l'époque, le gouvernement de Leguía avait établi une *Ley de la Vagancia*, qui avait pour effet de permettre à une entreprise d'exiger de quiconque n'avait pas de certificat de travail de travailler sans recevoir de salaire.

compagnie ne reconnaissait plus l'entente<sup>178</sup>. Elizabeth Dore attribue la faiblesse de cette grève au fait que très peu de travailleurs étaient dans la mine à temps plein et de manière permanente<sup>179</sup>. Malgré la répression, la table était mise pour que le syndicalisme prenne racine dans la région des Andes centrales.

### **Conclusion**

En l'espace de trente ans, les paysans sont devenus des mineurs. La Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) s'est servie des rapports de pouvoir traditionnels présents dans la région centrale des Andes afin de former une masse de travailleurs contractuels lui permettant d'assurer la continuité de ses activités d'extraction. Petit à petit, avec l'accentuation de la différenciation économique, l'inondation des produits manufacturiers issus des centres urbains, la diminution du ratio terre-paysan, la destruction écologique causée par les activités minières et la prolétarianisation de la paysannerie andine, ceux qui cultivaient la terre dans la *sierra* péruvienne durent aller travailler de plus en plus longtemps dans la mine afin de subvenir à leurs besoins. Malgré cette tendance lourde imposée par les puissants, les paysans-mineurs ont constamment lutté contre leur propre précarisation. L'attachement qu'ils maintinrent à leur terre malgré qu'ils devaient consacrer une part toujours plus grande de leur temps au travail dans la mine est un puissant témoignage de cette résistance. Pour la compagnie américaine, la réticence à travailler sous terre dont faisaient preuve ses travailleurs s'est traduite par des moments d'incertitude face à la possibilité de poursuivre ses activités tant le nombre de paysans qui quittaient leur lieu de travail avant de terminer leur contrat était grand.

Malgré la résistance des paysans à devenir des mineurs, le nombre de travailleurs permanent s'est accru d'année en année. Résultat : la volonté de former des syndicats s'est répandue chez ceux qui entrevoyaient désormais de travailler plusieurs années de suite pour la Cerro de Pasco Copper Corporation. À la fin des années vingt, avec l'intérêt que portaient les militants socialistes rassemblés autour de José Carlos Mariátegui pour la cause des mineurs de la région centrale des Andes, l'organisation syndicale franchit une étape cruciale. Pour la suite de l'histoire, un aspect qu'il faudra garder en tête est la tension entre les intellectuels ayant prôné l'éducation populaire comme préalable à l'amélioration des conditions matérielles des travailleurs

---

<sup>178</sup> *Ibid.*, pp.36-37.

<sup>179</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.117.

– l'Asociación Pro-Indígena et, dans une certaine mesure, José Carlos Mariátegui – et ceux qui privilégiaient le leadership révolutionnaire – Jorge del Prado et les dirigeants du Partido Comunista.

## Chapitre 2 – L'essor syndical (1945-1980)

Dans l'histoire de l'opposition face aux transnationales minières au Pérou, la période qui s'amorça dans les années quarante est celle qui est la plus importante. C'est la plus longue, avec une durée de près de 45 ans. C'est également la mieux connue, notamment grâce aux documents d'archives que les organisations syndicales ont elles-mêmes produits. C'est aussi un peu celle qui détermine la vision d'ensemble de ce vingtième siècle empreint de conflits entre la population des Andes centrales et les transnationales minières. En effet, la thématique qui m'apparaît comme la constante de cette seconde période est celle de la croissance d'un mouvement syndical dans un contexte de répression sans relâche.

Au fil des pages qui suivront, je m'efforcerai de remettre en contexte le mouvement syndical minier du Pérou de 1945 à 1990, tout en abordant brièvement les années trente. Car si ce mouvement a mis du temps avant de démarrer, c'est notamment parce qu'il a connu une longue période de répression politique, juxtaposée à des récessions économiques. Il sera bien entendu question du gouvernement militaire «révolutionnaire» piloté par le général Juan Velasco Alvarado entre 1968 et 1975 et de ses réformes progressistes ayant notamment favorisé la création de syndicats. Mais, par-dessus tout, je me concentrerai sur l'essor de la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), fondée à la fin des années soixante et mettant de l'avant un discours combatif et révolutionnaire. Nous verrons comment l'histoire de cette organisation permet de comprendre l'évolution des discours d'extrême gauche au Pérou, et donc des dissensions internes au mouvement syndical. Enfin, ce chapitre culminera avec la mobilisation ayant provoqué le retour à la démocratie électorale en 1980 et la participation critique qu'eut la FNTMMP dans ce mouvement populaire.

Les sources utilisées dans ce chapitre sont principalement des pamphlets qui proviennent du milieu militant d'extrême gauche ou d'organisations syndicales actives dans les années soixante et soixante-dix. Elles me permettront d'aborder plus en détail le moment culminant de la période auquel le présent chapitre est consacré. Il s'agit plus précisément : d'un document d'information publié en 1979 et expliquant les différences entre les principaux courants syndicaux; d'un pamphlet rédigé en 1974 par Zegarra Ventura, un militant de la Central General de los Trabajadores Peruanos (CGTP), à l'intention des membres des syndicats les plus actifs du moment, soit les syndicats des travailleurs de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCO); d'un



document produit suite au cinquième congrès de la FNTMMP ayant eu lieu en 1979, dans lequel des militants anonymes appellent la population à se joindre au mouvement de contestation qui a culminé par la tenue d'élections et la fin du gouvernement militaire du général Bermúdez; s'ajoutent à ces trois principales sources d'autres documents produits par la fédération et qui permettent de mettre davantage en contexte la gauche syndicale à l'époque du lancement de l'insurrection armée du Sendero Luminoso. Globalement, ces sources nous amèneront à connaître plus en profondeur les débats qui traversèrent la gauche syndicale péruvienne dans les années soixante-dix, nous donnant une idée de l'ampleur du mouvement dans lequel les travailleurs de la CPCC furent actifs par le biais de leur fédération syndicale. Toutefois, avant d'aboutir à ces années de grande mobilisation, il est nécessaire de reprendre le récit historique là où nous l'avions laissé au précédent chapitre, soit dans les années trente, peu après la première tentative de syndicalisation des mineurs de CPCC.

### **1. Les années trente, sous fond de crise et de répression**

De la crise économique mondiale de 1929 à la Seconde Guerre mondiale, le Pérou connaît deux présidents : Luis Miguel Sánchez Cerro (1930-1933) et Óscar Raymundo Benavides Larre (1933-1939). Ces deux militaires ont remplacé leur prédécesseur respectif – Leguía pour le premier et Sánchez Cerro pour le second – par le biais de coups d'État alors que le pays connaît une grande crise politique et sociale notamment générée par la crise économique. L'instabilité politique de l'époque était telle que l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA), un parti politique de gauche modérée, se lança dans une aventure insurrectionnelle<sup>180</sup>. Nous verrons un peu plus loin que cet égarement fut de courte durée, car ce parti politique a un historique de concertation et de rapprochement avec le pouvoir politique et la droite économique.

Sánchez Cerro, qui détenait pourtant un appui populaire considérable, était à la tête du pays au moment où l'armée arrêta les dirigeants syndicaux réunis en congrès à Morococha. Ce conflit se transforma en une confrontation ouverte alors que des mineurs de Malpaso voulaient se joindre à une manifestation réclamant la libération des leaders arrêtés par les forces de l'ordre. Vingt-trois travailleurs furent tués dans l'épisode connu sous le nom de «massacre de

---

<sup>180</sup> Denis Sulmont, *El movimiento obrero peruano, 1890-1979 : reseña histórica*, Tarea, Lima, Perú, 1979, p.54.

Malpaso»<sup>181</sup>. En parallèle, la Confederación General de los Trabajadores del Perú (CGTP), centrale syndicale créée à l'initiative de José Carlos Mariátegui fut dissoute, puis réinstaurée par le même gouvernement, qui craignait alors l'insurrection apriste<sup>182</sup>. En 1932, Sánchez Cerro invoqua une «loi spéciale» afin de briser la vague de protestation<sup>183</sup>. L'année d'après, il fut assassiné, puis remplacé par le général Benavides.

Celui-ci poursuivit dans la même lignée que son prédécesseur. En fait, il accentua même le niveau de répression au point où le sociologue Denis Sulmont parle de «régime d'inspiration fasciste»<sup>184</sup>. Les mouvements sociaux furent relégués à la clandestinité, les syndicats rendus illégaux et toute forme de contestation durement réprimée. En contrepartie, le général Benavides nomma Fernando Stoll, un progressiste, comme ministre du Travail, ce qui assouplit l'attitude du gouvernement face aux syndicats<sup>185</sup>.

Dans un tel contexte, notamment avec la montée du fascisme en Europe, on vit naître un *frente democrático*, regroupant tous les principaux partis politiques dont le Partido Comunista Peruano (PCP). En 1936, le PCP appuya la candidature de Manuel Prado, mais les élections furent annulées par le général Benavides. De nouvelles élections s'annoncèrent en 1939. Dans le cadre de l'alliance entre les forces démocratiques, le PCP finit par appuyer la candidature d'un représentant de l'oligarchie financière, candidat plus largement accepté que le précédent. Face à cette trahison, le mouvement ouvrier se tourna vers l'APRA et délaissa le PCP, plus précisément, en 1947, 90% du mouvement syndical était entre les mains des militants de l'APRA<sup>186</sup>.

Comme on peut le constater, le mouvement ouvrier péruvien connut une dure période de répression, ce qui nuit profondément à la diffusion du syndicalisme dans les Andes centrales et à l'organisation de syndicats dans le secteur minier. Néanmoins, c'est durant la période de 1900 à 1945 que les travailleurs des mines détenaient une arme redoutable contre leurs employeurs : l'abandon des lieux de travail. Comme je l'ai mentionné au chapitre précédent, les travailleurs recrutés par le biais de l'enganche n'hésitaient pas à abandonner leur lieu de travail pour retourner s'occuper de leur terre. Cette pratique menaça à plusieurs reprises la continuité de la

---

<sup>181</sup> Jorge Del Prado, «Los mineros de la Sierra Central et la masacre de Malpaso» dans Collectif, *Jorge del Prado y los mineros de la Sierra Central : Testimonio sobre la masacre de Malpaso*, Fondo Editorial del Congreso del Perú, Lima, 2010, 314 pages.

<sup>182</sup> Robert J. Alexander, *A History of organized labor in Peru and Ecuador*, Praeger, Westport, 2007, p.20.

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.60.

<sup>185</sup> Alexander, *Op. Cit.*, p.23.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p.34.

production minière<sup>187</sup>. Cette arme, les mineurs la perdirent en 1945 alors que le bassin d'embauche excéda les besoins de main-d'œuvre de la compagnie<sup>188</sup>. En effet, comme on l'a vu au chapitre précédent, le processus de prolétarianisation de la population paysanne fit en sorte d'augmenter le nombre de travailleurs disponibles pour la compagnie minière.

## 2. Un second code minier

Après la Seconde Guerre mondiale, le Frente Democrático Nacional – une coalition de partis politiques, version plus officielle du *frente democrático* d'avant la guerre – fit élire José Luis Bustamante, un candidat centriste. Le mouvement syndical, réanimé grâce à la reprise économique des années de guerre et fort de son appui au gouvernement de Bustamante, redevint plus actif<sup>189</sup>. D'ailleurs, en l'absence de la Confederación General de los Trabajadores del Perú (CGTP), dissoute en 1932, l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA) et des militants communistes créèrent la Confederación de los Trabajadores del Perú (CTP) en 1944, dans l'objectif d'y regrouper l'ensemble des forces syndicales du pays. C'est à ce moment que l'APRA prit un virage à droite définitif. Le parti politique faisait d'ailleurs partie du Frente Democrático Nacional et supportait Bustamante<sup>190</sup>. Denis Sulmont nuance toutefois le virage de l'APRA. Pour le sociologue spécialiste du mouvement ouvrier péruvien, ce sont davantage les leaders de l'organisation, sa «tête», qui se rapprochèrent du pouvoir et délaissèrent l'approche insurrectionnelle pour privilégier la négociation, tandis que le «corps» du parti, plus près de l'organisation syndicale, n'avait pas délaissé pas ses convictions radicales<sup>191</sup>.

Dans l'une des sources que nous aborderons plus en détail vers la fin du chapitre, des militants de la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), un syndicat d'inspiration communiste révolutionnaire, reconnaissent tout de même que le rapprochement de l'APRA avec le pouvoir politique, qu'ils critiquaient, permît néanmoins la reconnaissance de plusieurs syndicats<sup>192</sup>. C'est le cas notamment du premier syndicat minier, créé en 1945 à La Oroya, là où il y avait la plus grande concentration de travailleurs permanents

---

<sup>187</sup> Adrian DeWind Jr, *Peasants Become Miners: The Evolution of Industrial Mining Systems in Peru*, Columbia University, New York, 1977, p.161.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p.259.

<sup>189</sup> Alexander, *Op. Cit.*, p.29.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p.30.

<sup>191</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, pp.63-64.

<sup>192</sup> FNTMMP, *V- Congreso nacional minero y metalúrgico*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1979, p.18.

du secteur<sup>193</sup>. La création de ce premier syndicat minier faisait suite à une hausse du prix des denrées alimentaires, que les travailleurs permanents étaient de moins en moins en mesure de se procurer, comme autrefois, par une terre qu'ils possédaient. Les mineurs avaient désormais besoin d'un salaire suffisant pour assurer leur subsistance<sup>194</sup>. Soulignons toutefois que ces gains furent obtenus dans un contexte où, suite à la guerre, les prix des métaux étaient en hausse sur le marché international<sup>195</sup>. Enfin, ce n'est qu'après une grève qu'Adrian DeWind Jr qualifie de «relativement ordonnée en comparaison avec les luttes des années trente», que le syndicat signa sa première convention collective<sup>196</sup>. Malgré la volonté de l'APRA à s'entendre avec le gouvernement, le président Bustamante s'en distanciera en adoptant diverses mesures répressives en continuité avec les gouvernements militaires précédents, ce qui eut pour conséquence d'éloigner davantage la base militante syndicale de l'APRA, désormais considérée comme une alliée du pouvoir politique<sup>197</sup>.

Le régime électoral ne demeura pas en fonction très longtemps. En 1948, le général Manuel Arturo Odría Amoretti (1948-1956) prit le pouvoir suite à un coup d'État, mettant en place un des systèmes de répression les plus durs de l'époque pour les mouvements sociaux : «El soplónaje, la tortura y la provocación matonesca estuvieron a la orden del día»<sup>198</sup>. Afin de ramener un semblant de paix sociale, le gouvernement introduisit diverses mesures populistes. Odría créa notamment un ministère du travail et des affaires autochtone, en plus d'instiguer certaines réformes afin d'obtenir l'appui de la petite bourgeoisie et de marginaliser les groupes les plus revendicateurs<sup>199</sup>. C'est également durant la présidence d'Odría que le Code minier du Pérou fut réformé, dans la perspective d'attirer davantage de capitaux étrangers<sup>200</sup>.

Mario Samamé Boggio, président de la commission qui fut chargée de préparer le projet de loi du nouveau code minier de 1950 est également l'auteur d'une histoire minière du Pérou dans laquelle il commente le contexte de l'époque à laquelle il fut investi de la tâche présider la commission. Selon lui, il fallait donner à l'industrie minière une structure juridique plus moderne

---

<sup>193</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.344.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p.345.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p.182.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p.350.

<sup>197</sup> Alexander, *Op. Cit.*, pp. 30 et 60.

<sup>198</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.64. On pourrait traduire cette phrase par : «La dénonciation, la torture et la provocation étaient à l'ordre du jour».

<sup>199</sup> *Ibid.*, p.65.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p.66.

et réaliste<sup>201</sup>. La leçon retenue lors de l'élaboration du nouveau code est alors la suivante : «La historia minera del Perú prueba cómo hasta lo más leves incentivos tuvieron invariablemente efectos positivos inmediatos». Dit autrement, le moindre stimulus que pourrait donner l'État aux entreprises a des résultats à court terme. C'est l'esprit que, tous s'entendent pour dire, le Code Minier de 1950 incarne.<sup>202</sup> À ce titre, il est intéressant de constater que dans la liste des organismes consultés par la commission aucun groupe de citoyens ou syndicat n'en faisait partie. En effet, la présentation publique du projet fut réalisée auprès d'organismes techniques, industriels, juridiques et scientifiques<sup>203</sup>. Toutefois, les entreprises ne furent pas les seules bénéficiaires des nouvelles réglementations. Samamé Boggio rappelle que l'on voit aussi une nouvelle politique sociale amenant de meilleurs salaires, de meilleures habitations pour les mineurs et l'implantation d'un «Reglamento de Higiene y Seguridad, que protege, cautela y defiende el capital humano»<sup>204</sup>.

Quels sont les divers aspects du nouveau code minier ? Quelles sont ses caractéristiques et en quoi était-il différent de la précédente législation ? L'auteur de *El Perú Minero* indique que le code de 1950 différenciait la propriété du sol de celle du sous-sol (concession minière), dans le but d'éviter un grave préjudice aux intérêts économiques de l'État, propriétaire des ressources naturelles, dans le cas où quelqu'un détiendrait un territoire sans l'exploiter<sup>205</sup>. Pour Mario Samamé Boggio, il ne fait aucun doute que le code de 1950 était d'une importance capitale, visant à ce que «tous les mineurs du pays contribuent à soutenir l'État et le développement de l'industrie minière en général»<sup>206</sup>.

Elizabeth Dore est plus critique à ce sujet. Alors que la réglementation précédente prévoyait des taxes sur la possession de la terre, les profits, l'excès de profits et les exportations, toutes liées au prix des métaux sur le marché, la loi de 1950 fit en sorte que le gouvernement ne prélevait désormais qu'une taxe sur les profits, indépendamment des prix du marché<sup>207</sup>. Elle ajoute : « in cases of marginal operations all taxes could be waived until the original investment

---

<sup>201</sup> Mario Samamé Boggio, *El Perú Minero t. 1. Historia*, INGEMET, Lima, 1979, p.221.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p.223.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p.221.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p.227.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p.228.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p.233. Traduction libre de «todos los mineros del país deben contribuir al sostenimiento del Estado y al desarrollo y fomento de la industria minera en general».

<sup>207</sup> Elizabeth Dore, *The Peruvian mining industry : growth, stagnation, and crisis*, Westview Press, Boulder, 1988, p.141.

was recovered. Because the underlying purpose of the Mining Code of 1950 was to promote open-pit mining, the Peruvian government considered that all investment in such ventures were marginal »<sup>208</sup>. Pour inciter davantage les investisseurs étrangers, toute importation de machinerie, d'équipement et d'autres outils était également libre de taxes. Durant la première moitié du vingtième siècle, donc, on voit que les gouvernements successifs partageaient la même volonté d'ouverture face aux entreprises étrangères, ayant compris que les ressources naturelles du pays étaient attrayantes, pourvu qu'il y ait une stabilité politique et juridique favorisant l'extraction.

### **3. De la mobilisation à la politisation**

Dans le premier chapitre, j'ai limité la période présyndicale aux années 1900-1930. Si les quinze années qui suivirent – de la crise économique à la fin de la Seconde Guerre mondiale – ne connurent pas beaucoup de succès pour le mouvement ouvrier du secteur minier, à partir des années cinquante, et plus particulièrement des années soixante, on assiste à la construction d'un mouvement syndical fort et dynamique. Le développement de ce mouvement a notamment été facilité par des politiques plus favorables vis-à-vis de la création de syndicats, ce que permit la proximité de l'APRA avec le pouvoir politique. Un des moyens à notre disposition pour illustrer ce dynamisme syndical sont les statistiques portant sur les mobilisations ouvrières et sur le moyen de lutte qu'est la grève.

Pourquoi s'attarder spécifiquement à la grève en tant que moyen de lutte ? Pourquoi ne pas faire une étude comparative des diverses formes de mobilisation ? Pourquoi ne pas compter l'ampleur et la fréquence d'autres moyens de manifester son mécontentement ? Dirk Kruijt et Menno Vellinga, auteurs d'une étude statistique sur les grèves des travailleurs de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC), mentionnent que c'est parce que la grève est la forme de lutte sociale la plus avancée<sup>209</sup>. J'ajouterai à cela que dans une logique d'escalade des moyens de pression, en être rendus à se déclarer en grève implique que d'autres moyens plus modérés ont

---

<sup>208</sup> *Ibid.*, p.142

<sup>209</sup> Dirk Kruijt et Menno Vellinga, «Las huelgas en la Cerro de Pasco Corporation (1902-1974): Los factores internos», *Revista Mexicana de Sociología*, No. 4, Vol. 42 (Oct-Déc. 1990), p.1497.

déjà été employés. La grève serait donc le recours collectif ultime<sup>210</sup> aux yeux des travailleurs et des travailleuses.

Dans leur étude, Kruijt et Vellinga recensent le nombre de grèves menées par les travailleurs de la CPCC. Alors qu'il n'y en a eu que quatre entre le moment de fondation de la compagnie et 1945, les auteurs dénombrent pas moins de cinquante-cinq grèves entre 1946 et 1973, année à laquelle la compagnie fut nationalisée<sup>211</sup>. Afin d'obtenir des statistiques plus fidèles à la réalité, ils mettent de l'avant la donnée du nombre de jours de grève par année. On obtient alors un minimum de dix jours de grève par année pour 1961 et 1962, quinze jours en 1967, trente-trois en 1969, et, remportant la mise, les années 1970 et 1971 – soit celles précédant la nationalisation de la CPCC – ont respectivement 157 et 94 journées de grève<sup>212</sup>.

L'étude devient particulièrement intéressante lorsque les auteurs analysent les grèves des travailleurs de la CPCC en fonction des motifs qui les soutiennent. Il y a trois grandes catégories. Ainsi, on fait la grève pour des raisons économiques (quarante cas) si l'on cherche à améliorer son salaire, ses conditions de travail en général ou les conditions de vie dans les campements. On peut également faire la grève par solidarité (vingt-cinq cas), que ce soit pour protester contre l'arrestation d'un camarade ou d'un leader syndical, pour la reconnaissance légale d'un syndicat ou même en sympathie avec des syndicats du même ou d'un autre secteur. Ou encore, on peut déclencher une grève pour des raisons politiques (dix-sept fois), que ce soit, à plus petite échelle, pour protester contre des fonctionnaires de la compagnie, ou à plus grande échelle contre l'État, le système capitaliste lui-même ou pour exiger la nationalisation des installations de la compagnie<sup>213</sup>. Sur les dix-sept grèves ayant des motifs politiques, treize ont eu lieu dans la période 1969-1971<sup>214</sup>. Dans tous les cas, il n'est pas exclu qu'une grève se fasse pour plus d'un motif.

Adrian DeWind Jr traite également de ce phénomène de politisation des luttes ouvrières. Dans *Peasants Become Miners*, il distingue deux phases quant à la nature des revendications qu'avaient les syndicats. De 1945 à 1969, les leaders syndicaux se concentraient principalement

---

<sup>210</sup> J'ai abordé, au chapitre précédent, l'intérêt que portaient certains syndicalistes révolutionnaires pour des formes de luttes individuelles radicales comme le sabotage. L'un des militants mentionnait que malgré l'efficacité du sabotage, les luttes collectives devraient toujours primer sur celles qui sont individuelles. Voilà notamment pourquoi une grève a plus d'impact qu'un boycott.

<sup>211</sup> Kruijt et Vellinga, *Op. Cit.*, p.1550.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p.1551.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p.1554.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p.1555.

sur les conditions de travail des mineurs<sup>215</sup>. DeWind qualifie cette tendance d'«économistique», et mentionne qu'elle est notamment influencée par la proximité entre l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA) et les syndicats. Cette influence politique changea vers la fin des années soixante alors que la base syndicale se radicalisait, mais que les partis politiques de gauche – l'APRA et le Partido Comunista Peruano (PCP) – s'associaient avec le gouvernement militaire progressiste du général Velasco. DeWind Jr parle alors d'une tendance révolutionnaire pratiquant le syndicalisme *classista* – dont on donnera une définition un peu plus loin – et rejetant cette proximité avec le pouvoir politique. Cette contribution de la gauche radicale au mouvement syndical minier présente l'idée que les intérêts des mineurs en tant que membres de la classe ouvrière sont irréconciliables à ceux de la compagnie et de l'élite économique en général<sup>216</sup>. Ce n'est pas un hasard si à la même époque, en 1969, la FNTMMP fut créée sur des bases *classistas* et révolutionnaires. Nous y reviendrons un peu plus loin.

À la fin des années soixante, les syndicats de mineurs adoptèrent une attitude de plus en plus combative vis-à-vis de la compagnie et du pouvoir politique. Ce faisant, ils ajoutèrent comme demande à leur cahier de revendications, dès 1971, la nationalisation de la CPCC<sup>217</sup>. Néanmoins, tient à nuancer Adrian DeWind Jr, si les mineurs de Cobriza – parmi les plus radicaux – étaient en faveur du principe de nationalisation, dans les faits ils craignaient que l'État ne soit pas un patron plus clément, et qu'en fait les conditions risquaient d'empirer<sup>218</sup>. Pour DeWind Jr, l'ajout d'une telle demande au cahier de revendications tient davantage de l'influence de petits groupes très militants, qui, à l'instar des militants des années trente dont Jorge del Prado faisait partie, misaient davantage sur l'«instinct prolétaire» et le développement d'une conscience ouvrière par la confrontation plutôt que l'éducation populaire<sup>219</sup>. Comme DeWind Jr a écrit sa thèse avant le début de l'insurrection du Sendero Luminoso, son analyse s'arrête avant la guerre civile et la répression du gouvernement d'Alberto Fujimori. Conséquemment, il est impossible de voir jusqu'à quel point la force et le radicalisme des positions défendues par les syndicats de mineurs se seraient maintenus à long terme, et donc de vérifier le niveau de propagation d'une conscience de classe auprès des travailleurs miniers. Nous verrons, dans le prochain chapitre, ce qu'il advint

---

<sup>215</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.352.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p.360.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p.372.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p.382.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p.386.



des mouvements sociaux après la guerre civile qui opposa le gouvernement péruvien au Sendero Luminoso.

#### **4. Un gouvernement militaire... et progressiste ?**

La fin des années soixante vit un changement politique important et unique pour le Pérou : l'arrivée au pouvoir du gouvernement militaire du général Juan Francisco Velasco Alvarado (1968-1975). Militaire progressiste, ce dernier prit le pouvoir en 1968 avec pour volonté d'instaurer un gouvernement révolutionnaire dont l'objectif allait de pair avec la mouvance politique des régimes laïcs, nationalistes et progressistes que connurent de nombreux pays à la même époque. Accusant la bourgeoisie agraire et l'oligarchie financière d'être responsables du retard du pays<sup>220</sup>, les militaires prirent le pouvoir dans le but de mener une révolution qui ne se voulait ni capitaliste, ni communiste<sup>221</sup>. Velasco souhaitait, pour le Pérou, un état fort ayant un rôle direct dans l'économie dans lequel les investissements étrangers bénéficieraient à toute la nation. Conséquemment, dans le contexte de la guerre froide et moins de dix ans après la révolution cubaine, s'afficher comme communiste eut été un geste politique dangereux pour le Pérou.

Pour mener à bien son projet révolutionnaire, le gouvernement chercha à s'appuyer sur les classes populaires et les syndicats, tout en tentant d'écarter les groupes les plus radicaux. Après la loi sur la stabilité de la main-d'oeuvre en 1970, il créa la Confederación Nacional de los Trabajadores (CNT) l'année suivante<sup>222</sup>, d'inspiration plutôt chrétienne. En 1972, le gouvernement tenta de nouveau sa chance avec la Confederación de Trabajadores de la Revolución Peruana (CTRP)<sup>223</sup>. L'échec de ces tentatives s'explique, selon le sociologue Denis Sulmont, par le fait que les ouvriers que le gouvernement tentait de coopter étaient ceux qui avaient déjà une longue expérience syndicale et ont donc acquis une conscience de classe. Dans tous les cas, la politique du gouvernement à l'égard des syndicats fit passer leur nombre officiel de 2342 en 1968 à 4330 en 1975<sup>224</sup>. C'est d'ailleurs dans cette vague de syndicalisation que fut créée en 1968 la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP). Nous y reviendrons.

---

<sup>220</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.164.

<sup>221</sup> Alexander, *Op. Cit.*, p.92.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p.119.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p.118.

<sup>224</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.109.

Par le biais de divers moyens en apparence progressiste, le gouvernement a cherché à moderniser le pays. Il mit en place une réforme agraire visant à protéger les communautés autochtones en plus de réduire le pouvoir économique des *haciendas*. Il réforma le code minier de 1950 dans l'objectif de lui donner un aspect plus nationaliste. De plus, on doit au gouvernement de Velasco la nationalisation de la International Petroleum Company et de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC), deux des symboles les plus forts de l'impérialisme américain en sol péruvien. L'adoption d'un discours anti-impérialiste vint confirmer l'image que cherchait à se donner le président Velasco. Néanmoins, en y regardant de plus près, on constate que ces réformes eurent soit une portée limitée, soit des effets négatifs.

En 1969, l'État nationalisa les terres agricoles de la CPC, la División Ganadera, comme aspect de son importante réforme agraire. Malgré l'intention progressiste de ce geste, cette première étape dans le programme «révolutionnaire» retira aux travailleurs le privilège d'obtenir des denrées alimentaires à rabais, ce qui fit rapidement grimper le coût de la vie pour tous les employés de la compagnie<sup>225</sup>. Comme l'indique Adrian DeWind Jr : «After the government took over the Cerro de Pasco Corporation's haciendas, it stopped the sale of meat to the miners and instead sold it at much higher open market prices in Lima»<sup>226</sup>. En réaction, poursuit DeWind Jr, les syndicats de mineurs firent la grève en 1970 et 1971 et demandèrent des hausses de salaire sans précédent<sup>227</sup>.

Le 8 juin 1971, le décret législatif 18880 mit en place la Loi générale sur les mines. Cette nouvelle législation eut pour effet de déterminer le territoire et les ressources visées tout en mettant l'emphase sur la sécurité et le bien-être des travailleurs<sup>228</sup>. Le nouveau code réitéra que les ressources minières étaient un bien public et que leur extraction devait viser le développement économique et social du pays alors que l'État devint un acteur central dans l'ensemble des activités minières, notamment par le biais d'entreprises étatiques et de partenariats publics-privés<sup>229</sup>. Côté taxation, le nouveau code conserva la même pratique que le précédent, soit de taxer les profits. S'ajoutant à cette ponction, l'État devait désormais percevoir une taxe supplémentaire pour les profits excédants 100 millions de *soles*, celle-ci basée sur le ratio entre le revenu brut et l'investissement brut de l'entreprise, dans le but de stimuler le réinvestissement

---

<sup>225</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.170.

<sup>226</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.255.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p.256.

<sup>228</sup> Daniel Rodriguez Hoyle. *Peruvian Metal Mining 1971*, La Confianza, Lima, 1972, p.24.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p.25.

des sommes gagnées afin de développer toujours davantage l'industrie<sup>230</sup>. En somme, ce nouveau code avait beau être guidé par des principes plus progressistes que le précédent, son approche quant aux moyens de les faire appliquer n'avait pas changé outre mesure.

Un autre aspect de la loi générale sur les mines est l'instauration de la *Comunidad Minera*<sup>231</sup>, toujours dans la perspective d'atténuer les antagonismes de classe et de rallier les travailleurs à la cause du gouvernement révolutionnaire. Ainsi, l'article 275 de la loi minière de 1971 indique que dans chaque entreprise minière, à l'exception de celles du secteur public, sera constituée une «communauté minière», composée de tous les acteurs du milieu<sup>232</sup>. L'objectif, à peine voilé, du projet de *Comunidad Minera*, était de remplacer les syndicats par des organisations à caractère corporatiste et de limiter l'expansion de la solidarité syndicale.

La nationalisation de la International Petroleum Company (une filiale de la Standard Oil, une compagnie américaine), dans les premières années du gouvernement Velasco, eut un effet porteur sur le discours anti-impérialiste du gouvernement. Néanmoins, comme le démontre Elizabeth Dore, malgré l'importance symbolique du geste, il fut pratiquement sans effet, puisque la compagnie avait déjà épuisé pratiquement toutes les réserves pétrolières qu'elle exploitait<sup>233</sup>. Même constat du côté de la nationalisation de la CPCC, en 1975. On parlait alors davantage d'un achat, qui plus est, à l'avantage de la compagnie, car celle-ci se trouvait alors libérée d'un projet de moins en moins lucratif<sup>234</sup>. Dore indique qu'en 1968, la Cerro de Pasco Copper Corporation avait déjà cessé d'investir dans ses activités au Pérou et augmentait illégalement ses déductions d'impôts aux États-Unis<sup>235</sup>. DeWind Jr quant à lui explique que malgré qu'elle soit demeurée économiquement viable, la compagnie ne parvenait plus à améliorer son taux de profits malgré divers programmes d'expansion<sup>236</sup>. La CPCC ainsi libérée de ses activités minières dans les Andes centrales pouvait désormais consacrer son capital à de nouveaux projets, dont le développement immobilier, le transport, les médias et l'industrie minière non métallique<sup>237</sup>. Déjà en 1966, note DeWind Jr, la moitié des revenus de l'entreprise provenait de biens manufacturés

---

<sup>230</sup> *Ibid.*, p.27.

<sup>231</sup> Perú, Ministerio de Energía y Minería. *Ley General de Minería*, Ministerio de Energía y Minería - Perú, Lima, 1971, p. 93.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>233</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.165.

<sup>234</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.149.

<sup>235</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.170.

<sup>236</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.145

<sup>237</sup> *Ibid.*, p.146.

qu'elle produisait<sup>238</sup>. Enfin, DeWind Jr mentionne que l'entente signée permit à une autre compagnie dans laquelle la CPCC avait des parts, la Southern Peru Copper Corporation (SPCC), d'obtenir du financement international pour développer la mine de Cuajone<sup>239</sup>.

Pour Elizabeth Dore, il est clair que le gouvernement de Velasco n'a jamais souhaité cesser faire affaire avec le capital étranger. Elle donne en exemple, le cas de la Banco Continental, qui appartenait en partie à la Chase Manhattan Bank. Celle-ci reçut 6,3 millions de dollars du gouvernement militaire pour ses parts dans Banco Continental<sup>240</sup>. Cet achat fut fortement critiqué, soutient l'auteure, car Chase Manhattan avait payé ses parts 1,7 millions de dollars six ans plus tôt<sup>241</sup>. Le but du gouvernement, selon Dore, était plutôt de mettre de l'avant une alliance avec l'impérialisme nord-américain où le gouvernement dicterait les règles du jeu<sup>242</sup>. Le discours anti-impérialiste et nationaliste s'apparentait davantage à un moyen pour asseoir la légitimité du gouvernement, demandant aux travailleurs de cesser leurs luttes et d'accepter de sacrifier leurs intérêts pour le bien du pays<sup>243</sup>.

De 1969 à 1975, le gouvernement péruvien joua un rôle actif dans l'économie en sélectionnant les secteurs-clés à développer, dont le secteur minier. Pour Dore, Velasco agit au même titre que les gouvernements sociaux-démocrates d'Europe de l'Ouest en achetant certaines entreprises qui n'investissaient plus suffisamment selon les attentes de l'État<sup>244</sup>. Le projet de Velasco était clair : il s'agissait de donner à l'État et à la bourgeoisie locale davantage de contrôle sur l'économie en dirigeant le capital étranger vers les secteurs à privilégier. Cette stratégie fut, selon Dore, un échec, notamment parce que le gouvernement révolutionnaire dut s'endetter auprès de débiteurs étrangers afin de mener ses projets<sup>245</sup>.

Mais plus crucial encore pour le mouvement syndical et les mouvements sociaux en général, le gouvernement velasquiste n'eut de révolutionnaire que le nom. Pour Denis Sulmont, qui a étudié le mouvement ouvrier péruvien de près, le fait que davantage de richesse ait été créée n'a pas fait en sorte qu'elle fut mieux distribuée. Un exemple probant est dans l'ampleur de la réforme agraire, sans conteste l'élément le plus progressiste du programme «révolutionnaire».

---

<sup>238</sup> *Ibid.*, p.139.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p.149.

<sup>240</sup> Dore, *Op. Cit.*, p. 165.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p.166.

<sup>242</sup> *Ibid.*

<sup>243</sup> *Ibid.*, p.167.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p.174.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p.176.

Selon Sulmont, seulement 20% des paysans bénéficièrent cette réforme<sup>246</sup>. Bien qu'il soit vrai que Velasco a mené un programme de réforme agraire en apparence collectiviste et qu'il ait nationalisé plusieurs entreprises américaines, on ne peut conclure qu'il a radicalement changé la position historique des gouvernements successifs face à l'investissement étranger. On doit néanmoins nuancer ce constant en soulignant que les réformes de Velasco, bien que non-révolutionnaires, eurent des effets positifs sur la qualité de vie des travailleurs.

La santé faiblissante, Velasco fut remplacé par Francisco Morales Bermúdez Cerruti (1975-1980), un autre général, cette fois-ci plus libéral et moins prompt à mettre de l'avant des réformes progressistes. Bermúdez signa un accord avec le Fonds monétaire international (FMI) afin d'obtenir de nouveaux prêts. En échange, il dut éliminer le contrôle des prix ainsi que les subventions aux denrées alimentaires, le transport et l'énergie. On assista à une hyperinflation, un des problèmes que la politique du FMI était censée résoudre, rappelle Elizabeth Dore. En 1985, l'indice des prix à la consommation était cinquante fois plus élevé qu'en 1979<sup>247</sup>. Sulmont ajoute que les conventions collectives furent gelées pour six mois et que le droit de grève fut supprimé<sup>248</sup>. Si les mesures de Velasco avaient suscité la grogne des ouvriers, celles de Bermúdez déclenchèrent de nombreux conflits. La tension politique devint telle que le président déclara un état d'urgence dans plusieurs secteurs, dont les mines, où les travailleurs étaient alors menacés de mises à pied s'ils se déclaraient en grève<sup>249</sup>. Malgré ces politiques antisociales, le mouvement syndical, fort des années velasquistes, prépara sa riposte.

### **5. L'invasion de terres, une source d'inspiration pour les mineurs**

Au début des années soixante, trois fédérations de syndicats de mineurs avaient été créées. Une regroupait les mineurs du Nord, tandis qu'une autre faisait de même avec ceux qui travaillaient dans le Sud. Une troisième regroupait les mineurs du centre du pays, et donc principalement les mineurs des Andes centrales qui travaillaient pour la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC). Il s'agit de la Federación de Trabajadores Mineros y Metalurgicos del Centro, qui était alors affiliée avec la Confederación de los Trabajadores Peruanos (CTP), proche de l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA). Regroupant les syndicats de mineurs les plus anciens (ceux

---

<sup>246</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.104.

<sup>247</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.179.

<sup>248</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.111.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p.109.

des travailleurs de la CPCC), la fédération du centre était inspirée par divers événements internationaux comme la révolution cubaine et la polémique entre les partis socialistes soviétique et chinois. C'est d'ailleurs à cette époque, plus précisément en 1969, que la CGTP – la centrale que Mariátegui avait créée – renaquit (re)devenant la base militante du Partido Comunista Peruano (PCP). Rapidement, la Federación de Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Centro délaissa la CTP apriste. À la fin de 1969, la CGTP fonda la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), sur les bases de cette fédération du centre<sup>250</sup>. Le paysage syndical dans le secteur minier s'apprêtait donc à changer, mû par une impulsion dynamique qui le fit s'affirmer à l'extrême gauche du le spectre politique<sup>251</sup>. Un événement local allait également inspirer les mineurs : les invasions de terres possédées par les grands propriétaires terriens, notamment la *División Ganadera* de la CPCC, et revendiquées par des paysans. Ceux-ci se lancèrent en effet dans une vague de récupérations de terres sans précédent. L'historien Eric J. Hobsbawm s'est penché, dans un article publié en 1974, sur le phénomène des invasions de terres par des communautés paysannes. Il mentionne qu'il s'agit d'un phénomène présent au Pérou depuis l'époque coloniale où des communautés paysannes revendiquaient le droit légal de possession d'une terre, qu'ils justifiaient généralement par la possession de titres, réels ou faux, plutôt que par des principes idéologiques. Dans les périodes où le gouvernement était fermé aux revendications des paysans, ceux-ci se mettaient en attente<sup>252</sup>, sans toutefois abandonner leurs revendications. Toutefois, lorsque le gouvernement semblait plus ouvert à négocier, que la structure de pouvoir commençait à «s'ouvrir et à s'agiter», les paysans se mobilisaient<sup>253</sup>.

Ce fut notamment le cas après la dictature d'Odría, avec les grandes vagues d'invasions que connurent les années soixante. DeWind Jr, mentionne qu'il y eut pas moins de 103 invasions mentionnées par la presse de Lima entre 1959 et 1963, mais qu'il y en eut probablement de nombreuses autres qui ne furent pas médiatisées<sup>254</sup>. Rien que pour la CPCC, on parle d'environ 35'000 hectares que les paysans récupérèrent<sup>255</sup>. Selon Hobsbawm, bien que l'on puisse parler d'un geste «objectivement révolutionnaire», étant donné le grand nombre d'invasions simultanées ayant affecté les structures agricoles traditionnelles, il est crucial de garder à l'esprit le caractère

---

<sup>250</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.376.

<sup>251</sup> FNTMMP, *Op. Cit.*, p.20.

<sup>252</sup> Eric Hobsbawm, «Peasant Land Occupations», *Past & Present*, No 62, (Feb. 1974), p.138.

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p. 365.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p.370.

légaliste des revendications paysannes<sup>256</sup>. Les idéologies d'extrême gauche, bien qu'animant les actions des leaders, n'étaient pas à la source de la motivation de la majorité des paysans mobilisés. En fait, ceux-ci trouvèrent la légitimité d'agir dans ces *papelitos* datant parfois de la période coloniale, des documents légaux qui assuraient la légalité de leurs revendications<sup>257</sup>.

Tandis qu'il aborde les rapprochements entre le mouvement d'invasions des terres et les travailleurs miniers, DeWind Jr abonde dans le même sens : «The legalistic and ceremonial aspect of the land invasion is emphasized here because it suggests that the Oroya workers, who also marched with a Peruvian flag to show their patriotism in 1962, had similar non-revolutionary intentions [as the peasants behind the land invasions]»<sup>258</sup>. Cette inspiration va plus loin, car comme les paysans, les mineurs cherchaient principalement à obtenir ce qu'ils considéraient comme étant leur dû : ils ne cherchaient pas à modifier les relations de production dans la mine<sup>259</sup>. Ce n'est qu'à partir de 1971 que les syndicats se sentirent suffisamment solides pour demander la nationalisation<sup>260</sup>, comme je l'ai mentionné précédemment. Ainsi, non seulement le mouvement des invasions a inspiré les travailleurs miniers dans leurs luttes – qui, on l'a vu au chapitre précédent, étaient encore, pour beaucoup, liés à leur existence paysanne – il lui ressemble quant aux méthodes d'action et aux symboles utilisés dans les mobilisations.

Il sera essentiel de garder en tête une telle perspective dans les pages qui suivront. En effet, je m'apprête à aborder l'élément central de ce chapitre, soit la constitution de FNTMMP, ses luttes ainsi que son positionnement idéologique. Hobsbawm parlait d'une idéologie de cadres lorsqu'il faisait référence aux militants communistes qui participaient aux invasions de terres<sup>261</sup>. DeWind Jr en ajoute en mentionnant que de nombreux mineurs se sentaient démobilisés par les querelles qui animaient les différentes organisations de gauche, qui semblaient davantage intéressées par leur propre cause révolutionnaire que le bien-être des mineurs<sup>262</sup>. Un bon exemple de l'écart idéologique entre la base syndicale et ses cadres est l'ajout de la demande de nationalisation au cahier de revendications de la FNTMMP sans que cette position n'ait été prise en assemblée générale<sup>263</sup>. Tandis qu'à la fin des années soixante-dix se dessinait un horizon révolutionnaire de

---

<sup>256</sup> Hobsbawm, *Op. Cit.*, p.148.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p.124.

<sup>258</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.368.

<sup>259</sup> *Ibid.*, p.371.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p.372.

<sup>261</sup> Hobsbawm, *Op. Cit.*, p.150.

<sup>262</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.374.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p.382.

plus en plus tangible pour les militants péruviens d'extrême gauche, quelles conclusions pouvons-nous tirer à la jonction d'une conjoncture sociopolitique effervescente et d'une gauche révolutionnaire particulièrement animée ? Passons sans plus attendre aux sources qui nous en apprendront davantage sur la situation du militantisme des travailleurs miniers à la fin des années soixante-dix, c'est-à-dire au moment le plus actif de la période syndicale (1930-1990).

## 6. Discordes entre la fédération et la centrale

Nous avons vu précédemment que les syndicats de travailleurs miniers s'orientaient de plus en plus à gauche d'un point de vue idéologique. Or, cette gauche était parcourue de nuances et de débats importants. Malgré la réunification de l'aile radicale du mouvement ouvrier avec la renaissance de la Confederación General de los Trabajadores Peruanos (CGTP) en 1969, la lune de miel allait être de courte durée. En avril 1970, les mineurs de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) partirent en grève. Leur centrale nationale, la CGTP, qui appuyait alors le gouvernement de Velasco<sup>264</sup>, s'opposa à cette grève<sup>265</sup>. Les mineurs, qui par la nationalisation de la *División Ganadera* venaient de perdre un avantage social significatif, avaient besoin de salaires plus élevés pour subvenir à leurs besoins et n'écoutèrent pas le mot d'ordre de la CGTP, à laquelle ils étaient affiliés<sup>266</sup>. Ils quittèrent d'ailleurs la centrale<sup>267</sup>. Après cette grève, les rivalités idéologiques n'étaient plus entre l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA) et les communistes, mais au sein même des militants communistes, plus précisément entre ceux qui appuyaient le gouvernement velasquista, et ceux qui s'y opposaient<sup>268</sup>.

Dans un document paru en 1974, on en apprend davantage sur l'opposition entre les 14 syndicats des travailleurs de Centromin-Perú et la CGTP. L'auteur, Zegarra Ventura, était conseiller juridique à la CGTP. Son pamphlet, adressé aux travailleurs de Centromin-Perú, et donc à tous les membres des syndicats concernés, aborde le litige entre ceux qui appuyaient et ceux qui s'opposaient au gouvernement de Velasco. Ventura prend position en faveur des premiers et discrédite la position des seconds, c'est-à-dire les exécutifs de la Federación de Trabajadores Centromin et du Sindicato Metalurgico de la Oroya. Ces «ultras», selon Ventura, se leurrent lorsqu'ils critiquent la nationalisation des installations de la CPCC et le capitalisme d'État, modèle

---

<sup>264</sup> Alexander, *Op. Cit.*, pp.106 et 108.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p.111.

<sup>266</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p.256 et Alexander, *Op. Cit.*, p.111.

<sup>267</sup> Alexander, *Op. Cit.*, p.115.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p.120.



économique en vigueur sous le gouvernement de Velasco<sup>269</sup>. En effet, pour les tenants de l'extrême gauche péruvienne de l'époque, le projet de nationalisation du gouvernement ne remettait pas en question le vieux modèle capitaliste et le capitalisme d'État n'était pas favorable à la classe ouvrière. En six points, Ventura s'évertua à faire des «ultras» soit des aveugles ou des gens à la solde des monopoles yankees<sup>270</sup>. Dans les lignes qui suivent, je m'attarderai aux deux premiers, qui répondent directement aux objections des dirigeants du syndicat des métallos de La Oroya.

Premièrement, affirme l'avocat, la nationalisation rompt avec le vieux modèle capitaliste et impérialiste, tandis que les «ultras» errent en affirmant, cite Ventura, «que demeure tout entier ce vieux modèle capitaliste préconisant le pillage irrationnel de nos ressources naturelles pour les livrer aux monopoles étrangers, principalement yankees»<sup>271</sup>. Pour défendre son point de vue, Ventura liste brièvement les faits marquants du modèle politique et économique qui a précédé 1968, où régnerent de manière omnipotente l'impérialisme yankee, le travail des enfants, des conditions de travail désolantes et de nombreuses maladies pulmonaires<sup>272</sup>. En contraste, après l'arrivée du gouvernement de Velasco, l'État récupéra de nombreux gisements possédés par des compagnies étrangères, mais non exploités, en plus de procéder à la nationalisation d'industries-clés, dont le pétrole, le minerai de fer et celui du cuivre, le dernier par la nationalisation de la CPCC<sup>273</sup>. De plus, le gouvernement mit de l'avant les projets de Comunidad Minera et de Comunidad de Compensación Minera (COCOMI) – le premier servant à concilier les intérêts de classe des travailleurs et de leurs patrons dans une optique corporatiste. Donc, affirme Ventura pour conclure ce premier point, il est évident que les actions du gouvernement Velasco – dont la nationalisation de la CPCC – rompaient avec le vieux modèle capitaliste, car il avait coupé les liens de dépendance entre l'industrie minière péruvienne et le «poulpe impérialiste»<sup>274</sup>.

On se rappellera que, plus tôt dans ce chapitre, j'avais fait mention de la réticence des travailleurs miniers à exiger en pratique la nationalisation de la CPCC. Parmi les plus radicaux, notamment les mineurs de Cobriza, on considérait la nationalisation avec prudence étant donné

---

<sup>269</sup> Ventura Zegarra, *A los trabajadores de Centromin-Perú*, Ediciones CGTP, Lima, 1974, p.3.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>271</sup> Cité par Zegarra, p.5. Traduction libre de «[...] sin salirse de los moldes capitalistas de explotación, impulsando en nuestro país el desarrollo capitalista dependiente [...] que propugna el saqueo irracional de nuestros recursos naturales para entregarlos a los monopolios extranjeros, fundamentalmente yanquis[...]».

<sup>272</sup> *Ibid.*, p.6.

<sup>273</sup> *Ibid.*, pp.7-8.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p.8.

que l'État n'apparaissait pas comme un employeur plus clément<sup>275</sup>. En ajoutant à cette réticence les détails de la vente – car contrairement aux nationalisations que connurent les entreprises cuprifères au Chili au début des années soixante-dix, la CPCC fut payée assez largement – nous en arrivons avec un portrait moins «révolutionnaire» du gouvernement de Velasco. Enfin, l'analyse sociohistorique qu'en font Denis Sulmont<sup>276</sup> et Elizabeth Dore<sup>277</sup> donne davantage raison aux «ultras», qui demeuraient critiques du gouvernement militaire, qu'à Zegarra Ventura, qui voyait en Velasco le symbole d'une nouvelle ère pour le Pérou.

Dans un second temps, Zegarra critique la position des «ultras», les militants des syndicats de mineurs, qui affirment que les entreprises d'État demeurent dépendantes des monopoles internationaux et que le gouvernement s'est allié avec l'impérialisme yankee<sup>278</sup>. Zegarra défend les positions du gouvernement – et l'appui de la CGTP à celui-ci – en insistant sur la différence entre la présence directe d'une entreprise étrangère et le financement étranger que reçoit le gouvernement péruvien pour mener à bien ses projets révolutionnaires<sup>279</sup>. Aussi, il n'est pas question que le gouvernement militaire – très fortement endetté – ne se laisse contrôler par ses créanciers ! Pour Zegarra, le capitalisme d'État est une phase d'apprentissage afin que les ouvriers et les fonctionnaires de l'État apprennent à gérer et administrer des entreprises<sup>280</sup>. Il termine son second point en rappelant que si les gouvernements occidentaux pratiquent le capitalisme d'État, et que cela les rapproche du socialisme, le Pérou, en brisant ainsi avec l'impérialisme fait d'autant plus un pas vers le socialisme qu'il se débarrasse du contrôle économique exercé par l'Occident<sup>281</sup>.

À la défense des «ultras» on retrouve, dans un document produit par la FNTMMP que je mettrai en contexte plus loin, une position similaire à celle dénoncée par Ventura et qui mentionne que les revenus supplémentaires générés par les politiques favorables du gouvernement militaire à l'égard des entreprises minières étrangères servaient directement à aller payer la dette au lieu d'améliorer le sort des Péruviens et des Péruviennes<sup>282</sup>. On a là un fait intéressant lorsqu'on apprend que les deux actionnaires principaux de la Southern Peru Copper Corporation – la plus

---

<sup>275</sup> DeWind, *Op. Cit.*, p. 385.

<sup>276</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.104.

<sup>277</sup> Dore, *Op. Cit.*, p.166.

<sup>278</sup> Zegarra, *Op. Cit.*, p.11.

<sup>279</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>282</sup> FNTMMP, *Op. Cit.*, p.52.

importante transnationale minière après la nationalisation de la CPCC – étaient également les plus grands créanciers de la dette péruvienne et avaient donc une position de choix face au gouvernement militaire<sup>283</sup>.

Ce débat illustre à quel point la fédération des mineurs et la CGTP s'éloignaient politiquement l'une de l'autre un peu plus à chaque jour. Les critiques de Ventura ne sont pas les seules que la CGTP adressait aux militants de la FNTMMP, et la fédération ne demeura pas passive non plus. Face à ce désaccord idéologique grandissant, les délégués de la septième rencontre plénière ordinaire de la FNTMMP, en février 1973, votèrent une désaffiliation de la CGTP dans le respect de leur position d'indépendance de classe<sup>284</sup>. Rappeler le principe d'indépendance de classe apparaît dans ce cas-ci, non seulement la preuve qu'aux yeux des militants de la fédération, la CGTP ne représentait plus les intérêts du mouvement ouvrier, mais également un élément de plus dans l'opposition entre les deux organisations. Chacune à tour de rôle se targuait d'être plus représentative du mouvement, d'être plus pure d'un point de vue idéologique. Toutefois, la FNTMMP prenait une position risquée et subversive en proposant une alternative politique s'opposant radicalement aux intérêts des puissants, tandis que la CGTP appuyait le pouvoir politique et les maigres réformes sociales que celui-ci mettait en place pour cacher une attitude de complaisance ou de dépendance vis-à-vis des transnationales minières.

Sans directement s'attaquer à la CGTP en tant qu'organisation, la fédération chercha à miner son influence idéologique et à imposer un syndicalisme de classe dans le mouvement ouvrier péruvien. Pour ce faire, la FNTMMP, de concert avec d'autres regroupements syndicaux – dont certains faisaient partie de la CGTP – mit sur pied un Comité de Coordinación y Unificación Sindical Clasista (CCUSC) en 1974<sup>285</sup>. Il est donc fort probable que dans cette période de divergences idéologiques – voire politiques, car la CGTP appuyait le gouvernement – la CGTP tentait de miner la crédibilité de la fédération, notamment par la publication du pamphlet de Zegarra Ventura.

## **7. Les courants syndicaux**

Qu'en est-il alors du portrait syndical global à cette époque d'effervescence de la gauche ? Quels étaient les acteurs en présence et les idéologies qu'ils revendiquaient ? S'il y avait un nombre

---

<sup>283</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p.24.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p.25.

grandissant de syndicats et de conflits entre ceux-ci, est-il possible de donner un sens à ces querelles, afin de définir les positions de chacun dans un contexte plus large ? Un document publié en 1979 nous donne un portrait des courants syndicaux alors actifs au Pérou. L'auteur, Carlos Alarcón Aliaga, résolument en faveur du syndicalisme classista que pratiquait la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), nous permet d'aborder plus en profondeur la complexité des syndicalismes péruviens à une époque de grands changements sociaux. De plus, cette source, en la combinant avec un pamphlet publié par la FNTMMP la même année et que j'analyserai dans la prochaine section, nous donne un aperçu privilégié du point de vue de militants de la gauche révolutionnaire sur le contexte qu'ils vivaient alors.

L'auteur de *Corrientes sindicale en el Perú* distingue cinq différents types de syndicalisme. Il y a d'abord le syndicalisme libre, qu'Aliaga qualifie de syndicalisme propatronal, car il vise l'harmonisation des relations entre ouvriers et patrons et nie la lutte des classes. Celle-ci est rejetée en tant que «machination communiste»<sup>286</sup>. Le syndicalisme libre était représenté alors par la Confederación de los Trabajadores Peruanos (CTP), centrale nationale proche de l'Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA). Pour Aliaga, cette centrale facilite la pénétration de l'impérialisme américain par le biais de ses liens avec l'American Federation of Labor (AFL), un syndicat américain. Inspiré par des modèles européens, le second courant identifié par Aliaga est le «syndicalisme participationniste». Similaire au premier, ce courant met de l'avant le principe de la cogestion. Au Pérou, il a été notamment défendu par le régime militaire de Velasco, qui tenta de le mettre en pratique par le biais de la Comunidad Minera et de la Confederación de Trabajadores de la Revolución Peruana (CTRP), deux initiatives que j'ai identifiées plus tôt comme faisant partie du projet «révolutionnaire» du gouvernement velasquista et n'ayant pas donné les résultats escomptés, car elles n'ont pas réussi à intéresser un nombre significatif de travailleurs<sup>287</sup>. Le troisième courant, le «syndicalisme social-chrétien», est considéré petit-bourgeois par Aliaga. C'est un courant syndical rattaché au Parti démocrate-chrétien et à la Confederación Nacional de los Trabajadores (CNT), une autre centrale syndicale d'envergure nationale créée durant l'époque des réformes de Velasco<sup>288</sup>. Selon l'auteur ce courant a rapidement perdu le peu d'adhérents qu'il avait pu mobiliser, n'ayant eu d'autre implication que

---

<sup>286</sup> Carlos Alarcón Aliaga, *Corrientes sindicales en el Perú*, Atusparia, Lima,, p.4.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p.8.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p.9.

d'appuyer les réformes du gouvernement velasquista. Importé du Mexique, et peu présent au Pérou, l'auteur identifie à titre de quatrième courant le «syndicalisme corporatiste». Celui-ci a pour particularité de revendiquer un rapprochement entre les structures syndicales et l'État, par le biais de représentants. Ce courant, critique Aliaga, a pour défaut de générer une bureaucratisation des pratiques syndicales en plus de placer les syndicats face aux patrons et sur le terrain de ceux-ci, donc en position de faiblesse<sup>289</sup>. Somme faite, Aliaga considère que ces quatre premiers courants sont tous nuisibles pour la classe ouvrière.

Il faut dire que Carlos Alarcón Aliaga a résolument un parti-pris pour le cinquième courant syndical qu'il présente : le syndicalisme classista, associé à l'époque à la FNTMMP. Ce courant pose la lutte des classes comme prémisses à toute réflexion syndicale : les ouvriers et leurs patrons ayant des intérêts fondamentalement opposés. Selon cette vision du syndicalisme, les premiers cherchent à améliorer leurs conditions de travail immédiates dans une perspective d'en terminer avec toute forme d'exploitation; les seconds visent la maximisation de leurs profits et la pérennité de leur pouvoir économique<sup>290</sup>. C'est donc sans surprise que le syndicalisme classista pose deux catégories d'intérêts à la classe ouvrière : les intérêts immédiats d'abord, c'est-à-dire l'amélioration des conditions de vie et de travail, et les intérêts historiques, soit la fin de l'exploitation de la classe ouvrière et le remplacement du capitalisme par des formes d'organisations plus justes, le socialisme et le communisme<sup>291</sup>. Les principes guidant ce syndicalisme classista sont les suivants : défense des intérêts des travailleurs, indépendance politique de classe, unité syndicale, démocratie syndicale et solidarité de classe. En gros, ces principes servent d'ébauche à une organisation syndicale politiquement active, indépendante de tout parti politique, visant à unifier tous les travailleurs sous la même bannière syndicale afin d'augmenter le rapport de force, contrôlée par ses membres et promulguant la solidarité dans les luttes<sup>292</sup>.

Aliaga mentionne qu'il y a des déviations du syndicalisme de classe dont il faut se méfier, notamment le «syndicalisme réformiste» et le «syndicalisme révolutionnaire». Le premier est partisan des compromis politiques et d'une voie pacifique vers le socialisme, représenté notamment par le président chilien assassiné Salvador Allende. Ainsi, tout syndicalisme

---

<sup>289</sup> *Ibid.*, p.9.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>292</sup> *Ibid.*, pp. 11-15.

reprenant le vocabulaire du syndicalisme de classe, mais subordonnant la lutte syndicale à des objectifs partisans (au sens politique) est réformiste. Au Pérou, un exemple probant de ce syndicalisme réformiste est la CGTP, lorsqu'elle a commencé à s'associer au Partido Comunista-Unidad (PC-U), se détachant de sa base et se rapprochant du pouvoir politique<sup>293</sup>. Quant au syndicalisme révolutionnaire, ou «rouge», il est issu des années vingt et est attribué par Aliaga à l'intellectuel français George Sorel, qui réagissait ainsi à la trahison des syndicalistes réformistes en Europe. Le syndicalisme révolutionnaire, critique Aliaga, refuse toute participation politique, même s'il s'agissait d'un parti politique par et pour les militants de la classe ouvrière. L'existence d'une organisation spécifiquement politique, souligne Aliaga, permet de regrouper les militants entre eux et d'assurer l'avant-garde de la lutte, alors que le syndicat regroupe l'ensemble des travailleurs, y compris ceux qui ne militent pas activement<sup>294</sup>. Le syndicalisme classista tel que défini par Aliaga se place donc à mi-chemin entre les déviations que sont le syndicalisme réformiste et le syndicalisme révolutionnaire. Du premier il garde l'organe politique du parti, tout en faisant comme compromis au second que le parti soit contrôlé par les militants directement issus du milieu syndical.

*Corrientes Sindicales en el Perú* est, comme mentionné précédemment, un document d'information à l'intention de toute la classe travailleuse du Pérou. Il visait à les informer sur les différents courants syndicaux, leurs bases idéologiques et leurs modes d'action, dans le but assez clairement indiqué de favoriser l'adhésion au syndicalisme de classe, celui défendu par la FNTMMP. Aliaga présentait ce courant syndical comme étant le seul à réellement être au service de la classe ouvrière, invitant les travailleurs et travailleuses à se méfier d'alternatives réformistes reprenant le même vocabulaire militant, ou d'options révolutionnaires qui limiteraient le champ d'action de la classe ouvrière en refusant de mettre sur pied une option politique prolétarienne servant d'avant-garde militante.

Outre l'intérêt à souligner la présence du courant classista dans les options syndicales existantes au Pérou, ce document dresse un état de la situation du syndicalisme péruvien à la fin des années soixante-dix, ce qui en fait une source intéressante pour quiconque s'intéresse à l'évolution du syndicalisme au Pérou dans cette période de forte mobilisation où la FNTMMP se présentait en tant qu'actrice incontournable tout en défendant des perspectives révolutionnaires.

---

<sup>293</sup> *Ibid.*, pp. 16-17 et Sulmont, *Op. Cit.*, p.112.

<sup>294</sup> Aliaga, *Op. Cit.*, pp. 17-18.

La diversité des tendances syndicales semble correspondre à celle présente au sein de l'extrême gauche politique à la même époque, par la multiplication des partis politiques<sup>295</sup>. Dès les années soixante, le Partido Comunista Peruano (PCP) connut des scissions internes faisant suite à des débats tactiques. Le PCP se sépara alors en PC-U – fidèle à la ligne imposée par l'Union soviétique et donc en faveur de la prise du pouvoir politique par la voie des urnes – et en PCP-Bandera Roja – plutôt d'avis qu'il fallait suivre l'exemple maoïste et entreprendre une insurrection armée<sup>296</sup>. Puis, en 1965, des militants de Bandera Roja quittèrent ce parti suite à des querelles portant sur le manque de conviction de leur leader quant à la lutte armée. Ils fondèrent le PCP-Patria Roja. Et finalement, en 1970, un second schisme vint ébranler le PCP-Bandera Roja quand Abimael Guzmán Reynoso quitta le parti pour fonder sa propre organisation, le PCP-Sendero Luminoso<sup>297</sup>.

#### **8. La FNTMMP au tournant des années quatre-vingt**

À la fin des années soixante-dix, sous fond de crise économique, le gouvernement militaire de Bermúdez faisait face à un nombre croissant de grèves et de moyens de pression. Il contribua à l'aggravation du conflit en opérant de multiples réformes libérales inspirées de ses appuis internationaux. Il provoqua notamment une augmentation drastique du coût de la vie<sup>298</sup>. Isolé et impopulaire, le gouvernement militaire du général Bermúdez changea alors sa stratégie politique en déclenchant d'abord des élections législatives en 1978, où la gauche emporta 30% des suffrages<sup>299</sup>. Entre-temps, les principaux partis politiques – Partido Peruano Cristiano (PPC), Acción Popular (AC) et Alianza Popular Revolucionaria Americana (APRA) – préparaient une constitution avec le gouvernement militaire, dans le but d'un retour à la démocratie électorale en 1980<sup>300</sup>. Victor Raul Haya de la Torre, un militant de longue date de l'APRA, en présidait d'ailleurs la convention. Dans le contexte économique difficile, une bonne partie de la société

---

<sup>295</sup> Geneviève Dorais, *La critique maoïste péruvienne face à la Réforme agraire de Velasco (1969-1980) : enquête sur les causes d'une révolution qui ne vint pas*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, 2007, 135 pages.

<sup>296</sup> Miguel La Serna, *The Corner of the Living: Ayacucho on the eve of the Shining Path insurgency*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2012, p.139.

<sup>297</sup> *Ibid.*, p.140.

<sup>298</sup> Alexander, *Op. Cit.*, pp.128-129.

<sup>299</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.117.

<sup>300</sup> Alexander, *Op. Cit.*, p.139.

s'était ralliée au projet de retour à la démocratie électorale. Même la droite et la bourgeoisie en général étaient insatisfaites des politiques du général Bermúdez<sup>301</sup>.

Les nombreuses grèves eurent pour effet de radicaliser plusieurs secteurs déjà syndiqués, notamment le secteur minier et celui de l'enseignement. Déjà en 1971, les professeurs quittaient la Confederación General de los Trabajadores del Perú (CGTP) pour fonder le Sindicato Unitario de Trabajadores en la Educación del Perú (SUTEP), et la fédération minière se désaffiliait également cette centrale, rattachée au Partido Comunista-Unidad (PC-U), car ce parti appuyait le gouvernement militaire<sup>302</sup>. Denis Sulmont mentionne qu'il y avait des conflits entre les dirigeants de la CGTP et sa base, les premiers souhaitant l'ouverture d'un dialogue avec le gouvernement, tandis que les syndiqués préféraient intensifier les moyens de pression<sup>303</sup>.

Au V<sup>e</sup> congrès de la CGTP, le syndicalisme classista, tel que définit par Aliaga, fut marginalisé malgré une mobilisation sans précédent tout le long de l'année 1978<sup>304</sup>. Il faut toutefois avouer que ce record de mobilisation était notamment dû à deux longues grèves, dont celle des mineurs affiliés à la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP) et des professeurs de la SUTEP, les deux organisations qui avaient déjà quitté la CGTP<sup>305</sup>. Afin de contrer cette vague de désaffiliation, et probablement pour nuire aux efforts de mobilisation de la SUTEP et de la FNTMMP, la CGTP créa des fédérations parallèles<sup>306</sup>, notamment une fédération de mineurs, qui demeura marginale tout le long de son existence.

C'est dans ce contexte explosif où la polarisation du débat politique entre le gouvernement et les syndicats s'accroissait en même temps que le mouvement syndical se diversifiait que Carlos Alarcón Aliaga publia *Corrientes sindicales en el Perú*. Ce texte illustre bien la complexité du mouvement syndical ainsi que le sentiment d'urgence pour les militants syndicaux d'en arriver à un terrain d'entente au sein d'une organisation contrôlée par les travailleurs et qui visait leur émancipation. Il témoigne également de la ferveur électoraliste de la plupart des courants syndicaux, même les plus radicaux, car les partis politiques de gauche avaient alors récolté près du tiers des votes lors des élections législatives. Il y a néanmoins une organisation qui demeurait

---

<sup>301</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.137.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p.106.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>304</sup> *Ibid.*, p.119.

<sup>305</sup> Alexander, *Op. Cit.*, pp.135-136.

<sup>306</sup> *Ibid.*, p.136.



critique du processus électoral, la FNTMMP, préférant de loin l'avènement d'une révolution communiste que le maintien d'une société capitaliste.

Alors qu'approchait 1980, la FNTMMP tint son cinquième congrès national. Suite à l'événement, le conseil exécutif national (CEN) de la fédération publia un document adressé à la population péruvienne, mais plus particulièrement à la classe ouvrière et aux progressistes, dans lequel on retrouve, en plus d'un résumé des mandats adoptés durant l'instance, un historique des luttes syndicales, une analyse du contexte historique, ainsi que la déclaration de principes et la plateforme idéologique de la fédération. Ce document, se voulant à la fois une affirmation de la force politique de ses membres et une source d'inspiration pour tous les autres, est donc d'une grande valeur afin de comprendre l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les militants syndicaux du secteur minier à la veille de la transition démocratique. Puisque j'ai déjà abordé le déroulement historique ayant accompagné le développement du syndicalisme minier, je vais maintenant me concentrer sur les deux aspects temporellement spécifiques du document, c'est-à-dire l'analyse du contexte et la déclaration de principe. En abordant la réflexion que portait l'organisation syndicale minière la plus combative en cette époque de tumulte politique, je souhaite approfondir le point culminant de la seconde période dans l'histoire des luttes contre les transnationales minières au Pérou.

#### *Analyse de la conjoncture, critique du capitalisme et de l'impérialisme*

Les deuxième et troisième sections du pamphlet de la fédération contiennent une analyse critique de l'impérialisme, de la bourgeoisie et de la dictature militaire en lien avec l'industrie minière, autant au Pérou que dans l'ensemble du continent latino-américain. Cette analyse se fait à plusieurs niveaux : elle est à la fois économique, politique et internationale. Mis à part dans une courte introduction, elle se concentre presque exclusivement sur une période de temps contemporaine à la publication du document, c'est-à-dire que les éléments relatés ont pour la plupart eu lieu dans les années soixante-dix.

La première partie de l'analyse se concentre sur les aspects économiques et la politique minière du gouvernement militaire. Pour les militants de la fédération, l'État péruvien agissait de manière complaisante<sup>307</sup> vis-à-vis d'une industrie minière dont les principaux bénéficiaires étaient les compagnies étrangères. Bien que la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) – un

---

<sup>307</sup> FNTMMP, *Op. Cit.*, p.41.

symbole historique de l'impérialisme américain – ait été nationalisée, d'autres entreprises demeuraient actives et maintenaient l'économie du Pérou dans une logique de soumission des travailleurs.

D'ailleurs, l'une des entreprises étrangères les plus proéminentes après la nationalisation de la CPCC était la Southern Peru Copper Corporation (SPCC), que la première possédait à 21,1%<sup>308</sup>. La Southern était également détentrice des principales installations de raffinerie, faisant en sorte qu'avec d'autres multinationales elle contrôlait près de 75% de l'ensemble des fonderies du pays. Ainsi, malgré une nouvelle législation forçant les entreprises minières à transformer les minéraux avant de les exporter, dénoncent les auteurs<sup>309</sup>, les bénéfices économiques de cette loi, pour la population péruvienne, étaient bien maigres.

Plus loin, les auteurs de l'analyse accusent le gouvernement de favoriser l'exploitation de mines à ciel ouvert<sup>310</sup>, et de lancer une politique irrationnelle donnant aux entreprises étrangères le droit de vider le pays de ses ressources non renouvelables dans un contexte où il devenait de plus en plus crucial de les sauvegarder<sup>311</sup>. Enfin, les auteurs dénoncent le fait que lorsque les conditions économiques étaient plus favorables, les revenus supplémentaires servaient soit à payer la dette, à donner un congé fiscal aux entreprises ou à augmenter les importations. Bref, non seulement le rythme de l'industrie était fixé par les marchés internationaux, mais en plus, lorsqu'il y avait des périodes où les bénéfices augmentaient, c'est principalement le capital étranger qui en bénéficiait<sup>312</sup>.

Dans l'autre partie de l'analyse, les auteurs mettent de l'avant une critique du processus de retour à la démocratie électorale. Les militants de la FNTMMP s'en prennent à la constituante et au processus de retour à la démocratie, qu'ils considèrent un leurre. Pour eux, le projet de transition démocratique du gouvernement, aidé des partis réactionnaires, ne fera que perpétuer les intérêts bourgeois et impérialistes<sup>313</sup>. Contrairement à ce qu'affirme la nouvelle constitution, disent les auteurs du pamphlet, le Pérou ne deviendra pas une République démocratique. Ils vont même jusqu'à demander : comment les apristes et les pépécistes – respectivement les militants de

---

<sup>308</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p.42.

<sup>310</sup> *Ibid.*, p.43.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p.50.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p.53.

l'APRA et du PPC – peuvent-ils affirmer que le Pérou est un pays indépendant et souverain quand ses richesses sont livrées à l'impérialisme en échange de la faim ?<sup>314</sup>

Afin de répondre à l'argument affirmant que la gauche avait tout de même remporté 30% des suffrages législatifs, les auteurs disent que le gouvernement militaire fera tout en son pouvoir pour marginaliser la gauche et éviter qu'elle n'emporte les élections présidentielles. À titre d'exemple, soulignent-ils, le gouvernement, aidé de l'APRA, mena, en 1979, une campagne de salissage contre la SUTEP, afin d'en miner la crédibilité et la combativité. Pour ce faire, d'un côté le gouvernement a arrêté plus de trois cents professeurs syndiqués avec la SUTEP, tandis que de l'autre côté l'APRA, fidèle à ses habitudes, créa une autre centrale syndicale du corps professoral, une centrale «démocratique» s'inspirant du syndicalisme libre<sup>315</sup>. Pour contrer la division et la répression de la droite, la FNTMMP propose de lutter. Lutter en s'unissant autour des principes du syndicalisme de classe. Lutter en s'inspirant des sandinistes au Nicaragua, et de tous les peuples latino-américains qui oeuvrent à se libérer de leurs dictatures respectives.

Malgré l'imminence des élections, la FNTMMP rappelle que le processus électoral doit demeurer secondaire, que l'ordre du jour n'est pas la question des alliances électorales, mais de la lutte contre la dictature<sup>316</sup>. Jusqu'aux élections, le combat est dans la rue; les six mois qui suivront, disent les auteurs, il faudra les passer à lutter contre le gouvernement militaire et ses alliés qui tâcheront de désarticuler le mouvement et de marginaliser la gauche révolutionnaire<sup>317</sup>. C'est pourquoi, concluent-ils, il faut construire dans la rue une alternative au pouvoir en place.

### *Principes, programmes, propositions*

Cette alternative, les militants de la fédération l'ont élaborée lors de leur cinquième congrès en adoptant un programme et des tâches bien précises. D'abord, il leur apparaît nécessaire de renforcer la fédération et le contact entre la base et la structure, par le biais d'un journal régulier. Ensuite, ils souhaitent travailler à l'unification de tous les syndicats. En troisième lieu, la fédération veut qu'en toutes les actions de sa lutte syndicale soient actifs des groupes de femmes. Quatrièmement, elle cherche à des directives visant à ce que les fédérations locales – dont la Federación de trabajadoras de Centromin – se revitalisent de manière coordonnée. Le cinquième

---

<sup>314</sup> *Ibid.*, p.54.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p.56.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p.61.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p.62.

élément est la réaffiliation à la CGTP, pour le bien-être de l'unité syndicale et probablement aussi pour la radicaliser de l'intérieur. Sixièmement, lutter au sein des organisations classistas contre les positions réformistes. Directement en lien avec ce sixième point, le septième concerne la lutte contre le syndicalisme libre et l'APRA. Huitièmement, la fédération se donne pour tâche d'organiser plus efficacement la défense des arrêtés et de ceux qui ont subi de la répression. Les neuvième et dixième points se rejoignent quant à la volonté d'organiser une grève nationale unifiée, et donc de signaler la solidarité de la fédération avec la grève des 6 et 7 juillet organisée par la Federación de trabajadoras de Centromin. Le onzième point concerne les Comunidades Mineras, un outil mis en place par le gouvernement militaire pour concilier l'ensemble des acteurs de l'industrie minière. L'objectif de la fédération est d'en faire un outil au service des intérêts de la classe ouvrière et non plus au service de l'État. Le douzième objectif est de mettre sur pied un comité oeuvrant à la nationalisation de la SPCC. Enfin, le treizième et dernier point concerne l'alliance entre ouvriers et paysans, et que la fédération doit se servir des Frentes de Defensa del Pueblo pour établir cette alliance.

L'ampleur de la tâche que se donnaient alors les militants de la FNTMMP correspond aux espoirs qu'ils vivaient à l'époque. La ferveur dont faisait preuve la fédération est corroborée par les dires de Denis Sulmont. En effet, la deuxième moitié des années soixante-dix vit le développement d'un grand mouvement populaire, dépassant les limites d'une simple lutte ouvrière. La conscience de classe se répandit, bien que très inégalement, à plusieurs groupes de la société. Face à la paupérisation engendrée par la crise économique et aggravée par les politiques d'austérité du gouvernement militaire associé au Fonds monétaire international (FMI), la lutte des classes apparut comme une alternative évidente pour plusieurs, notamment les syndiqués du secteur minier. D'abord de manière spontanée, des comités de quartier se joignirent à la lutte à partir de 1976. Ces fronts de défense s'organisèrent et donnèrent un aspect plus unifié au mouvement. C'est dans un tel contexte que la FNTMMP proposa son programme révolutionnaire, se plaçant par le fait même à l'avant-garde du mouvement populaire<sup>318</sup>.

La série de positions adoptées lors du congrès fait écho aux critiques à l'égard du gouvernement et du capital étranger mentionnées plus haut. D'une manière assez claire, la fédération a pris comme position de refuser le plan économique du FMI, optant plutôt pour diverses alternatives comme des hausses d'impôts pour les plus riches, l'expulsion des entreprises

---

<sup>318</sup> *Ibid.*, p.82.

étrangères et la création d'un salaire minimum vital<sup>319</sup>. Ainsi, on visait l'établissement d'un gouvernement populaire – dont le fonctionnement n'est pas explicité dans le document qu'ils ont publié – qui instituerait un programme d'extraction minière qui serait au service du développement social et du bien-être du peuple<sup>320</sup>.

Concernant le mouvement syndical et populaire, les positions adoptées lors du congrès signalaient la très forte volonté de la fédération d'unifier l'ensemble des éléments de la lutte sous une perspective syndicale classista<sup>321</sup>, notamment en convoquant une assemblée nationale syndicale visant l'établissement d'une plateforme de lutte commune et la mise sur pied d'un éventuel congrès national d'unification du prolétariat<sup>322</sup>. Au niveau populaire, la FNTMMP se donnait pour objectif de se rapprocher avec la Confederación Campesina del Perú, d'établir une alliance entre travailleurs et paysans<sup>323</sup>.

De nombreuses positions de principe exigeaient de l'État la reconnaissance du droit à la syndicalisation et à la grève. Par le fait même, la fédération entendait lutter contre la précarité de l'emploi – notamment en s'opposant au travail contractuel<sup>324</sup>. Il était également question de la réduction de la journée de travail de 8 à 6 heures, et de la retraite à 45 ans plutôt que 55, afin de tenir réellement compte des dures conditions de travail du secteur minier – surtout pour les travailleurs qui œuvraient sous terre<sup>325</sup>.

Une autre organisation militante considérait alors le retour à la démocratie électorale comme une farce. Celle-là, toutefois, opta pour la révolution armée immédiate, probablement portée par l'effervescence populaire des années soixante-dix. Il s'agit du Sendero Luminoso. La veille des élections, le 17 mai 1980, des *senderistas*<sup>326</sup> brûlèrent les boîtes de scrutin d'un local électoral du village de Chuschi, dans la région d'Ayacucho, initiant leur lutte armée. Celle-ci allait à terme provoquer une guerre civile profondément destructrice où près de 67 000 personnes, principalement des paysans, ceux que le Sendero Luminoso disait vouloir libérer, périrent<sup>327</sup>.

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p.69.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p.73.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p.74.

<sup>323</sup> *Ibid.*, p.76.

<sup>324</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>326</sup> Il s'agit du nom donné aux membres du Sendero Luminoso.

<sup>327</sup> Sandrine Lefranc, «Reconnaître les violences politiques en Amérique du Sud : Le cas de la Commission vérité et réconciliation au Pérou», *Esprit* (2004), p. 2.

## 9. La guerre civile et ses conséquences sur la mobilisation ouvrière

Dans trois documents publiés en 1983, 1984 et 1989, la fédération traite du contexte politique des années quatre-vingt et critique vertement les gouvernements élus de Fernando Belaúnde Terry (1980-1985) et Alan García (1985-1990). Le premier document est un résumé des mandats adoptés lors de la vingt-neuvième séance plénière de la FNTMMP, ayant eu lieu les 2 et 3 septembre 1983 à Lima. Il est divisé en deux parties, la première décrivant la situation actuelle du pays et la seconde reprenant les résolutions adoptées durant la séance. Le second document rapporte les principaux discours et positions adoptées lors de la première rencontre de coordination entre les organisations syndicales du secteur minier de la Bolivie, du Chili et du Pérou, qui a eu lieu du 10 au 12 mai 1984 à Lima. Le troisième document étudié est un pamphlet publié en novembre 1989 et donnant diverses explications sur l'arrêt de la troisième grève nationale minière, qui eut lieu du 14 août au premier septembre de la même année. L'objectif immédiat du document est de dresser un bilan des conditions ayant mené à suspension des moyens de pression.

Un constat général ressort des trois documents : le gouvernement, qu'il s'agisse de celui de Belaúnde Terry ou de García, mettait en œuvre des «politiques de crève-faim, de misère et de collusion»<sup>328</sup> entre l'État et les entreprises étrangères. Dans le résumé des mandats publié en 1983, le Comité Exécutif National (CEN) de la fédération discute de la situation économique péruvienne qui traverse une période de crise. Il critique l'attitude «irresponsable» de Belaúnde Terry, qui, sous le prétexte de la crise économique mondiale, promulguait les politiques conseillées par le Fonds monétaire international (FMI) et affamait la population péruvienne<sup>329</sup>. En 1984, dans la présentation que faisait la délégation péruvienne à la rencontre de coordination avec ses homologues bolivien et chilien, il est encore question du rapprochement entre le gouvernement de Belaúnde Terry et le FMI, notamment dans l'intention du gouvernement de remettre en question certains aspects de la réforme agraire opérée sous Velasco<sup>330</sup>. Les auteurs,

---

<sup>328</sup> FNTMMP, *Informe y evaluación de la III huelga nacional minera*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros, Metalúrgicos y Siderúrgicos del Perú, Lima, 1989, p.3. Le titre de la première section de l'analyse présente dans le pamphlet de 1989 est «Politica de Hambre, Miseria y entreguismo».

<sup>329</sup> FNTMMP, *Acuerdos del XXIX Plenario minero*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1983, pp.3-4.

<sup>330</sup> FNTMMP, *I Encuentro de coordinación minero metalúrgico Bolivia - Chile - Perú*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1984, p.25.

encore les membres du CEN, dénoncent également la privatisation d'entreprises d'État comme Pesca-Perú<sup>331</sup>.

Malgré les élections de 1985 ayant porté l'APRA au pouvoir, avec Alan García en tant que président du Pérou, les politiques de répression et d'austérité ne cessèrent pas. Dans l'*Informe y Evaluación de la III Huelga Nacional Minera*, les activistes de la fédération nationale des travailleurs miniers – comprenant maintenant les travailleurs sidérurgiques, d'où le sigle FNTMMSP – dénoncent de plus belle l'attitude du gouvernement tout en tentant d'expliquer les raisons de l'échec de la plus récente grève à laquelle ils avaient participé. Pour eux, «le gouvernement actuel et l'État en général sont responsables d'une crise politique profonde générée par le maintien du système d'exploitation des travailleurs qu'est le capitalisme ayant pour principale conséquence une généralisation de la violence, de la militarisation et de la violation des droits humains»<sup>332</sup>. Ils soulignent que la politique contreinsurrectionnelle mise de l'avant par l'État a mené à une prise de contrôle des campements miniers par les militaires, supprimant du même coup toute possibilité de contestation ouvrière<sup>333</sup>.

Ces documents nous permettent également d'avoir un aperçu de la perception qu'avaient les militants de la FNTMMSP du conflit qui avait cours entre l'État et le Sendero Luminoso. Bien qu'ils étaient critiques de l'attitude du Sendero Luminoso, qui luttait en parallèle au mouvement ouvrier<sup>334</sup>, les activistes de la fédération adressaient principalement leur critique à l'État, qui se servait du conflit comme prétexte pour réprimer le mouvement ouvrier. Dans le document de 1983, on retrouve cette critique, formulée de la manière suivante : «Avec le prétexte de lutter contre le terrorisme [du Sendero Luminoso], le gouvernement a déclenché une vague de répression contre les masses et leurs organisations. Voilà ce qu'est la proposition de l'état d'urgence, qui vient d'être renouvelée pour deux mois de plus. Rappelons-nous que la déclaration initiale de cet état d'urgence, le 1<sup>er</sup> juin [1983], a reçu l'appui public du gouvernement des États-Unis en moins de 24 heures, ce qui témoigne des liens importants qu'entretient le président

---

<sup>331</sup> *Ibid.*

<sup>332</sup> FNTMMSP, *Informe y evaluación...*, *Op. Cit.*, p.3. Traduction libre de : «Este gobierno y este estado que se debate en una profunda crisis política, para mantener el viejo sistema de privilegios de los capitalistas y de sobreexplotación a los trabajadores, ha respondido con una generalización mayor de la violencia, la militarización y la violación de los derechos humanos».

<sup>333</sup> *Ibid.*, p.3.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p.4.

Belaúnde avec l'ambassade yankee au Pérou»<sup>335</sup>. Au paragraphe suivant on explique plus en détail les effets de l'*estado de emergencia*, qui suspend les garanties constitutionnelles et permet l'«emprisonnement des dirigeants syndicaux et populaires réprime la mobilisation des travailleurs tout en suspendant les droits de grève et d'association, deux fondements de l'activité syndicale»<sup>336</sup>. On a le même son de cloche l'année suivante, dans le rapport de la délégation du Pérou à la rencontre de coordination syndicale Bolivie-Chili-Pérou. On ajoute que le «gouvernement a implanté, à Ayacucho [le département où se déroule alors l'essentiel des activités du Sendero Luminoso], et dans toute la zone sud de la Sierra, une véritable dictature terroriste».<sup>337</sup>

Prétexte ou non, les deux gouvernements qui se succédèrent dans les années quatre-vingt, bien qu'ils aient été portés au pouvoir par les urnes, réprimèrent durement les mouvements sociaux. Quand Fujimori fut élu en 1990, il alla encore plus loin que ses prédécesseurs en suspendant les pouvoirs législatifs et en modifiant la constitution pour octroyer davantage de pouvoir à la présidence. Prises entre le marteau et l'enclume, les organisations syndicales, dont la FNTMMSP, perdirent le dynamisme et la vigueur qu'elles avaient acquise durant les années soixante et soixante-dix.

## Conclusion

En soixante ans, les mineurs péruviens sont passés de paysans oeuvrant temporairement dans des mines à des travailleurs à temps plein concernés par leur milieu de travail. Ils apprirent graduellement à lutter, demandant des hausses de salaire successives pour compenser la perte d'autonomie économique que signifiait le morcellement et la perte de leur terre<sup>338</sup>. Au fil des années, ils s'organisèrent en syndicats locaux, puis nationaux. Plus tard, ils luttèrent encore pour obtenir de meilleurs salaires, cette fois parce que la compagnie pour laquelle ils travaillaient, la

---

<sup>335</sup> FNTMMSP, *Acuerdos del XXIX Plenario*, Op. Cit., p.6. Traduction libre de : «Con el pretexto de combatir el terrorismo, este gobierno ha desatado una ola de agresiones contra las masas y sus organizaciones. Este, y no otro, es el propósito del estado de emergencia, que ha sido renovado por dos meses más. Recordemos que la declaratoria del estado de emergencia, el 1º de junio [de 1983], recibió el apoyo público del gobierno de los Estados Unidos en menos de 24 horas, lo cual testimonia muy claramente el grado de coordinación del señor Belaúnde con la Embajada yanqui en el Perú».

<sup>336</sup> *Ibid.*, p.6. Traduction libre de : «encarcela a dirigentes sindicales y populares, reprime las movilizaciones de los trabajadores y arremete contra el derecho imprescriptible de huelga y de reunión, violentando así los fundamentos mismos de la actividad sindical».

<sup>337</sup> FNTMMSP, *El Encuentro de coordinación minero...*, Op. Cit., p.26.

<sup>338</sup> DeWind, *Op. Cit.*, pp.269 et 285.



Cerro de Pasco Copper Corporation, venait de vendre au *Gobierno Revolucionar de las Fuerzas Armadas* sa División Ganadera, qui permettait à la compagnie de vendre à très bas prix les denrées nécessaires à la subsistance de ses travailleurs<sup>339</sup>. La CPCC fut nationalisée à son tour, mais ceux qui y travaillaient ne virent pas leurs exigences satisfaites. Forts de leurs années d'expérience de lutte syndicale, ils entrevoyaient désormais un horizon nouveau, sans exploitation, et ils ne s'y rendraient qu'en refusant de collaborer avec le gouvernement. En soixante ans, donc, les mineurs de Cerro de Pasco en vinrent à faire partie d'une des rares organisations syndicales à considérer le retour à la démocratie électorale pour un simple changement de garde dans l'élite dirigeante, et donc à privilégier la lutte pour une révolution socialiste.

La forte division que connut la gauche politique péruvienne à l'époque témoigne de l'engouement militant révolutionnaire – par les nombreuses mésententes sur les tactiques à employer pour réussir la révolution, et conséquemment du climat social qui régnait à l'époque. D'ailleurs, le Sendero Luminoso ne fut pas le seul groupe armé ayant lancé une insurrection dans les années quatre-vingt. Il y a aussi le Movimiento Revolucionar Tupac Amaru (MRTA), quoique plus marginal. Fait intéressant, cette division de la gauche n'est pas sans rappeler les nombreuses querelles au sein du mouvement syndical, entre les différentes organisations nationales et leurs divergences quant au niveau d'intransigeance qu'il fallait adopter face aux patrons et à l'État. Malheureusement pour tous ces espoirs en des lendemains qui chantent, fussent-ils réels ou pervertis, les années qui allaient suivre le retour à la démocratie électorale s'ouvraient sur un renouveau capitaliste, plus orthodoxe et déshumanisant que jamais.

---

<sup>339</sup> *Ibid.*, p.255.

### Chapitre 3 – les résistances citoyennes (de 1990 à nos jours)

Dans l'introduction d'un livre publié en 1998 et portant sur le conflit armé entre le Sendero Luminoso et le gouvernement péruvien qui a ravagé les Andes, l'historien Steve Stern mentionne la difficulté d'aborder historiquement un événement ayant une proximité temporelle avec celui ou celle qui l'analyse<sup>340</sup>. Le recul historique, cher aux historiens et aux historiennes, y est moindre, voire nul, et les acteurs des événements que l'on observe peuvent encore faire basculer l'histoire dans des directions insoupçonnées. Le danger ici n'est pas que le ou la spécialiste risque d'aborder l'histoire par le biais de sa subjectivité, car tout récit historique comporte un tel biais, mais plutôt que l'absence de recul implique que toute analyse historique est, au mieux, partielle. Autrement dit, plus on remonte le temps, plus on s'approche de cette barrière floue qui distingue le passé du présent.

La dernière période analysée dans le cadre de ce mémoire portant sur l'opposition face aux transnationales minières dans les Andes centrales péruviennes porte en elle ce danger. Les acteurs et les actrices dont il sera question dans les lignes suivantes, principalement les communautés paysannes affectées par les mines, sont toujours actives et les enjeux qui les ont soulevés sont loin d'être réglés. Conséquemment, mon objectif, avec ce chapitre, est de mettre en lumière les différentes factions qui s'opposent actuellement au sein des conflits miniers tout en insistant sur la construction historique ayant mené à ces conflits, et non d'en tirer un bilan historique comme ce fut davantage le cas lors des chapitres précédents. Autrement dit, j'admets d'emblée que l'analyse présentée dans les pages suivantes est à la frontière entre l'histoire et le temps présent. Néanmoins, pour que ce mémoire de maîtrise soit complet, il m'apparaissait nécessaire de souligner l'actualité des conflits miniers, afin de démontrer l'évolution que cet enjeu a connu tout au long du vingtième siècle péruvien.

J'argumenterai principalement que la période qui s'amorce avec l'arrivée d'Alberto Fujimori en 1990 marque un tournant autant dans les politiques minières de l'État que dans l'approche des entreprises, qui se dotent désormais d'un credo de responsabilité sociale et environnementale. Mais surtout, cette troisième période diffère de celle qui la précède dans la nature de la mobilisation et de l'opposition face aux minières. Tandis qu'à l'époque précédente les syndicats

---

<sup>340</sup> Steve Stern, *Shining and Other Paths : war and society in Peru, 1980-1995*, Duke University Press, Durham, 1998, p.8.

avaient construit petit à petit un mouvement syndical dynamique visant l'amélioration des conditions de travail de leurs membres dans une perspective révolutionnaire, les nouveaux groupes désormais actifs dans l'opposition aux minières se sont concentrés jusqu'à présent davantage sur les enjeux écologiques alors que les minières savent de plus en plus de terres traditionnellement vouées à l'agriculture de subsistance des communautés paysannes andines.

Ce troisième et dernier chapitre est divisé en cinq sections. Dans la première, j'aborderai les réformes néolibérales menées par Alberto Fujimori. Ensuite, je présenterai la Compañía Minera Antamina, une transnationale minière qui incarne bien le nouveau modèle d'entreprises socialement responsables. Dans la troisième section, je traiterai du concept de gouvernance, central au nouveau paradigme de gestion de l'État et des entreprises. Quatrièmement, entrera en scène un acteur incontournable de la lutte contre les minières, la communauté paysanne. Enfin, la cinquième et dernière section servira à aborder la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI), une organisation non gouvernementale ayant vu le jour à la fin du vingtième siècle et dont l'objectif est de défendre les communautés paysannes affectées par les projets miniers. La CONACAMI, depuis sa fondation, a cherché à mettre de l'avant un contrediscours face à celui des sbires du néolibéralisme que sont l'État et les entreprises minières. Je m'efforcerai donc de montrer les forces et les faiblesses de cette nouvelle organisation, notamment en la comparant avec la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP).

Autre aspect issu de la contemporanéité de la période traitée dans le présent chapitre, les sources utilisées dans les pages qui suivent sont pour la plupart accessibles sur Internet. Trois sites web me furent d'une grande utilité, soit celui de la Compañía Minera Antamina, celui de la CONACAMI et enfin, celui de la Defensoria del Pueblo, l'ombudsman péruvien créé suite à la guerre civile. Le site de la compagnie m'a permis d'établir un portrait de celle-ci et de ses engagements socio-environnementaux, un sujet abordé dans la deuxième section de ce chapitre. Le site de la CONACAMI, quant à lui, a été étudié de fond en comble, dans l'objectif de découvrir non seulement le fonctionnement de l'organisation, mais également d'apprendre davantage sur l'histoire de ses activités. Du site de la Defensoria del Pueblo, je me suis intéressé à la section sur les conflits sociaux afin d'obtenir un portrait actuel des luttes populaires contre les entreprises minières au Pérou. Malheureusement pour ces deux derniers sites, l'archivage des plus anciens rapports et publications étant très incomplet, ces sources ne peuvent à elles seules permettre

d'analyser en profondeur l'enjeu traité dans le présent chapitre. C'est pourquoi l'emploi de monographies et d'articles est encore très important.

### **1. Le projet de restructuration néolibérale**

Déjà en octobre 1989, on parlait du néolibéralisme comme une idéologie en train de s'implanter au Pérou. Lors de la troisième conférence nationale des travailleurs, le sociologue Denis Sulmont établissait l'avènement du néolibéralisme au Pérou avec le gouvernement du général Bermúdez, un fait confirmé notamment par Philip Mauceri dans son étude sur les réformes de Fujimori<sup>341</sup>. Le président Belaúnde, successeur du général Bermúdez, élu au suffrage universel en 1980, avait poursuivi dans cette lignée de réformes visant à affaiblir le filet social et à donner davantage de marge de manœuvre aux entreprises<sup>342</sup>.

Le discours de Sulmont, parce qu'il fut donné quelques mois avant l'élection de 1990 ayant porté au pouvoir Alberto Fujimori, est d'un grand intérêt pour contextualiser la surprise politique qu'a représenté l'élection d'*el chino* à la présidence du Pérou<sup>343</sup>. En effet, près de huit mois avant les élections, la victoire d'Alberto Fujimori, candidat jusqu'alors inconnu, paraissait impensable. Avec sa présentation, Sulmont cherchait à mettre en garde les travailleurs contre la capacité croissante d'organisation dont faisait preuve la classe patronale. Celle-ci, en 1989, et pour la première fois dans l'histoire péruvienne aspirait à exercer directement le pouvoir, par le biais du Frente Democrático (FREDEMO), un parti politique de droite, et de son candidat aux élections de 1990, l'écrivain Mario Vargas Llosa. Pour Sulmont, si, historiquement, les acteurs économiques d'envergure avaient privilégié les alliances sectorielles et qu'il n'existait pas de réelle cohésion notamment du fait de la présence d'entreprises étrangères, cette tendance changea dans les années soixante-dix. On assista alors à une croissance de la force politique de la droite néolibérale. À titre d'exemple, en 1977, après une grève nationale, fut constituée la Unión de Empresarios Privados del Perú. Puis, en 1984, le projet d'union patronale culmina avec la Confederación de Instituciones Empresariales Privadas (CONFIEP), qui permit une meilleure coordination des intérêts patronaux et assura une pression plus forte vis-à-vis de l'État<sup>344</sup>. On la

---

<sup>341</sup> Philip Mauceri. «State Reform, Coalitions, and the Neoliberal Autogolpe in Peru», *Latin American Research Review*, No. 1, Vol. 30 (1995), p. 17.

<sup>342</sup> Sulmont, *La política laboral y el desafío neo-liberal, III conferencia nacional de trabajadores*, Lima, 1989, p.1

<sup>343</sup> *El Chino* était le surnom d'Alberto Fujimori, péruvien d'origine japonaise.

<sup>344</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.5.

nommait d'ailleurs «la CGTP empresarial»<sup>345</sup>, en référence à la Confederación General de los Trabajadores del Perú, dont nous avons parlé au précédent chapitre.

Le spécialiste des mouvements ouvrier poursuit avec une analyse du projet néolibéral, décrivant la mouvance mondiale de la manière suivante : «la vague néolibérale correspond, d'un côté, à la défense néo-conservatrice des secteurs privilégiés de la société qui ont vu leurs intérêts menacés par les pressions populaires, et d'un autre côté, à une offensive de la grande bourgeoisie internationale ayant pour but de créer les conditions d'une restructuration technologique et productive ainsi qu'un nouveau cycle d'accumulation et de concentration du capital»<sup>346</sup>. Ainsi, au niveau du travail, le néolibéralisme entendait : rendre plus flexibles les relations de travail, et donc affaiblir la stabilité d'emploi afin de suivre plus aisément les aléas du marché; créer des catégories de travailleurs, dont une est privilégiée par la possession d'une convention collective et une plus grande stabilité d'emploi tandis que l'autre, toujours grandissante, se voit subtilement privée de droits fondamentaux, notamment celui de se syndiquer; le tout, en niant le rôle régulateur de l'État, ce qui permettait aux travailleurs d'avoir un meilleur rapport de force face au capital<sup>347</sup>. Dans sa présentation, Sulmont ne manque pas de souligner deux grandes contradictions au projet néolibéral. D'abord, celui-ci promulguait un agenda en théorie anti monopolistique alors que dans les faits il visait la protection des intérêts établis des grandes entreprises. De plus, la défense de la non-ingérence de l'État s'avéra très sélective puisque nombreux furent les entrepreneurs qui bénéficièrent de mesures protectionnistes et incitatives afin d'assurer la réussite de leurs activités économiques<sup>348</sup>.

Que cherchait à implanter le FREDEMO ? Sulmont résume le programme électoral en six points. D'abord, le FREDEMO entendait critiquer l'interventionisme étatique, notamment en ce qui a trait aux relations de travail. Ensuite, il questionnait radicalement la stabilité du marché de l'emploi tout en proposant la multiplication de contrats atypiques. Troisièmement, le FREDEMO, en lien avec le premier point, s'intéressait à la taille de l'État, un de leurs idéologues proposant de réduire de 500'000 le nombre de fonctionnaires. Le quatrième élément était celui de la promotion

---

<sup>345</sup> Francisco Durand, p.29, cité par Sulmont, *Op. Cit.*, p.5.

<sup>346</sup> Sulmont, *Op. Cit.*, p.6. Traduction libre de : «la ola del neo-liberalismo corresponde por un lado a la defensa neo-conservadora de los sectores privilegiados que ven sus intereses amenazados por las presiones sociales; y por otro lado, a una ofensiva de la gran burguesía transnacional para crear las condiciones de una reestructuración tecnológica y productiva y un nuevo ciclo de acumulación y concentración de capital».

<sup>347</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p.8.

des agents producteurs les plus efficaces, les entreprises privées, sous le couvert d'une coopération populaire où l'on ne dit mot quant à la participation des travailleurs au sein des entreprises. L'avant-dernier point concernait la rationalisation du salaire, mettant de l'avant l'idée d'un salaire minimum vital tout en éliminant les bonifications et autres charges jugées non nécessaires. Enfin, le sixième point concernait l'exigence d'une réglementation restrictive du droit de grève.<sup>349</sup>

Sulmont termine son discours en rappelant divers éléments sur lesquels la gauche devait alors mettre l'accent si elle voulait lutter contre l'offensive néolibérale. Il met notamment l'emphase sur l'importance de réaffirmer que se syndiquer est un droit et non un privilège, comme l'entendait la classe patronale<sup>350</sup>. Il rappelle l'importance de la négociation sectorielle, et donc de l'élargissement de la solidarité syndicale<sup>351</sup>. Enfin, il exprime l'idée que les travailleurs devaient lutter non seulement pour assurer le maintien et l'amélioration de leurs conditions de travail et leur niveau de vie, mais également, à plus long terme, pour participer au contrôle et à la gestion des entreprises<sup>352</sup>.

Vargas Llosa fut défait aux élections de 1990, après qu'au deuxième tour, le président sortant, Alan García, eut donné son appui à Alberto Fujimori, qui abordait avec plus d'optimisme l'avenir économique péruvien<sup>353</sup>. Aux yeux de Pedro-Pablo Kuczynski, qui a étudié les impacts de la privatisation au Pérou, c'est la franchise de Vargas Llosa qui lui aurait fait perdre les élections, avec à peine un tiers des voix face à Fujimori. Heureusement pour les tenants du projet néolibéral, Fujimori mit de l'avant un programme de réformes d'une orthodoxie manifeste, dans la lignée de ce que proposait le FREDEMO. Ainsi, Kuczynski mentionne que ces réformes prirent notamment la forme de «huge increases in controlled prices (especially utilities) to compensate for past inflations; balancing the budget by drastic cuts in expenditures and big hikes in basic taxes (especially sales taxes, particularly on gasoline); restricting wage increases to the minimum politically acceptable; halting central bank financing for the Treasury; and negotiating support from the International Monetary Fund»<sup>354</sup>.

---

<sup>349</sup> *Ibid.*, p.10-11.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>351</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>352</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>353</sup> Pedro-Pablo Kuczynski, «The Impact of Privatization in Peru», in Melissa H. Birch, *dir. The Impact of Privatization in the Americas*, North-South Center Press, Miami, 2000, p.101.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p.101.

Sous le prétexte de mettre fin à l'insurrection du Sendero Luminoso, Fujimori suspendit la démocratie en 1992 par le biais d'un *autogolpe*, qui suspendit le pouvoir législatif et concentra entre les mains du président l'essentiel des pouvoirs, avec l'appui des militaires. Philip Mauceri résume la situation de la façon suivante : «Citing the growing insurgency of Sendero Luminoso, corruption in the political parties, and difficulties with the Peruvian Congress in passing his economic program, Fujimori announced that democracy would have to be "temporarily suspended" in order to build new institutions»<sup>355</sup>. En plus de suspendre certaines libertés civiles nécessaires à la contestation politique, le gouvernement s'était ainsi assuré de pouvoir aller de l'avant avec son programme néolibéral. Malgré que les principaux leaders du Sendero Luminoso furent arrêtés en septembre de la même année, le président Fujimori poursuivit son programme de privatisation en multipliant les décrets. L'arrestation d'Abimael Guzman, le leader maoïste, indique Kuczynski, permit même d'améliorer grandement l'investissement étranger<sup>356</sup>, les détenteurs de capitaux désormais rassurés que le Pérou ne serait pas un autre Cuba.

De juin 1991 à mars 1996, ce sont 71 actifs détenus par l'État qui se retrouvèrent entre les mains de compagnies privées, notamment 78 stations d'essence, 35 hôtels touristiques et, de plus grande envergure, Centromin-Perú, Petro-Perú et tout le réseau de téléphonie<sup>357</sup>. Dans le domaine des mines, Fujimori vendit de nombreuses concessions minières, dont Antamina, Pierina et Yanacocha<sup>358</sup>. Selon José de Echave, le nombre d'hectares concédés à l'extraction minière est passé de 2,26 millions en 1991 à plus de 15 millions en 1997<sup>359</sup>. Aux yeux de Pedro Pablo Kuczynski, qui ne se concentre que sur les bénéfices au rendement économique des entreprises, ces privatisations massives ont amélioré grandement les finances du pays<sup>360</sup>.

En parallèle à la vague de privatisation, Fujimori s'assura de créer un cadre législatif toujours plus favorable aux entreprises privées. Il modifia la lois sur les mines en 1992 et la constitution du pays en 1993<sup>361</sup>. Pour la seconde, les changements firent en sorte d'éliminer le principe

---

<sup>355</sup> Philip Mauceri. «State Reform, Coalitions, and the Neoliberal Autogolpe in Peru», *Latin American Research Review*, No. 1, Vol. 30 (1995), p. 7

<sup>356</sup> Kuczynski, *Op. Cit.*, p.102.

<sup>357</sup> Kuczynski, *Op. Cit.*, pp.107-109.

<sup>358</sup> Guillermo Salas Carreño, *Dinámica Social y Minería : Familias pastoras de puna y la presencia del proyecto Antamina (1997-2002)*, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2008, p. 180.

<sup>359</sup> José de Echave. «Peruvian peasants confront the mining industry», *Socialism and Democracy*, No. 3, Vol. 19 (2005), pp.118-119.

<sup>360</sup> Kuczynski, *Op. Cit.*, p.108.

<sup>361</sup> Ley General de Minería, [En Ligne], <http://www.energiayminasmdd.gob.pe/mineria/normativa%20minería/d.s.-014-1992-em.pdf>, (Page consultée le 20 juillet 2013).

d'inaliénabilité des terres communales. Depuis la réforme agraire de Velasco, les terres appartenant à des communautés paysannes s'étaient vues accorder une protection légale contre la privatisation. Cette mesure progressiste avait été l'une des plus pertinentes de Velasco, car les paysans, qui pratiquaient alors l'invasion de terres d'haciendas privées dans le but de se réapproprier leurs moyens de subsistance avaient désormais un appui de l'État, qui redistribua et protégea légalement les terres de ces communautés. Avec les modifications à la constitution effectuées en 1993, leurs terres pouvaient désormais être vendues sur le marché, ou, plus précisément, à des entreprises minières. En 1995, la *Ley de tierras* confirma ce recul en subordonnant la propriété communale aux projets miniers et énergétiques que le gouvernement pourrait vouloir développer sur ces terres. En gros, les droits du sous-sol primaient sur ceux de la surface. Cette loi réduisit également le pourcentage nécessaire des voix, lors des assemblées communales, des deux tiers à 50%, facilitant ainsi l'installation des entreprises sur les territoires paysans de la côte. Les communautés de la région de la *sierra*, néanmoins, conservèrent la nécessité d'une majorité des deux tiers, tel qu'instauré par la constitution de 1973<sup>362</sup>.

Le gouvernement péruvien, peu désireux d'intervenir dans les pourparlers entre les communautés et les entreprises, développa des outils légaux pour favoriser l'installation de celles-ci. La loi sur la servitude en est un exemple. Généralisée à l'ensemble des terres communales par le décret suprême 017-96-AG, cette loi fit en sorte que toute personne possédant une concession minière pouvait s'installer sur un terrain sans l'accord de son propriétaire, pourvu qu'une compensation minimale fixée par le Ministère de l'Énergie et des Mines soit versée<sup>363</sup>. Bien que cette possibilité n'ait pas été utilisée durant l'ensemble de la période fujimoriste où elle a été implantée, la menace de recourir à un tel pouvoir a facilité plusieurs négociations, notamment celles entre la Compania Minera Antamina et la communauté de San Marcos, comme nous le verrons un peu plus loin<sup>364</sup>.

L'ensemble de cette stratégie mise de l'avant par le gouvernement néolibéral d'Alberto Fujimori s'inscrit dans la logique de la «stratégie du choc», tel que décrite par Naomi Klein dans une de ses récentes publications<sup>365</sup>. Après le laboratoire que fut notamment le cas chilien dans les

---

<sup>362</sup> Vladimir Pinto, «Reestructuración neoliberal del Estado peruano, industrias extractivas y derechos sobre el territorio», dans José de Echave, *Minería y territorio en el Peru*, CooperAccion, Lima, 2009, pp. 89-90.

<sup>363</sup> Salas Carreño, *Op. Cit.*, p. 205.

<sup>364</sup> David Szablowski, «Mining, Displacement and the World Bank : A Case analysis of Compania Minera Antamina's operations in Peru», *Journal of Business Ethics*, No. 3, Vol. 39 (2002), p. 267.

<sup>365</sup> Naomi Klein, *The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism*, Random House, Toronto, 2008, 662 pages.



années soixante-dix, les États-Unis, par le biais de la CIA et avec la collaboration du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, mirent de l'avant un programme de restructuration des économies nationales de plusieurs pays, dans l'objectif de favoriser l'exploitation des ressources naturelles de cette partie du globe qu'il convient d'appeler le «Sud». Sous couvert d'un discours d'ouverture et de mondialisation des échanges, on assista dans les faits à une sujétion des pays «en développement» dont la participation au marché mondial se confirmait dans l'extraction accrue de diverses ressources naturelles, qu'elles soient minérales, énergétiques ou alimentaires. Dans cet esprit, le gouvernement de Fujimori ouvrit la porte aux investissements étrangers, donnant le coup d'envoi à une nouvelle vague de projets miniers transnationaux.

## **2. La Compania Minera Antamina : une entreprise socialement responsable**

Une des compagnies qui bénéficia du tournant néolibéral sous Fujimori est la Compania Minera Antamina. Antamina est, depuis la période inca, connu pour ses gisements de cuivre. Ce site est situé dans la région de San Marcos, près des communautés paysannes de Huaripampa et d'Angoraju Carhuayoc. En 1952, la Cerro de Pasco Mining Company (CPCC) avait acheté les concessions minières du site, sans toutefois l'exploiter intensivement. Avec la nationalisation de la CPCC sous le régime militaire de Velasco, le site s'est retrouvé entre les mains de Minerio Peru, une des sociétés d'État chargées de gérer les ressources naturelles du pays. En 1996, le gouvernement mit en vente le site d'Antamina, qui fut acheté par un consortium formé des compagnies minières canadiennes Rio Algom et Inmet, qui créèrent aussitôt la Compania Minera Antamina, enregistrée au Pérou<sup>366</sup>. De nos jours, seule la minière Teck, qui possède 22,5% des parts de la Compania Minera Antamina, est canadienne. Les deux autres actionnaires principaux sont BHP Billiton (Australie) et Xstrata (Suisse), qui possèdent chacun 33,75% de Compania Minera Antamina<sup>367</sup>. Se présentant comme une entreprise minière moderne<sup>368</sup>, et réputée pour ses politiques de responsabilité socio-environnementale, la Compania Minera Antamina fut l'un

---

<sup>366</sup> Antamina. *Our Company*, [en ligne]. [http://www.antamina.com/en/content.php?331/quienes\\_somos/our\\_company.html](http://www.antamina.com/en/content.php?331/quienes_somos/our_company.html) (page consultée le 30 novembre 2010).

<sup>367</sup> Antamina. *Our Company*, [en ligne]. [http://www.antamina.com/en/content.php?331/quienes\\_somos/our\\_company.html](http://www.antamina.com/en/content.php?331/quienes_somos/our_company.html) (page consultée le 30 novembre 2010).

<sup>368</sup> *Op. Cit.*, Salas, pp. 179-202. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, l'auteur de *Dinámica Social y minería* distingue la mine traditionnelle, creusée en souterrains, de la mine moderne, à ciel ouvert.

des plus gros investissements (2,26 G\$) minier dans l'histoire du Pérou. De plus, comme le soulignent Patricia Zárate et Anahí Durand dans une étude sur le développement et l'industrie minière au Pérou, la Compañía Minera Antamina a bénéficié d'un contrat de stabilité, qui l'exonérait d'impôts durant les dix premières années de ses activités<sup>369</sup>.

Tendance récente dans le monde des affaires, principalement pour les transnationales qui détiennent un siège social dans un pays du «Nord» tout en ayant leurs activités dans le «Sud», la Responsabilité sociale des entreprises (RSE) se veut un engagement de leur part de privilégier des pratiques saines vis-à-vis des communautés avoisinant leurs projets. Promulguée notamment par la Banque mondiale et le FMI, la RSE est une sorte d'assurance que tout le monde trouvera son compte dans les projets de développement. Dit autrement, c'est un mécanisme qui souhaite faire de la croissance économique du développement durable. Dans le cadre qui nous concerne, soit celui des transnationales minières, la RSE se décline en trois mécanismes : 1° paiement, pour les terres, souvent à des montants supérieurs à celui du marché local; 2° compensation, pour les effets négatifs comme la contamination ou la délocalisation; 3° développement durable, la compagnie allouant des fonds afin de promouvoir le développement de la communauté<sup>370</sup>.

Suivant ces critères, la Compañía Minera Antamina a pu se vanter d'avoir fait preuve de responsabilité sociale. En effet, de novembre 1997 à octobre 1998, les près de 7000 hectares nécessaires au projet furent achetés à 400 dollars l'hectare pour les terres d'élevage, et 1000 dollars l'hectare pour celles où l'agriculture était possible<sup>371</sup>. De plus, pour compenser les conséquences de la délocalisation, elle versa la somme de 33'000 dollars à chaque unité familiale qui résidait de manière permanente sur les terres qui s'apprêtaient à être creusées. Enfin, comme il est possible de le voir sur le site Internet de la compagnie, celle-ci a financé plusieurs programmes locaux dans une perspective de développement durable<sup>372</sup>.

Malgré cette bonne volonté apparente, la Compañía Minera Antamina a eu son lot de démêlés avec les communautés locales. Dans *Dinámica Social y Minería*, Guillermo Salas Carreño décrit

---

<sup>369</sup> Patricia Zárate et Anahí Durand, «El desarrollo a la vuelta de la mina: percepciones sobre desarrollo, pobreza y minería», Roxana Barrantes et al. «*Te Quiero pero no*»: minería, desarrollo y poblaciones locales, Instituto de Estudios Peruanos, Lima, 2005, p.87.

<sup>370</sup> Gerardo Damonte, *The Constitution of Political Actors: Peasant Communities, Mining, and Mobilization in Bolivian and Peruvian Andes*, VDM Verlag, Berlin, 2008, p.156.

<sup>371</sup> La verticalité des Andes fait que certaines zones de haute altitude – la *puna* – ne sont pas propices à l'agriculture et sont conséquemment réservées à l'élevage.

<sup>372</sup> [http://www.antamina.com/en/content.php?430/social\\_responsibility/programs.html](http://www.antamina.com/en/content.php?430/social_responsibility/programs.html), page consultée le 19 mars 2013.

assez bien l'arrivée de la compagnie, les négociations préliminaires et les problèmes qui s'ensuivirent. Pour l'auteur, qui a travaillé au sein de la compagnie en plus d'étudier les conséquences de l'arrivée de celle-ci sur les dynamiques sociales des communautés, il y a eu de nombreux problèmes de communication entre les habitants de la région de San Marcos et la Compania Minera Antamina. À titre d'exemple, les responsables des relations avec la communauté lors des négociations préliminaires provenaient du milieu minier traditionnel, où, on se rappellera de ce que j'ai mentionné en introduction, une entreprise qui s'installait dans une région était synonyme d'emplois pour ses résidants. Les emplois offerts de nos jours sur les sites de mines à ciel ouvert sont peu nombreux et requièrent des compétences avancées en machinerie et en ingénierie. Comme le mentionne Gerardo Damonte dans *The Constitution of Political Actors*, bien que la majorité des employés de la Compania Minera Antamina soient d'origine péruvienne, ils proviennent, pour la plupart, des zones urbaines du pays<sup>373</sup>. Conséquemment, il ne restait que peu d'emplois disponibles pour les membres des communautés affectées par le projet minier, ces emplois étant de surcroît situés au bas de l'échelle salariale. De plus, la nouvelle *Ley de Minería* instaurée en 1995 facilita la façon dont les entreprises devaient approcher les communautés environnant les sites convoités. À l'exception des terres communales, il était désormais possible pour les entreprises de contacter individuellement chaque propriétaire de terrain plutôt que de passer par les canaux décisionnels collectifs de la communauté. Dans le cas des terres que la Compania Minera Antamina voulait se procurer, près de la moitié étaient des terres possédées par des propriétaires particuliers. L'autre moitié comportait les terres communales des communautés d'Angoraju Carhuayoc et de Huaripampa, divisées en trois lots<sup>374</sup>.

Les relations entre la compagnie et les communautés se sont gâtées davantage lorsqu'est venu le temps qu'elles déménagent afin de permettre le début des opérations. Ayant bénéficié de prêts par le biais de la Banque mondiale, la Compania Minera Antamina se devait de respecter les exigences de cette organisation, notamment les directives 4.20 et 4.30, respectivement sur les peuples autochtones et les processus de délocalisation. La Compania Minera Antamina aurait dû redonner des conditions au moins aussi bonnes qu'avant l'arrivée de l'entreprise, en comprenant une compensation en terre, et pas seulement en argent. Pour Salas Carreño cette erreur est

---

<sup>373</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.144.

<sup>374</sup> Salas Carreño, *Op. Cit.*, p. 209.

principalement due au manque de communication entre les directions aux communications et aux opérations de l'entreprise, cette dernière ayant décidé d'accélérer le processus d'installation afin de débiter l'extraction le plus rapidement possible<sup>375</sup>. Au lieu de toutes les promesses de délocalisation, chaque famille résidente permanente a reçu la somme de 33'000 dollars. Cette méthode de compensation eut pour effet de bouleverser les dynamiques traditionnelles de la communauté, certaines familles n'étant pas propriétaires de la terre qu'ils travaillaient ont été compensées.

Selon l'analyse qu'en fait Gerardo Damonte, les difficultés de communication que dénonce Guillermo Salas Carreño furent principalement causées par la compagnie. Consciente ou non que cela amènerait de nombreuses difficultés, la Compania Minera Antamina a changé six fois son équipe de relations publiques. Dans sa thèse de doctorat, Damonte a étudié le rôle de chacune de ces équipes ainsi que les conséquences de cette complexification de l'organigramme sur les communautés affectées<sup>376</sup>. La première équipe avait pour but de convaincre la population de vendre ses terres. Ensuite, une seconde équipe s'est présentée sur le terrain. Celle-ci était chargée d'explorer la réalité sociale, d'expliquer le projet aux communautés et d'évaluer les possibles impacts futurs de l'opération. À la troisième étape, l'équipe de relations publiques s'est scindée en deux, générant des contradictions dans le discours de la compagnie. D'un côté, il y avait l'Office of Community Relations (OCR), chargée des relations quotidiennes et d'assurer le bon déroulement des opérations, de l'autre, on retrouvait l'Office of Social Development (OSD), qui travaillait sur des perspectives de développement à long terme. Damonte explique le fonctionnement des deux équipes de la façon suivante : «[While] the OSD tried to achieve a collective program for the evicted families, the OCR negotiated individual extra-judicial monetary compensation with some affected families»<sup>377</sup>. La quatrième mouture fut de loin la plus impressionnante, avec un budget et un personnel plus grand que toutes les autres. L'OSD était désormais chargée de mettre de l'avant un plan de développement avec les leaders locaux, dont des ONG. Celles-ci se sont vues attribuer des budgets pour mettre de l'avant différents projets, tandis que les rares opportunités d'emploi qu'avait permis la phase de construction touchaient à leur fin. Conséquemment, les membres des communautés affectées accusèrent ces ONG de prendre l'argent qui leur était dû, et pire encore, selon Damonte, cela eût pour effet de

---

<sup>375</sup> *Ibid.*, pp. 255-256.

<sup>376</sup> Damonte, *Op. Cit.*, pp. 159-168.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p.163.

discréditer totalement l'idée de développement durable<sup>378</sup>. La cinquième version vit disparaître l'OSD, désormais compromise. Elle fut remplacée par l'Ancash Association (AA), une institution privée basée à Huaraz, devant distribuer à des organismes locaux des fonds donnés par la Compania Minera Antamina dans une optique de partenariat. Finalement, la sixième version consacra la séparation entre l'AA et l'OCR. Cette dernière avait désormais pour mandat de rétablir la confiance des membres des communautés affectées vis-à-vis de l'entreprise afin d'éviter que des conflits émergent et nuisent à l'extraction minière. Pour mener à bien son projet, l'OCR convoqua des assemblées et organisa des comités locaux. Méfiants de ces organisations, les résidents accusèrent leurs autorités locales de corruption, tandis que la Compania Minera Antamina renvoyait le directeur de l'OCR, qui avait donné son aval à trop d'ententes et de compensations<sup>379</sup>.

Damonte conclut son analyse des relations publiques de la compagnie en affirmant : «In short, social issues have always been peripheral to mainstream business concerns in the current corporate development projects»<sup>380</sup>. Patricia Zárate et Anahí Durand abondent dans le même sens lorsqu'elles soulignent que bien que l'entreprise ait répondu à plusieurs critères internationaux vis-à-vis du développement durable, les populations affectées par son projet minier en ont eu une perception négative, et ce malgré les protocoles de responsabilité sociale et environnementale<sup>381</sup>. Plus loin dans la même étude, les deux auteures indiquent que pour la population locale le projet minier, en plus d'avoir affecté plusieurs ressources naturelles, n'a amené aucune compensation<sup>382</sup>. Il semblerait que derrière l'image d'entreprise responsable que souhaite diffuser la Compania Minera Antamina, la réalité ne soit pas aussi rose qu'on voudrait le croire.

### **3. Responsabilité sociale et bonne gouvernance : que se cache-t'il derrière l'image ?**

Que se passe-t'il pour que malgré une apparente bonne volonté des entreprises, leurs contrats de responsabilité sociale n'arrivent pas aux fins espérées ? Doit-on douter de leurs intentions ? S'agit-il simplement de dire, à l'instar de Gerardo Damonte, qu'une «compagnie minière n'est pas

---

<sup>378</sup> *Ibid.*, p.166.

<sup>379</sup> *Ibid.*, p.168.

<sup>380</sup> *Ibid.*, p.177.

<sup>381</sup> Zárate et Durand, *Op. Cit.*, p.101.

<sup>382</sup> *Ibid.*, p.111.

une agence de développement»<sup>383</sup>, et que, conséquemment, ses objectifs de rendement l'amèneront d'une manière ou d'une autre à déconsidérer les communautés affectées par leurs projets ? Ou serait-ce plutôt que l'art de la «gouvernance» avec lequel les dirigeants d'entreprises gèrent leurs activités s'accordent mal avec l'autodétermination et les droits civils des communautés résidant là où les ressources convoitées sont enfouies ?

Vocabulaire popularisé dans son sens contemporain par Margaret Thatcher en Angleterre dans les années quatre-vingt, la «gouvernance» servait alors à décrire une transformation dans la façon dont le politique agissait sur la structure étatique<sup>384</sup>. Celle-ci devait désormais se conformer au mode de gestion entrepreneurial, opérant une sorte de «coup d'état conceptuel»<sup>385</sup> qui eut pour effet de «réduire la politique à une technique», notamment en «[nettoyant] l'histoire de ce qui la dépolit : les passions, les affects, les cris du cœur, les refus, les pensées vraies nouvellement articulées, les interpositions, les soulèvements, les ripostes soudaines, les frondes indignées, les paroles qui se cherchent, les modalités d'intervention qui s'inventent [...]. Nettoyer donc l'histoire de celles et ceux qui n'ont pas connu le luxe d'être formés à l'exercice du pouvoir dans les écoles des bonnes manières – la gouvernance»<sup>386</sup>. Plus près de ce qui nous concerne, c'est au début des années quatre-vingt-dix que la Banque mondiale, dans la foulée d'une *Commission on Global Governance* statuant sur la nécessité de mondialiser cette trouvaille managériale, entreprit d'exporter le concept de gouvernance dans les états du Sud dans le but de diffuser ce qu'elle appelle la «bonne gouvernance». Pour les entreprises, ce concept signifiait l'adoption de pratiques visant une réduction des coûts de transaction dans une perspective de gestion optimale, la prise en compte des dégâts causés par leurs activités en s'engageant à les «internaliser», et la limitation du recours aux mécanismes judiciaires<sup>387</sup>. Cette nouvelle perspective de la Banque mondiale visait à lui donner un cadre dans lequel devaient se conformer les entreprises désireuses de bénéficier de son soutien financier. De même, il s'agissait aussi de «faire valoir une nouvelle forme de pouvoir collaboratif qui pouvait remédier à la mise en échec de l'ONU»<sup>388</sup>.

Selon l'analyse que fait Alain Deneault du concept de «gouvernance», celui-ci vient avec la prétention que le lieu où se prennent les décisions est un territoire neutre, dénué d'enjeux

---

<sup>383</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.168.

<sup>384</sup> Alain Deneault, *Gouvernance, le management totalitaire*, Lux, Montréal, 2013, p.11.

<sup>385</sup> Saint Martin, cité dans Deneault, *Op. Cit.*, p.12.

<sup>386</sup> Deneault, *Op. Cit.*, pp.24-25.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p.14.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p.16.

politiques où, tant qu'on accepte les règles établies, on est libres de s'y soumettre. Les institutions décisionnelles deviennent dès lors des institutions de gestion désireuses d'efficacité et contraintes par la réalité des marchés financiers. Les gestionnaires, toujours sous couvert de neutralité, présentent des décisions auxquelles les gouvernés doivent nécessairement consentir, sous prétexte qu'«il n'y a pas d'alternative». Inversement, on appellera «consensus» des choix pris dans un cadre faussement neutre où le pouvoir des agents convoqués à la prise de décision est inégalement distribué. Plus précisément, nous enseigne Deneault, la «gouvernance» se décline en plusieurs prémisses conceptuelles visant notamment à : «rendre folklorique le droit à l'autodétermination des peuples», fragmentant ceux-ci en atomes individuels coupés de leur histoire et placés dans un «point aveugle» de la vie politique où ils n'ont aucune emprise sur les règles du jeu<sup>389</sup>; «privatiser les projets de société», dans une optique où la vie publique n'est plus que la somme de partenariats entre acteurs privés<sup>390</sup>; «contraindre au consentement», en usant du vocable «consensus» afin de cacher les profondes disparités de pouvoir influencer la décision commune entre les acteurs conviés<sup>391</sup>; pour finalement «extraire du bien commun des biens jusqu'alors essentiellement partagés», c'est le cas notamment de l'eau monopolisée par les entreprises minières, restreignant son accès à ceux qui en ont besoin pour vivre<sup>392</sup>.

Face à de telles explications, l'intention du concept de Responsabilité sociale des entreprises prend tout son sens. Cette approche vient répondre à un vide laissé par l'État<sup>393</sup>, ce qu'apprécient les entreprises, tandis que l'État peut se permettre une déresponsabilisation dans un contexte où il n'a ni l'intérêt politique, ni le budget pour appliquer des mesures légales qui restreindraient les entreprises quant aux dommages environnementaux et sociaux qu'elles provoquent<sup>394</sup>. Pour Joan Kuyek, il est évident que le code de responsabilité sociale des entreprises, mis de l'avant par le *Mining, Minerals and Sustainable Development* (MMSD), un programme de la Banque mondiale, est une feinte permettant aux entreprises de définir les termes de leurs négociations avec les

---

<sup>389</sup> *Ibid.*, pp.34-35.

<sup>390</sup> *Ibid.*, pp.68-69.

<sup>391</sup> *Ibid.*, pp.79-80.

<sup>392</sup> *Ibid.*, pp.156-158.

<sup>393</sup> Boaventura De Sousa Santos, cité dans Maristella Svampa, «La disputa por el desarrollo: conflictos socioambientales, territorios y lenguajes de valoración», dans José de Echave *Op. Cit.*, *Minería y Territorio*, p. 35.

<sup>394</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.154.

communautés<sup>395</sup>. Kuyek considère qu'il y a une différence entre «partenaires» (*stakeholder*) et «ayant droit» (*rightsholder*). Si l'entreprise peut se considérer partenaire dans le débat portant sur son installation et ses relations avec les communautés avoisinantes, elle n'est nullement détentrice de droits. Elle n'est pas invitée par la communauté et devrait conséquemment ne pas avoir droit de s'y installer, d'autant plus qu'un débat entre «partenaires» ne prend nullement en compte les différences de pouvoir entre les intéressés. Kuyek abonde donc dans le même sens que Deneault qui affirme que pour participer à une prise de décision, il faut «avoir intérêt à défendre des intérêts». Selon cette logique, l'ensemble d'une collectivité devient simplement la «société civile», entendu dans le sens de «groupe d'intérêt»<sup>396</sup>.

Pour donner un bref exemple de la mise en pratique de la «bonne gouvernance» dont a fait preuve la Compania Minera Antamina, je soulignerai la version des faits qu'établit David Szablowski concernant les délocalisations<sup>397</sup>. S'étant penché spécifiquement sur les directives 4.20 et 4.30 de la Banque mondiale, celles qui établissaient les conditions dans lesquelles devaient s'opérer la délocalisation, Szablowski considère que la compagnie a fait faux jeu en offrant comme un cadeau ce qu'elle était obligée de donner en fonction de son entente de financement avec la Banque mondiale. Pour Szablowski, la compagnie aurait ainsi davantage misé sur l'importance de son image publique, investissant le minimum nécessaire afin de montrer qu'elle respectait les ententes de responsabilité sociale, plutôt que de faire preuve de bonne foi et d'humilité face aux communautés affectées par le projet minier. L'auteur mentionne aussi l'utilisation de menaces de faire une demande de servitude auprès du gouvernement, dans le cas où les membres de la communauté auraient refusé l'offre de la compagnie. Cette possibilité, on l'a vu plus haut, bien que non utilisée durant toute la dictature de Fujimori, permet aux entreprises possédant une concession minière de s'installer sur le terrain sans l'autorisation de son propriétaire, en échange d'une compensation minimale fixée par le Ministère de l'Énergie et des Mines. La conclusion de Szablowski est que la Compania Minera Antamina n'a jamais eu l'intention de modifier ses lignes directrices, en maintenant la discussion selon ses propres critères<sup>398</sup>. Heureusement, si les entreprises s'efforcent d'embourber les communautés dans des

---

<sup>395</sup> Joan Kuyek. «Legitimizing Plunder: Canadian Mining Companies and Corporate Social Responsibility» dans Clark, Timothy, dir. *Community Rights and Corporate Responsibility : Canadian Mining and Oil Companies in Latin America*, Between the Lines, Toronto, 2006, pp. 215-216.

<sup>396</sup> Deneault, *Op. Cit.*, pp.51-56.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>398</sup> David Szablowski, *Op. Cit.*, p. 267.



termes s'apparentant à quelques technicités managériales, celles-ci offrent encore une résistance à ce changement de paradigme.

#### **4. Un (nouvel) acteur politique dans la lutte contre les minières**

Depuis les années quatre-vingt-dix, les syndicats miniers ont perdu de leur rapport de force face au capital pour diverses raisons. D'abord, le nouveau cadre législatif généré par le néolibéralisme a confirmé l'alliance entre l'État et le secteur privé. Sous le vocable de la «gouvernance» se cache désormais un ensemble de dérèglementations visant à améliorer les conditions dans lesquelles s'implantent les entreprises privées. Au Pérou, souligne Gerardo Damonte, cette restructuration visait des secteurs-clés de production et d'exportation de matières premières dans le but d'attirer les investissements étrangers<sup>399</sup>. L'anthropologue spécialiste des mouvements sociaux note cinq grandes réformes opérées principalement sous Fujimori : 1° privatisation des ressources naturelles; 2° réformes fiscales, dont des réductions d'impôts pour les investissements à grande échelle; 3° nouveaux cadres légaux dans le domaine de l'agriculture, notamment le retrait de la clause d'inaliénabilité de certaines terres possédées par des paysans de la région des Andes; 4° nouveaux cadres légaux dans le monde du travail, notamment des mesures favorisant la sous-traitance; 5° nouvelles régulations socio-environnementales, dont la plupart s'avèrent soit peu efficaces, soit freinées par de puissants lobbys<sup>400</sup>. Un des exemples notés par Damonte concernant la faiblesse de la réglementation est que les employés de l'État chargés d'inspecter les entreprises sont logés dans les installations de celles-ci, utilisent leurs outils et finissent bien souvent par être embauchés par elles<sup>401</sup>. Concernant la sous-traitance, Damonte note que non seulement ce type d'embauche est en augmentation, mais de plus, les travailleurs recrutés de cette manière n'ont pas accès aux privilèges qu'ont ceux qui sont embauchés directement par la compagnie qui gère le site d'extraction<sup>402</sup>. Ceux-ci sont syndiqués, et bénéficient donc des acquis obtenus par les décennies de lutte qui marquèrent le milieu du vingtième siècle.

En plus de ces faiblesses dans l'appareil législatif, les changements technologiques qu'a connus le secteur minier durant la deuxième moitié du vingtième siècle ont provoqué des transformations au niveau des besoins de main-d'œuvre. Comme le note Adrian DeWind Jr, à

---

<sup>399</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.149.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p.150.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p.153.

<sup>402</sup> *Ibid.*, p.144.

partir des années cinquante, de nouvelles technologies et techniques firent en sorte de diminuer grandement le besoin en main-d'œuvre dans les mines, particulièrement celles à ciel ouvert<sup>403</sup>. Comme on l'a vu en introduction, le clivage entre mine traditionnelle et mine moderne utilisé autant par DeWind Jr que par Salas Carreño dans leurs études respectives implique également un changement quant à la quantité de main-d'œuvre nécessaire. Dans cette optique, la prolifération des mines à ciel ouvert dans les dernières décennies affaiblit les syndicats, en raison du nombre décroissant des membres.

Le troisième facteur ayant affecté le mouvement syndical est directement lié à la guerre civile. Durant celle-ci, l'antagonisme entre l'État et le Sendero Luminoso s'est creusé à un point où toute la gauche en fut affectée. De par leur manque de discernement, peut-être même par leur animosité généralisée à l'égard de la gauche, les forces armées péruviennes s'attaquèrent à divers groupes contestataires, même si ceux-ci n'étaient pas en accord avec les méthodes insurrectionnelles du Sendero Luminoso. Au même titre, la Comisión de Verdad y Reconciliación (CVR) souligne le grand nombre de morts civils, principalement des autochtones de régions rurales – notamment Ayacucho – durant le conflit<sup>404</sup>. Du côté des insurgés, on ne fit pas mieux. Toute organisation rurale qui refusait de se plier au leadership du Sendero Luminoso était susceptible d'être attaquée à titre d'ennemie. Dans ce contexte, plusieurs leaders locaux refusant tout autant l'autorité de l'État que celle d'Abimael Guzman furent la cible d'attentats. Conséquence de ces échauffourées orchestrées par deux tenants de l'inégalité politique – ce qu'est essentiellement toute hiérarchie – les partis politiques de gauche, les syndicats et autres groupes situés à l'ouest du spectre politique perdirent des forces.

Lorsque l'on combine ces trois facteurs – restructuration néolibérale, changements technologiques favorisant les mines à ciel ouvert et affaiblissement de la gauche suite à la guerre civile, il semblerait que l'opposition aux transnationales minières soit reléguée au passé. Toutefois, certaines données disponibles sur le site web de la Defensoria del Pueblo indiquent plutôt l'inverse. Créée en 1993 par la réforme constitutionnelle menée par Alberto Fujimori qui visait notamment à accroître les pouvoirs exécutifs du gouvernement (la présidence), la Defensoria del Pueblo est un organisme autonome oeuvrant à défendre les droits fondamentaux

---

<sup>403</sup> Adrian DeWind Jr, *Peasants Become Miners: The Evolution of Industrial Mining Systems in Peru*, Columbia University, New York, 1977, p.64.

<sup>404</sup> CVR, *General Conclusions*, [en ligne], <http://www.cverdad.org.pe/ingles/ifinal/conclusiones.php> (Page consultée le 24 avril 2013).

et à superviser l'administration publique<sup>405</sup>. Parmi les tâches dont elle est dotée, la Defensoria publie des rapports mensuels sur l'état des conflits sociaux partout au pays, en fonction de la région et de la nature du conflit. Les conflits qui nous intéressent, ceux de nature socio-environnementale, sont définis comme suit dans le rapport du mois de mars 2013 de la Defensoria del Pueblo : «Il s'agit de conflits relatifs au contrôle, à l'utilisation et/ou à l'accès à l'environnement et ses ressources où sont l'on retrouve également des aspects politiques, économiques, sociaux et culturels»<sup>406</sup>. En date de mars 2013, sur un total de 167 conflits actifs, 121 (soit 72,5%) étaient de nature socio-environnementale. En ajoutant les conflits latents (57 au total et 28 de nature socio-environnementale), on obtient un total de 149 conflits de nature socio-environnementale. Enfin, de ces 149 conflits, 108 (72,5%) étaient en lien direct avec l'industrie minière. Au second rang, on retrouve les conflits liés à l'industrie des hydrocarbures (21, soit 14,9%)<sup>407</sup>. Force est de constater que les Péruviens sont encore aux prises avec des transnationales minières (ou pétrolières). Ce qui a changé depuis les années quatre-vingt-dix, ce sont les canaux organisationnels par lesquels la lutte s'opère.

Dans *The Constitution of Political Actors*, Gerardo Damonte aborde, dans une étude comparée, les particularités qu'ont les communautés paysannes des Andes. Il prend pour objet d'étude la communauté d'Angoraju Carhuayoc, qui a récemment eu des démêlés avec la Compañia Minera Antamina, ainsi que la communauté de Chuquiña en Bolivie, qui a ses propres problèmes avec une autre entreprise minière. Tandis que celle-ci a rapidement inscrit sa mobilisation dans une perspective *indigenista*, et donc s'inscrivant dans une mouvance plus large, la communauté située sur le territoire péruvien a mis l'accent sur son unité interne et a préféré user du terme *campesinos* pour décrire ses habitants et habitantes. Pour expliquer ces différences importantes, Damonte fait un rappel historique des particularités de chacune de ces communautés. Ainsi, si les *Ayllus* boliviens sont d'anciens espaces d'organisation autochtone mis sous tutelle politique durant la période coloniale, les communautés péruviennes sont le résultat à la fois des réformes agraires et des organisations coloniales créées dans le but de contrôler la

---

<sup>405</sup> Defensoria del Pueblo, *Nuestra Institución*, [En Ligne] <http://www.defensoria.gob.pe/defensoria.php>, (Page consultée le 24 avril 2013).

<sup>406</sup> Defensoria del Pueblo, *Reporte de conflictos sociales*, No. 109 (Mars 2013), p.4. Traduction libre de : «[Conflictos relativamente al] control, uso y/o acceso al ambiente y sus recursos. Están presentes también componentes políticos, económicos, sociales y culturales».

<sup>407</sup> *Ibid.*

population autochtone<sup>408</sup>. Supportant son explication d'une absence de conscience autochtone, Damonte cite un professeur de la communauté d'Angoraju Caruhayoc qui mentionne le caractère éminemment métissé de la population, car ils s'identifient notamment à des ancêtres *mestizos*<sup>409</sup>. Conséquemment, ce n'est pas dans l'identification au courant *indigenista*, contrairement à la Bolivie ou à l'Équateur, qu'il faut trouver le symbole d'appartenance motivant la lutte des communautés locales péruviennes.

On pourrait penser que l'utilisation du terme *campesino* fait référence à une appartenance de classe, sauf que dans son étude, Damonte mentionne que malgré qu'elles soient fortes, les communautés paysannes du Pérou sont diversifiées et pratiquement déconnectées l'une de l'autre d'un point de vue politique<sup>410</sup>. De plus, l'héritage de la guerre civile, comme je l'ai mentionné plus haut, a fait en sorte de vider l'essentiel de toute perspective de lutte des classes dans le discours de l'opposition face aux minières. Pour Damonte, il faut prendre garde à nos propres biais d'occidentaux lorsque nous analysons les luttes péruviennes contre les transnationales minières : les qualifier d'environnementalistes ou d'autonomistes reviendrait à nier la spécificité de leur parcours historique<sup>411</sup>. La communauté d'Angoraju Carhuayoc a non seulement une importante tradition de lutte et de négociations face à des acteurs extérieurs, notamment l'État péruvien, mais surtout, elle porte en mémoire ces épisodes de résistance en guise de symbole d'unité<sup>412</sup>.

Cet accent sur l'unité intérieure au détriment d'alliances plus larges, la communauté en a toutefois souffert avec l'arrivée de la Compañia Minera Antamina. En effet, les multiples rencontres de négociation entre la compagnie et les leaders de la communauté – avec les résultats qui s'ensuivirent, soit la délocalisation accélérée – affectèrent l'autorité de ces derniers<sup>413</sup>. Autre effet négatif de l'arrivée de la compagnie, les relations internes à la communauté furent grandement affectées. Les sommes d'argent versées aux familles pour compenser la délocalisation a entraîné une compétition entre les familles<sup>414</sup>. Notamment, mentionne Salas Carreño, la compagnie a compensé des gens qui n'étaient pas propriétaires des terres, mais ceux

---

<sup>408</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.263.

<sup>409</sup> *Ibid.*, p.103.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p.317.

<sup>411</sup> *Ibid.*, p.216.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p.215.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p.183.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p.183.

qui y résidaient et y travaillaient<sup>415</sup>. Conséquemment, les relations de pouvoir traditionnelles d'Angoraju Carhuayoc subirent un affront d'autant plus marqué que malgré l'ouverture théorique des postes de leadership à tous les membres de la communauté, ce sont en fait les deux familles plus aisées qui sont élues en alternance<sup>416</sup>.

Si la communauté bolivienne de Chuquiña n'a pas hésité avant de faire appel à un appui externe, la communauté péruvienne d'Angoraju Carhuayoc a non seulement refusé l'aide des ONG et la participation à un mouvement social plus large, mais en plus elle a vu son unité intérieure minée par la façon dont la compagnie a interagi avec ses membres. Heureusement, si l'histoire spécifique d'Angoraju Carhuayoc l'a amenée à vouloir mener son combat toute seule contre la compagnie minière, d'autres communautés paysannes du Pérou ont opté pour une coordination à l'échelle nationale.

## **5. Une nouvelle organisation : la CONACAMI**

Comme la création de cette organisation remonte à moins de quinze ans, on quitte peu à peu le récit historique pour s'aventurer dans une analyse de phénomènes contemporains, ce qui relèverait davantage de la sociologie ou de l'anthropologie. Ce qui suit vise surtout à décrire cette organisation, comment elle a vu le jour et comment elle s'articule dans la lutte actuelle entre les transnationales minières et les communautés qu'elles affectent. Je terminerai cette ultime section par une analyse critique fortement inspirée de celle qu'en a fait Gerardo Damonte en 2008. Cette section servira à lancer les pistes d'une comparaison entre le mouvement pré-syndical des années 1900-1930, le mouvement syndical des années 1930-1990 et l'ère des organisations civiles dans laquelle l'opposition face aux transnationales minières est entrée.

### *contexte historique et création*

Dans les années 1990, avec la mise en place des réformes néolibérales, le Pérou connut un nouveau boom minier. Conséquemment, les conflits entre communautés paysannes et entreprises minières s'accrurent. Bien que certains groupes sociaux aient survécu à la purge des années quatre-vingt-dix visant la gauche comme c'est le cas avec la Confederación Nacional Agraria (CNA) et la Confederación Campesina del Perú (CCP), aucune ne traitait directement des enjeux

---

<sup>415</sup> Salas Carreño, *Op. Cit.*, p. 272.

<sup>416</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.112.

soulevés par les mines. De plus, selon Luis Cesar Padilla, ce sont davantage les projets miniers récents, que ceux ayant une plus longue histoire et ayant acquis leur propre dynamique interne comme Cerro de Pasco, La Oroya ou Tintaya, qui provoquent désormais une réaction auprès des communautés<sup>417</sup>.

C'est en 1999, à Lima, qu'a eu lieu le premier congrès national de la Coordinadora Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI). À l'origine, l'objectif était de mettre en contact les communautés vivant des situations semblables afin qu'elles puissent partager leurs connaissances, solidifier l'appui technique, politique et coopératif tout en trouvant des solutions. Les communautés présentes convinrent d'axer leur lutte autour de trois revendications principales : 1° le respect des droits des communautés sur les ressources locales; 2° la certification communale des litiges environnementaux; 3° le partage des profits générés par l'extraction minière<sup>418</sup>. De plus, la majorité des communautés optèrent pour une organisation décentralisée, misant davantage sur l'établissement de coordinations régionales qui, sur le long terme, devaient prendre le leadership<sup>419</sup>. Enfin, les communautés ainsi nouvellement coordonnées entre elles se rendirent rapidement compte que l'État s'efforçait de nier l'existence des conflits miniers<sup>420</sup>.

En parallèle à la création de la CONACAMI, la compagnie canadienne Manhattan Minerals acheta une concession minière de 10'000 hectares dans la région de Tambogrande, au nord du Pérou. L'opposition populaire grimpa assez rapidement, sur la base «que les territoires prévus pour la construction du chantier [renfermaient] des zones urbaines, des aires destinées au développement urbain, ainsi que des centaines d'hectares de terre agricole. De plus, le projet [aurait engendré] la délocalisation de 8 000 habitants, le détournement d'une rivière et la contamination des sources d'eau potable du district<sup>421</sup>». Le mouvement de contestation organisa une consultation citoyenne en 2002 où le «no a la mina» l'emporta avec près de 94% des voix, 73% de la population de Tambogrande ayant participé<sup>422</sup>. Cette résistance devint rapidement emblématique autant au niveau national qu'à l'international. En 2003, la Coordination devient

---

<sup>417</sup> César Padilla, «El caso CONACAMI en el contexto latinoamericano» in *Op. Cit.*, de Echave, 2009, p.157.

<sup>418</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.255.

<sup>419</sup> *Ibid.*, p.256.

<sup>420</sup> *Ibid.*, p.158.

<sup>421</sup> Laura Handal López. «La Victoire de Tambogrande», *Revue Caminando* (Nov. 2006), [En Ligne], <http://cdhal.org/caminando/25/1>, (Page consultée le 20 juillet 2013), p.12.

<sup>422</sup> José de Echave, «Minería y conflictos sociales en el Perú», in *Op. Cit.*, de Echave, 2009, p.111

Confédération, un changement conceptuel important au niveau institutionnel, mais qui provoqua peu de dérangements quant aux relations entre la base et la structure dirigeante<sup>423</sup>. La CONACAMI se dota alors de principes et de propositions plus extensifs

*principes*<sup>424</sup>

Malgré la disparition officielle du statut d'autochtone dans les documents officiels du Pérou, remplacé sous Velasco par celui de paysan, et sous Fujimori par un terme plus générique, celui de pauvre<sup>425</sup>, les six principes de la CONACAMI ont une forte thématique autochtone. Avec le principe de l'IDENTITE, elle reconnaît le droit à l'existence et à la différence de chaque être humain. Cette idée est particulièrement rattachée à la précarité socioéconomique des paysans et des paysannes, au manque de respect de l'État péruvien vis-à-vis des autochtones, notamment en refusant de signer la convention du Bureau International du Travail sur la reconnaissance des droits des autochtones. Rachel Sarrasin et Marie-Dominik Langlois, dans un article publié en 2008 dans la revue québécoise *À Babord !*, sont d'avis que la résistance aux mines a renforcé l'appartenance culturelle autochtone des péruviens et des péruviennes : «Les mobilisations antimines ont [...] mené au renforcement de l'identité culturelle paysanne des communautés, qui à leur tour ont intégré leur appartenance à la terre dans des projets de développement communautaire en accord avec leurs valeurs»<sup>426</sup>.

Les principes de DUALITE et de COMPLEMENTARITE affirment que toute personne a son alter ego, qu'il n'y a n'y inférieur·e ni supérieur·e, et donc que les relations femme-homme doivent être égalitaires et que les décisions concernant le groupe doivent se prendre par un processus horizontal, sans hiérarchies. Alors que les coopératives installées par le gouvernement de Velasco n'avaient pas supprimé les rapports de pouvoir traditionnels malgré une affirmation de l'autogestion des communautés, on observe ici une volonté de la CONACAMI de se défaire de

---

<sup>423</sup> *Op. Cit.*, Padilla, p.158.

<sup>424</sup> CONACAMI. *Nuestra Organización*, [en ligne] [http://www.conacami.org/site/index.php?option=com\\_content&view=section&layout=blog&id=6&Itemid=86](http://www.conacami.org/site/index.php?option=com_content&view=section&layout=blog&id=6&Itemid=86) (Page consultée le 30 novembre 2010).

<sup>425</sup> *Ethel Del Pozo Vergnes, Société, Bergers et Changements au Pérou : de l'hacienda à la mondialisation*, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 19.

<sup>426</sup> Rachel Sarrasin. «Terre, eau et vie : Le combat des paysans contre les entreprises minières canadiennes», *À Babord !*, No. 27, (déc. 2008 / Jan. 2009), <http://www.ababord.org/spip.php?article803>, (Page consultée le 13 novembre 2010).

l'héritage du colonialisme. Un des objectifs est de solidifier les liens de solidarité par le biais d'assemblées générales et d'actions collectives<sup>427</sup>.

L'INTERDEPENDANCE et la RECIPROCITE sont deux autres principes-clés. Ils affirment que tout est relié à tout et qu'ainsi, tout dommage à l'environnement, la *madre tierra*, cause un dommage à l'être humain. Par le fait même, les rapports entre les êtres vivants sont empreints de réciprocité, d'échanges mutuels. Conséquemment, dans la vision de la confédération, polluer la nature provoquera quelque chose de négatif en retour pour ceux qui l'habitent. Ces principes soulignent les valeurs écologistes des communautés affectées par les mines. Leur attitude correspond à ce que Joan Martinez Allier appelle l'écologie populaire, un courant qui met de l'avant que les principaux problèmes causant la crise environnementale sont : les inégalités sociales et la division internationale du travail qui favorise la monoculture et la globalisation du capital. Cette approche critique la demande croissante du Nord pour les matières premières du Sud<sup>428</sup>.

Bouclant la boucle, le principe de l'ALTERNANCE et de l'EQUILIBRE, clamant que la vie est un perpétuel mouvement et que la stagnation n'amène rien de bon, souligne la volonté antiautoritaire de la confédération. À ce titre, notons que la présidence de la CONACAMI change tous les deux ans afin d'éviter tout abus de pouvoir. On peut y lire également une réaffirmation du respect de l'ordre naturel, ce qui n'est pas surprenant puisque l'agriculture est essentielle à ces communautés.

### *propositions*

Un des arguments du néolibéralisme est qu'il n'y a pas d'alternative au mode de vie actuel. Pourtant, la CONACAMI, qui critique le néolibéralisme, propose un autre mode de vie qu'elle nomme *el buen vivir*, et qui repose sur des principes différents de ceux qui animent l'idéologie néolibérale. Ayant participé à la campagne contre la Zone de Libre Échange des Amériques (ZLEA) à partir de 2002, la confédération s'oppose à la spécialisation économique de l'Amérique du Sud en pays exportateurs de ressources naturelles et de produits en monoculture. Elle attaque également le traité de libre-échange États-Unis-Pérou, et dénonce la collusion entre l'État et les entreprises privées, dont beaucoup sont des transnationales ayant leur siège social en Amérique

---

<sup>427</sup> *Op.Cit.*, Svampa, p.38.

<sup>428</sup> *Ibid.*, p.45.



du Nord ou en Europe. Face aux dégâts déjà irréversibles de certains sites, dont La Oroya et Cerro de Pasco, elle demande reconnaissance et compensation. Elle exige une vigilance permanente pour éviter la collusion des intérêts privés avec ceux de l'État, et demande le retour de l'inaliénabilité des terres appartenant aux autochtones. D'une manière plus constructive, la confédération demande davantage de diversité économique contre la dépendance de l'exploitation minière et pétrolière en mettant de l'avant l'agriculture, l'agro-industrie et l'écotourisme. La CONACAMI vise ainsi la promotion des activités responsables socialement et durables pour l'environnement.

Dans une entrevue<sup>429</sup> avec l'anthropologue Deborah Poole, l'ancien président de la CONACAMI, Mario Palacios, explique brièvement le projet de société mis de l'avant par les membres de la confédération. Le point de départ pour lui est de comprendre que le mode de vie néolibéral est destructeur pour la planète et donc également pour l'espèce humaine. Sur l'aspect politique, il considère que la démocratie représentative exclut de nombreux groupes ethniques, qui composent une majorité de la population péruvienne. Ce faisant le mode républicain est en crise et ne peut s'appliquer à l'aspect plurinational du Pérou. La nouvelle démocratie qu'ils proposent est participative, s'inspirant du *mandar obedeciendo* des Zapatistes mexicains, qui signifie pour les leaders de diriger dans l'obéissance, donc que toute forme d'autorité soit subordonnée à la base.

Sur l'aspect environnemental, un des apports important du *buen vivir*, c'est de considérer que les droits humains ne suffisent pas, qu'il faut respecter ceux de la *Madre Tierra* aussi, donc de l'environnement et des autres espèces vivantes. Ce respect s'incorpore, pour Palacios, à travers le quotidien, par des pratiques agricoles plus saines, par une bonne utilisation des ressources, et surtout, par le refus de toute sujétion économique.

Ces principes et propositions témoignent du rattachement de la CONACAMI aux traditions autochtones et aux mouvements *indigenistas* en général. Assez rapidement, les dirigeants en vinrent à affirmer une identité autochtone, ce qui a provoqué quelques divisions à l'intérieur du mouvement. Néanmoins, la création de la Coordinadora Andina de la Organizaciones Indigenas (CAOI), a évité à la CONACAMI de devoir porter le flambeau de la lutte autochtone et donc de

---

<sup>429</sup> Deborah Poole, «El Buen vivir : Peruvian Indigenous Leader Mario Palacios», *Nacla Report on the Americas*, No. 5, Vol. 43, pp. 30-33.

perdre des effectifs qui prennent part à l'organisation principalement pour des questions minières.

Enfin, il est important de prendre en compte que la lutte de la confédération n'est pas isolée. Au Pérou, il y a la création de la Asociación Interétnica de Desarrollo de la Selva Peruana (AIDSESP), l'équivalent<sup>430</sup> de la CONACAMI pour les autochtones de la forêt amazonienne du Pérou. Ceux-ci ont lutté à l'été 2009 pour démontrer leur opposition à l'extraction pétrolière sur leur territoire dans la région de Bagua. La formation de l'Observatorio de Conflictos Mineros de America Latina (OCMAL), de concert avec des organisations pour la défense des communautés affectées par les mines d'Argentine, du Chili, de la Colombie et de l'Équateur est un autre exemple de la croissance de l'organisation populaire face au néolibéralisme que maints gouvernements laissent entrer sans broncher.

### *limites*

Pour Gerardo Damonte, l'organisation est rapidement parvenue à démontrer les impacts négatifs des projets miniers<sup>431</sup>. L'utilisation d'Internet et les mobilisations publiques lui ont permis de recevoir un appui notable de groupes écologistes partout dans le monde. De plus, l'anthropologue péruvien énonce quatre raisons expliquant la pertinence de la CONACAMI. Premièrement, il s'agit d'une organisation politiquement indépendante ayant mobilisé la population des Andes tout en articulant des demandes portant sur la terre et les ressources; deuxièmement, la CONACAMI a rapidement augmenté sa portée politique, passant des espaces locaux des communautés à un espace régional et même national, tout en obtenant une reconnaissance internationale; troisièmement, la confédération s'est développée dans un contexte de globalisation croissante, recevant du support d'ONG – comme Développement et Paix – et d'autres groupes concernés par la protection de l'environnement et les droits des communautés autochtones; enfin, elle a eu recours au discours ethnique et à la participation politique dans les affaires nationales<sup>432</sup>.

---

<sup>430</sup> Un chroniqueur du périodique Correo mentionnait dans l'introduction d'un article peu élogieux à l'égard des « ultras » que «AIDSESP es a la Selva lo que CONACAMI es a la minería». Mario Saldana, «De la Selva sus "ultras"», *Correo*, [En Ligne], [http://correoperu.pe/correo/columnistas.php?txtEdi\\_id=4&txtSecci\\_parent=&txtSecci\\_id=84&txtNota\\_id=54225](http://correoperu.pe/correo/columnistas.php?txtEdi_id=4&txtSecci_parent=&txtSecci_id=84&txtNota_id=54225), (Page consultée le 3 décembre 2010).

<sup>431</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p. 256.

<sup>432</sup> *Ibid.*, p.221.

Malgré ses bons mots à l'égard de la CONACAMI, Gerardo Damonte est plutôt mitigé quant à la réussite de cette organisation. Bien entendu, étant donné qu'elle a vu le jour il y a moins de quinze ans et qu'elle est encore très active, il m'apparaît un peu tôt pour tirer un bilan historique. Il semble néanmoins pertinent de dresser la liste des objections à son égard, et de s'attarder un peu aux limites de l'organisation, dans le but de les comparer avec celles du mouvement syndical. En effet, il y a peut-être des leçons à tirer dans la manière dont s'organise la résistance face aux transnationales minières au Pérou afin d'éviter de tomber dans des pièges similaires d'une génération militante à une autre. Ces limites et faiblesses se regroupent logiquement selon trois thèmes : la logistique, la nature de l'organisation et le discours qu'elle tient.

Tout d'abord, au point de vue logistique, Damonte énumère trois grandes faiblesses ayant nuit à la CONACAMI : 1° la diversité des communautés qui en font partie; 2° le manque d'expérience de lutte pour la plupart des communautés actuellement affectées par les mines; 3° l'isolement des différentes régions de la cordillère<sup>433</sup>. La première et la troisième faiblesse participent d'une même réalité, soit celle d'un territoire escarpé, où le déplacement se fait autant à la verticale qu'à l'horizontale, les sommets de la Cordillère andine isolant les communautés paysannes les unes des autres, ou du moins les ayant isolé durant suffisamment longtemps pour qu'elles aient appris à se fier à elles-mêmes d'abord, comme ce fut le cas avec Angoraju Carhuayoc. Concernant le manque d'expérience, il est utile ici de rappeler ce que disait César Padilla comme quoi les communautés affectées par le boom minier initié dans les années 1990 ne sont pas les mêmes que celles qui connurent l'expansion minière des époques précédentes<sup>434</sup>. Ces trois aspects logistiques se nourrissant mutuellement, on peut s'attendre à un défi de taille pour parvenir à maintenir une confédération à l'échelle nationale.

C'est d'ailleurs pourquoi avec la première version, alors qu'il s'agissait d'une *coordinadora* plutôt que d'une *confederación*, les communautés fondatrices misèrent davantage sur la décentralisation des pouvoirs et la création de regroupements régionaux afin de limiter le recours à l'instance nationale. Toutefois, comme le mentionne Damonte, la CONACAMI a rapidement priorisé le développement de sa structure centrale, située dans la capitale, tentant de répéter le modèle de mobilisation des Andes centrales – plus dynamique – à d'autres réalités, ailleurs dans le pays<sup>435</sup>. Il faut dire que si la CONACAMI a priorisé le développement de sa structure centrale,

---

<sup>433</sup> *Ibid.*, p.261.

<sup>434</sup> César Padilla, «El caso CONACAMI en el contexto latinoamericano» in *Op. Cit.*, de Echave, 2009, p.157.

<sup>435</sup> Damonte, *Op. Cit.*, p.263.

c'est peut-être parce qu'elle n'est pas parvenue à organiser efficacement les regroupements régionaux. Un exemple de cet échec est l'absence notable de la CONACAMI auprès d'Angoraju Carhuayoc, qui est pourtant dans les parages du troisième plus important projet minier du pays. En effet, les leaders locaux considéraient la confédération comme une ONG parmi tant d'autres, se servant d'elle afin de diffuser les plaintes et d'organiser les discussions et débats dans la sphère publique, sans toutefois l'investir dans une perspective de lutte coordonnée des communautés affectées par les mines partout au Pérou<sup>436</sup>.

Cette emphase sur la centralisation rappelle l'insistance de Jorge del Prado sur le manque de leadership dans les organisations syndicales naissantes en tant que cause de leur manque de dynamisme et d'activité militante (rappelons-nous du premier chapitre). Del Prado n'est pas le seul. Dans un pamphlet de la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP), lorsqu'il est question des difficultés vécues lors des luttes syndicales et populaires de la fin des années soixante-dix, le manque de leadership – cette fois-ci provoqué par les arrestations des dirigeants syndicaux – est encore pointé du doigt comme étant une des causes du manque d'unité du mouvement, on l'a vu au chapitre précédent. Sans se lancer dans une explication approfondie des caractéristiques de la gauche radicale, il est intéressant ici de noter l'importance que prend le leadership pour les militants communistes et leurs organisations. Une perspective anarcho-syndicaliste similaire à celle qui était présente dans les premières décennies du mouvement syndical péruvien – les années 1900-1930 – saluerait plutôt la volonté initiale de la CONACAMI de demeurer une instance décentralisée, et s'attaquerait très certainement à l'excès de leadership et de centralisation des organisations militantes.

Avec la manière dont s'enligne la CONACAMI qui, à l'image des organisations syndicales des années soixante-dix et quatre-vingt, mise de plus en plus sur un discours centralisé et une organisation où la structure bureaucratique est l'élément le plus dynamique, on pourrait craindre que la confédération échoue à la même place que les syndicats à la période précédente : à trop vouloir déterminer ce que la base veut plutôt que d'organiser la mobilisation et l'éducation populaire, on force un discours qui n'a de sens que pour ses rédacteurs.

Au chapitre de l'organisation, la CONACAMI a également comme faiblesse de dépendre principalement de conflits locaux qu'elle fait connaître à l'échelle nationale, faisant en sorte de

---

<sup>436</sup> *Ibid.*, p.257.

poser certaines limites aux objectifs de reconnaissance nationale et internationale<sup>437</sup>. C'est notamment dans l'intention de se doter d'un discours plus large, que la CONACAMI a adopté une perspective *indigenista*. Ce changement de discours, toutefois, a eu pour conséquence de miner sa représentativité à l'échelle locale, l'éloignant encore plus de sa base, qui est composée de gens se considérant *campesinos* et non *indigenas*.

### **Conclusion**

Difficile de conclure une analyse portant sur un phénomène toujours en cours. Par souci de recul historique, j'ai préféré opter, dans ce chapitre, pour une genèse du mouvement porté par la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI), plutôt que de relater les événements auxquels elle a participé et d'aborder les mobilisations en cours. Ceci dit, il y a tout de même certains éléments qu'il m'apparaît important de rappeler en guise de conclusion. D'abord, le contexte dans lequel émerge la CONACAMI est celui de restructurations néolibérales pilotées par Alberto Fujimori, lui-même ayant profité de la guerre civile pour suspendre la démocratie et mettre de l'avant son programme de réformes.

Ensuite, l'affaiblissement de la gauche, avec pour cause le même conflit qui donna à Fujimori la légitimité d'opérer son *autogolpe*, a redessiné le paysage politique de la contestation dans le secteur minier. Non seulement les syndicats traditionnels sont en perte de vitesse devant la réorganisation du travail minier, axé sur des technologies requérant peu de travailleurs devant être de plus en plus qualifiés, mais les entreprises minières du vingt-et-unième siècle s'installent là où l'expérience combative est peu développée, c'est-à-dire là où les gisements n'étaient pas exploités il y a trente ans, faute de moyens technologiques ou financiers pour y accéder.

Troisièmement, l'apparition de nouveaux concepts tels que «gouvernance», «développement durable» et «responsabilité sociale des entreprises» viennent bouleverser l'image qu'on se faisait des transnationales minières. Celles-ci cherchent désormais à légitimer leurs actions par le biais de programmes d'aide aux communautés afin de démontrer qu'elles ont non seulement un impact positif sur les finances du pays où elles s'installent, mais aussi qu'elles bénéficient aux communautés locale. Malgré cette apparente bonne volonté, des entreprises comme la Compañia Minera Antamina ne sont pas à l'abri de conflits avec les communautés avec lesquelles elles font affaire. Si, comme l'a mentionné l'anthropologue Gerardo Damonte, les entreprises ne sont pas

---

<sup>437</sup> *Ibid.*, p.258.

des «agences de développement»<sup>438</sup>, comment expliquer cette volonté qu'elles ont de légitimer leurs activités en regard de l'opinion publique ? Pour un spécialiste en éthique des entreprises comme Alain Deneault, il semble clair qu'il s'agit là d'une «révolution anesthésiante»<sup>439</sup>.

---

<sup>438</sup> *Ibid.*, p.168

<sup>439</sup> Deneault, *Op. Cit.*, p. 20.

## Conclusion

Tout au long du ce vingtième siècle, de grandes transformations ont eu lieu dans la région des Andes centrales du Pérou. Au cœur de ces changements, l'industrie minière est d'abord passée entre les mains de compagnies étrangères pour ensuite croître à une échelle fulgurante, entraînant toute la région avec elle. Plutôt que d'être passifs et passives devant de tels bouleversements dans leur quotidien, les habitants et les habitantes de ces lieux auparavant isolés du reste du monde ont su s'adapter et tirer avantage du nouveau mode de vie qu'on leur imposait. En suivant le fil de ce vingtième siècle, donc, on peut mieux comprendre comment le développement de l'industrie minière transnationale au Pérou s'est heurté à des réticences, puis des résistances de la part de ceux et de celles qui en étaient affecté·e·s.

### De paysans à mineurs

La première période était marquée par le phénomène de la prolétarianisation des paysans. Bien que l'exploitation minière fait partie de la réalité des Andes depuis avant la Conquête, le 19<sup>e</sup> siècle avait fait du guano le symbole économique par excellence du Pérou. De plus, en excluant la période coloniale où l'économie mondiale n'était pas encore vouée au capitalisme et aux méthodes modernes de faire des affaires, ce n'est qu'à l'orée du vingtième siècle que la première transnationale minière a fait son apparition sur le territoire péruvien. La nouvelle venue, la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPC), financée par des capitaux américains et bénéficiant des plus récentes technologies industrielles d'une Amérique du Nord en croissance fulgurante, a su aisément écartier les entreprises minières péruviennes. Or, cette arrivée est le fruit d'un contexte favorable : des circonstances économiques favorables que l'on a appelé la *boya del cobre*, ou ruée vers le cuivre de 1887, combinées au code minier péruvien de 1901 stabilisant la possession des concessions minières, sans oublier le prolongement du chemin de fer jusqu'à La Oroya (1890), à l'Est de Lima, dans la région montagneuse de Cerro de Pasco.

Malgré ce contexte des plus favorables au développement de la CPC, celle-ci connut des difficultés notables quant au maintien d'une main-d'œuvre stable et suffisante pour assurer la continuité de ses activités. En effet, les travailleurs recrutés par la compagnie étaient à l'époque pour la plupart des paysans vivant de manière autonome et assuraient eux-mêmes leur subsistance par le biais de leurs communautés. Comme l'avait noté Adrian DeWind Jr dans

*Peasants Become Miners*, cette difficulté à maintenir un nombre suffisant de travailleurs a donné un grand pouvoir aux mineurs de la CPCC durant la première période.

L'élément-clé à retenir pour le premier chapitre est l'*enganche*. Ce système d'embauche, basé sur les réseaux sociaux déjà établis dans les Andes centrales a assuré à la compagnie un apport constant en travailleurs. En effet, il faut comprendre que puisqu'ils étaient habitués à leur autonomie, les paysans andins ne se sont pas rués avec enthousiasme aux portes de l'usine pour obtenir du travail. Remettre en contexte le rôle de l'*enganche* permet faire le lien entre les paysans et la compagnie américaine. Celle-ci embauchait des gens du coin – souvent des notables ayant une quelconque position d'autorité – en tant qu'intermédiaire afin d'approcher les paysans, leur offrant des avances en argent ou en bons qu'il était possible de dépenser dans des commerces – souvent possédés par ces intermédiaires qui en tiraient profit – en échange d'un contrat à durée déterminée de travail dans la mine pour rembourser le prêt. D'un autre côté, les paysans, désormais connectés aux manufactures de la capitale par le biais du chemin de fer, cherchaient à obtenir de l'argent. Ils étaient donc intéressés par ces prêts, si bien que pour plusieurs la tactique consistait à accepter le prêt mais à ne jamais compléter le contrat de travail, en quittant la mine dès qu'ils en avaient assez. D'ailleurs, cette pratique fut tellement courante que l'État péruvien dut voter une loi en 1903 permettant de traduire en justice les paysans qui ne respectaient pas le contrat d'*enganche*. Le résultat à moyen terme, toutefois, est que les paysans devinrent de plus en plus dépendants du salaire versé, surtout quand, à partir de 1922 la nouvelle fonderie de La Oroya – appartenant à la CPCC – a commencé à polluer les terres de la région, forçant de nombreuses familles à quitter leur terre.

En parallèle aux désertions sporadiques de ces paysans-mineurs non encore organisés sur le plan syndical, une organisation née de la mouvance indigéniste du début du vingtième siècle, la Asociación Pro-Indígena, prit le parti de ces travailleurs exploités. Regroupement d'intellectuels progressistes de toutes les tendances politiques, cette association défendait les droits des autochtones en publiant notamment une revue intitulée *El Deber Pro-Indígena*. Dans les pages de ce périodique, les membres de l'association y défendait des principes de démocratie et de justice en revendiquant notamment l'accès gratuit à l'éducation pour les autochtones et en dénonçant les abus et les préjugés dont étaient ils étaient victimes. Une des cibles privilégiées de l'Asociación Pro-Indígena était l'*enganche*, qu'ils jugeaient profondément destructeur pour la population andine. Une des membres prolifiques de cette association, Dora Mayer, a publié en



1916 une étude des conditions de travail des travailleurs de la Cerro de Pasco Copper Corporation. Bien qu'elle consacre la majorité de cet ouvrage à décrire ces conditions inhumaines, elle nous informe sur les premiers conflits de travail entre la compagnie et les paysans-mineurs. Globalement, les publications des membres de l'Asociación Pro-Indígena s'inscrivent dans une stratégie de contestation de l'industrie minière à une époque où les luttes ouvrières des mineurs en étaient à leurs balbutiements.

### **Répression politique et luttes syndicales**

Le second chapitre a couvert la période qui va de la crise économique mondiale à la transition vers la démocratie électorale en 1980. Cette longue période fut marquée par l'essor du mouvement ouvrier dans le secteur minier. Suite à la première tentative de syndicalisation en 1930 par le Comité Central de Reclamos des mineurs de Morococha, le Pérou connaît des vagues successives de répression par des gouvernements militaires où la tête du pays change à force de coups d'État. Sánchez Cerro, Benavides et Odría sont les principaux dirigeants de cette période qui va jusqu'au milieu des années cinquante et pendant laquelle l'État accorde quelques mesures d'apaisement d'une main pour mieux réprimer la dissidence de l'autre. Ainsi, on a vu que Benavides, par exemple, s'est doté d'un ministre du travail progressiste. Les années cinquante, marquée par la sanglante dictature d'Odría furent pour le part le théâtre d'une réforme du code minier, considérée par ses instigateurs comme une modernisation nécessaire et comme une plus grande ouverture au capital étranger par ses détracteurs.

Si, à l'instar de la plupart des autres pays d'Amérique du Sud à la même époque, le Pérou connut cette alliance entre les militaires au pouvoir et l'élite économique, à partir de 1968, un changement de garde provoqua une rupture avec cette tendance. En effet, alors que le général Pinochet mettait fin à une des premières expériences socialistes, issue du suffrage universel, tout en interrompant une démocratie électorale historiquement forte et que l'on s'apprêtait à «célébrer» les vingt ans du coup d'État au Guatemala, le général Juan Velasco Alvarado prit le pouvoir au Pérou dans l'intention de reprendre le contrôle du développement économique de son pays. On l'a vu, ce militaire de gauche a instigué une révolution par le haut visant à lancer le Pérou dans une voie qui n'était ni capitaliste, ni communiste en raffermissant l'intervention de l'État dans l'économie, notamment par la nationalisation de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC). De 1968 à 1975, les politiques progressistes du général Velasco permirent la

reconnaissance de plusieurs centaines de syndicats, tout mettant en œuvre divers programmes visant à tisser un certain filet social. C'est dans ce contexte qu'en 1969 fut créée la Federación de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP).

Cette organisation syndicale s'est rapidement démarquée par ses prises de position révolutionnaires et sa critique virulente des formes plus réformistes de syndicalisme. Les sources étudiées au sein de ce chapitre témoignent à la fois des divergences d'opinions éclatantes entre les différentes organisations syndicales de l'époque, notamment la Central General de los Trabajadores del Peru (CGTP) et la FNTMMP et à la fois de la position très radicale de la seconde, donc des militants issus du secteur minier. Il est important ici d'insister sur l'influence qu'ont eu les débats et prises de position qui secouaient alors la gauche sur l'ensemble de la planète, notamment entre communistes soviétiques et maoïstes. Le rejet ou l'acceptation de la voie insurrectionnelle par les groupes d'extrême gauche est effectivement un élément important à garder en tête lorsque l'on aborde cette époque de l'histoire du Pérou, car un des acteurs incontournables de son histoire récente est le Sentier Lumineux, une faction de l'extrême gauche péruvienne ayant décidé de prendre les armes le jour du scrutin signalant le retour à la démocratie électorale en 1980.

Un élément non négligeable de cette réalité et qui peut paraître anecdotique est le foisonnement d'acronymes de partis politiques, de syndicats et d'organisations de toutes sortes à l'époque. On l'a vu durant le deuxième chapitre, à peu près toutes les tendances étaient représentées et chaque groupe gauchiste se targuait d'être le représentant officiel des travailleurs, des paysans et de tout le peuple péruvien. La FNTMMP n'a pas été différente des autres syndicats quant à cette prétention. Néanmoins, si j'ai choisi d'aborder cette organisation en particulier, c'est autant pour des raisons de disponibilité et d'abondance des sources que parce qu'elle représentait la grande majorité des travailleurs des mines à l'époque. Le membre régulier de cette fédération n'adoptait très certainement pas toutes les positions de principe que votaient ses représentants en congrès, il n'en demeure pas moins qu'il y avait possibilité de changer de représentation syndicale. À ce titre, il serait intéressant de pousser la recherche plus loin en retrouvant des traces de ce que pensaient ces mineurs syndiqués de l'organisation à laquelle ils appartenaient.

Cette période s'est achevée avec l'insurrection du Sentier Lumineux, qui devint rapidement un prétexte pour le gouvernement péruvien afin de mater toute forme de contestation sociale. Il m'apparaît important de replacer le mouvement populaire de la fin des années soixante-dix, celui

qui propulsa le retour des urnes, avec le lancement de la lutte armée du Sentier Lumineux, qui se servit de l'occasion pour brûler ces mêmes urnes au nom d'un idéal ayant finalement servi à justifier le massacre de ceux qu'on disait vouloir libérer. J'ai tenté de démontrer qu'on ne pouvait comprendre cet événement sans prendre en compte la lutte au sein de laquelle la FNTMMP s'inscrivait en avant-garde. Mais plus encore, les luttes d'influence dans lesquelles les partis politiques de gauche et les syndicats se sont lancés – des querelles entre l'Allianza Popular Revolucionara Americana (APRA) et le Partido Comunista del Perú (PCP) des années cinquante à celles entre la CGTP et la FNTMMP des années soixante-dix – permettent de comprendre un peu plus la genèse du Sentier Lumineux. Enfin, la démocratie électorale allait une fois de plus être interrompue par un coup d'État, cette fois-ci perpétré par le président pourtant élu Alberto Fujimori.

### **Néolibéralisme et luttes citoyennes : un bilan provisoire**

S'il est possible de donner à la troisième période l'*autogolpe* de Fujimori comme balise première, le moment significatif qui permettrait de la clore est encore à venir. Les événements qui y sont traités se situent à la frontière entre le passé et le présent. D'abord, l'organisation à laquelle je me suis intéressé pour ce chapitre, la Confederación de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI) est encore active et compte moins de vingt années d'existence. Ensuite, le contexte socioéconomique est relativement le même au Pérou depuis le début des années quatre-vingt-dix, soit depuis la mise en place du programme néolibéral qu'Alberto Fujimori a implanté en suivant les conseils du Fonds monétaire international, de la Banque mondiale et autres propagateurs de la bonne gouvernance à l'échelle mondiale. Enfin, et c'est le plus important en ce qui a trait à ce mémoire, les enjeux et les acteurs et actrices participant à la lutte contre les minières ne sont plus les mêmes qu'ils étaient dans les périodes précédentes. Ce sont désormais les communautés locales qui sont les plus actives dans leur opposition aux transnationales minières, et leurs requêtes abordent principalement la question écologique sous l'angle d'une réciprocité entre l'humain et la terre.

Le programme économique du gouvernement d'Alberto Fujimori participe d'une transformation globale de la façon dont on conçoit les rôles traditionnels de l'État et des entreprises. Par d'habiles modifications du vocabulaire, on en est venus à faire de l'État un simple gestionnaire des avoirs publics, dans une direction qui ressemble à s'y méprendre à celle de

l'entreprise privée. En me basant sur la critique qu'a faite Alain Deneault du concept de gouvernance, j'ai démontré comment la participation citoyenne était désormais réduite à sa plus simple expression, soit celle où seuls les gens directement impliqués dans un débat y ont droit de parole. Ainsi, les affaires publiques deviennent l'affaire de quelques-uns, amenant la dissidence à rompre ses solidarités si elle souhaite prendre part à la consultation. Dans cet ordre politique désincarné, le consensus s'obtient en s'accordant à un mot d'ordre déterminé d'avance, et non plus en débattant au sein de l'agora. La réflexion de Deneault m'a été utile en ce qu'elle permet de mieux comprendre ce que Boaventura de Sousa Santos qualifiait de «cadre législatif vide» lorsqu'il parlait de l'État néolibéral. Pour les entreprises, cette transformation fait d'elles, par le biais des politiques de Responsabilité sociale des entreprises (RSE), les nouvelles mandataires du bien public, réduit au rang de simples services. Ces nouveaux mécènes du peuple misent donc sur cette image de bienfaisance lorsqu'elles s'implantent sur un nouveau territoire pour en miner le sous-sol, car l'opinion publique, réduite au rang d'acceptabilité sociale est désormais un atout parmi d'autres à considérer dans l'ébauche de tout projet industriel. Le cas de la Compania Minera Antamina me servit à démontrer comment se concrétise cette nouvelle réalité.

Ces changements majeurs sur les plans politique et industriel s'accompagnèrent d'innovations technologiques majeures transformant le paysage naturel et les relations de travail. L'usage de plus en plus répandu de mines à ciel ouvert pour récupérer des concentrations toujours faiblissantes de minéraux a, d'une certaine façon, contribué au déclin du pouvoir des syndicats. On a vu aussi que la guerre civile avait profondément affecté la gauche péruvienne, qui s'est retrouvée prise entre une armée en quête de terroristes et des insurgés pratiquant le nettoyage politique : à défaut de rallier les autres factions progressistes, le Sentier Lumineux s'est assuré qu'elles ne nuiraient pas à ses activités en ciblant les chefs de plusieurs organisations rivales. En conséquence de tout cela, l'opposition aux entreprises minières s'est transformée, elle aussi. Le tournant du vingt et unième siècle est celui des organisations non gouvernementales (ONG) se préoccupant de droits humains là où la gauche traditionnelle misait sur la révolution ou les réformes. Le troisième chapitre de ce mémoire a eu pour protagoniste la CONACAMI, un regroupement des communautés affectées par les mines. Autre transformation s'il en est, c'est le site Internet de l'organisation qui me servit d'outil principal afin de dresser un portrait du nouveau visage de l'opposition aux transnationales minières. Toutefois, en reprenant les propos de Gerardo Damonte, on peut lui trouver quelques faiblesses, tournant principalement autour

d'une structure trop grande amenant les dirigeants de l'organisation à prendre des positions qui l'éloignent des communautés qui se trouvent à la base. Ainsi, la CONACAMI a davantage servi à propulser des causes locales à l'échelle nationale, sans toutefois parvenir à réellement coordonner les communautés affectées par les mines en un rapport de force incontournable. Quoi qu'il en soit, l'histoire de cette organisation reste encore à écrire.

### **Une hiérarchie implacable**

On doit retenir de l'ensemble des trois périodes la constante suivante : l'action des groupes d'opposition aux projets miniers s'inscrit dans un contexte déterminé par plus puissants qu'eux tant sur le domaine économique que sur celui de la politique. Ainsi, j'espère avoir fait la démonstration que malgré l'indéniable *agency* des acteurs et actrices de la dissidence, leurs adversaires détiennent le haut du pavé. On a vu que la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC) et son allié, l'État péruvien, ont tout fait pour que les paysans deviennent des travailleurs miniers. Si on ne peut attribuer à ces entités complexes une prise de direction consciente envers la marche forcée que subirent les communautés rurales des Andes centrales en direction de l'économie capitaliste, la compagnie et l'État ont néanmoins grandement contribué à la précarisation du quotidien de ceux qui formèrent la force de travail de la première transnationale minière à s'installer au Pérou, et ce, tout au long du vingtième siècle. La première, en allant chercher les paysans par un hameçon doré, s'est assurée non seulement d'une main-d'œuvre constante, elle a contribué à la transformation des paysans autosuffisants en mineurs salariés. Le second, par ses lois et son monopole de la violence légitime, a facilité cette transformation.

Puis, durant la période d'essor syndical, les ouvriers des mines durent lutter durement face à la répression des régimes militaires successifs. Heureusement, par souci de limiter la grogne populaire, ceux-ci durent accorder certains gains aux travailleurs. De son côté, l'entreprise s'est développée tout en affaiblissant l'autonomie des paysans, désormais devenus mineurs à temps plein. La CPCC, en fondant la División Ganadera, a pu accorder des avantages à ses travailleurs au coût le plus bas. Par-dessus le marché, elle a pu tirer bénéfice de la nationalisation de ses activités par le gouvernement de Velasco, car celui-ci a payé pour la transaction. D'ailleurs, malgré les bonnes intentions – et quelques effets positifs, il faut l'avouer – de ce «gouvernement révolutionnaire des forces armées», les règles du jeu politique sont demeurées à l'avantage des transnationales.

Ce que nous laisse présager le début de la troisième période, celle caractérisée par l'essor du néolibéralisme, augure mal pour les mouvements d'opposition aux transnationales minières. Suite à une guerre civile meurtrière entre le Sendero Luminoso et les forces armées, l'État péruvien s'est transformé en un vide politique laissant le plus de marge de manœuvre possible aux entreprises étrangères désireuses de profiter des abondantes ressources naturelles du pays. Au comble de la transformation, ce sont désormais celles-là qui, affublées d'un titre de responsabilité sociale, deviennent les principales pourvoyeuses de services à des collectivités géographiquement isolées et politiquement mal représentées. Ainsi, s'il y a bien une continuité qui traverse l'ensemble du vingtième siècle et qui se poursuit de plus belle depuis le début des années 2000, c'est cette profonde inégalité entre le désir des puissants et la volonté de ceux qui demeurent au bas de la pyramide sociale.

### **Différentes formes de résistance**

Malgré ce portrait accablant, il est essentiel de ne pas occulter l'action de ceux et celles qui ont résisté et qui résistent toujours. Ils sont ceux qui gouvernent le récit. En effet, on observe également que face aux entreprises minières, la population péruvienne n'est pas demeurée passive. Nul n'est mon intention, donc, de donner une apparence de déterminisme à l'histoire. Les groupes populaires ont beau ne pas détenir le pouvoir, ils n'en sont pas moins actifs. De plus, pour chacune des périodes, la manière dont la résistance s'est organisée est unique. Pour le dire autrement, chaque résistance est issue d'un contexte historique qui lui est propre, donnant au récit global son intérêt : celui de relater les résistances aux transnationales minières et leur évolution dans l'histoire contemporaine péruvienne.

La première période a été caractérisée par des mouvements réguliers au sein de la force de travail. En effet, les travailleurs des mines étant alors principalement des paysans, ceux-ci s'efforçaient de limiter leur dépendance à un salaire. C'est pourquoi la principale action de résistance de la part des travailleurs était la désertion des lieux de travail, comme l'a souligné Adrian DeWind Jr. En parallèle, le milieu intellectuel péruvien connaissait l'essor du mouvement indigéniste, sorte de retour aux sources, nostalgique d'un passé révolu où l'Empire inca rayonnait par sa splendeur. Au sein de ce mouvement, l'Asociación Pro-Indígena s'activait dans le but d'améliorer le sort des autochtones andins, notamment aux prises avec un système d'embauche inique, l'*enganche*, et des conditions de travail précaires et inhumaines dans les mines. Une des

membres proéminentes de l'association, Dora Mayer, a d'ailleurs écrit un édifiant témoignage des conditions de travail des mineurs de la Cerro de Pasco Copper Corporation (CPCC), une des rares sources disponibles nous permettant de comprendre un peu plus en détail le quotidien de ces travailleurs.

Par la suite, durant la période d'essor syndical, c'est la Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú (FNTMMP) qui s'avéra une des organisations les plus actives dans la résistance aux transnationales minières. Non seulement était-elle la centrale la plus grande du secteur minier, elle se donnait aussi un rôle d'avant-garde révolutionnaire stimulé par les grandes années de mobilisation populaire que furent celles de la décennie 1970. Toutefois, à l'instar du militant communiste et organisateur syndical Jorge del Prado, les militantes de la FNTMMP misaient sur le leadership de leur fédération pour faire progresser la cause et développer leur rapport de force face aux entreprises et à l'État. Cette vision s'accompagnait d'une centralisation des opérations dans la capitale péruvienne, Lima. On a pu observer, notamment sur la question de la position de principe en faveur de la nationalisation de la CPCC, que l'élite militante prenait souvent des directions sans consulter les membres qui formaient la base de l'organisation.

La guerre civile péruvienne eut comme effet de contribuer au déclin des organisations syndicales. En plus de cela, le secteur minier du tournant du vingt et unième siècle prit un virage définitif en faveur des mines à ciel ouvert, qui ne requièrent qu'un petit nombre de travailleurs, spécialisés de surcroît. Dans ce nouveau contexte façonné par les organisations non gouvernementales et la défense des droits humains, la Confederación Nacional de las Comunidades Afectadas por la Minería (CONACAMI) est devenue une actrice dynamique de la lutte contre les transnationales minières. Désormais, la question ne tourne plus autour de conditions de travail, mais d'aspects plus larges comme la souveraineté territoriale et les droits des populations autochtones, bien que les habitantes et les habitants des communautés andines ne se considèrent pas comme tels. Il y a là d'ailleurs un point d'achoppement non négligeable entre la CONACAMI et celles qu'elle représente, car si l'organisme a annoncé son caractère *indigenista*, les communautés affectées par les mines ne s'identifient pas à ce mouvement. Malgré cette faiblesse et quelques autres, la CONACAMI a propulsé au niveau national des conflits qui sans elle seraient demeurés dans le patelin où ils se déroulaient. Ainsi, des cas comme celui des communautés de San Marcos face à la Compañía Minera Antamina peuvent désormais

bénéficier d'une attention particulière autant auprès d'intellectuels et de chercheurs que du public en général. Bien entendu, un des atouts dans cette nouvelle ère de contestations est l'usage d'Internet qui réseaute les opposants et rapproche les historiens de leurs sources.

Un des aspects intéressants et qui semblent transcender toute la période couverte par le mémoire est celui d'une séparation notable entre les organisations et leur base. Si on exclut les épisodes de désertion des lieux de travail par les paysans-mineurs durant les premières années d'opération de la CPCC, les trois organisations dont il fut question dans ce mémoire partagent un certain centralisme organisationnel. La Asociación Pro-Indígena, était un groupe d'intellectuel largement basé à Lima, malgré une présence en régions rendue effective par le biais de délégués. La FNTMMP avait ses syndicats locaux, mais à la lumière des sources étudiées, l'essentiel des débats et des prises de positions semblait se faire dans les hautes sphères militantes. Quant à la CONACAMI, sa transformation de *Coordinadora* en *Confederación* et sa prise de position *indigenista* semblent l'éloigner dangereusement des communautés rurales péruviennes, qui voient en elles une ONG parmi d'autres.

### **Et l'avenir ?**

Les trois organisations étudiées au cours de cette recherche ont évolué dans des contextes différents, bien qu'ayant en commun cette volonté de résister contre les transnationales minières. Bien qu'elles ne forment pas l'ensemble des organisations ayant résisté aux minières durant le vingtième siècle au Pérou, elles s'inscrivent chacune dans le contexte de l'époque qui l'a vu évoluer. Il est donc possible d'obtenir un portrait général de la résistance face aux transnationales minières au vingtième siècle lorsque l'on combine les trois dans un récit continu. De cette lecture croisée, on observe qu'en chacune des époques, ceux qui étaient affectés par les mines résistèrent en fonction des moyens qui étaient à leur disposition. Ou plutôt, les agents historiques que sont les paysans, les travailleurs et les membres des communautés rurales ne se sont jamais laissé contrôler par les transnationales minières sans y opposer un refus de travail, une convention collective ou un référendum. S'il y a une continuité à ce vingtième siècle minier, c'est la résistance continue des acteurs interpellés par cette question économique, sociale et éminemment politique. Et malgré toute la volonté des chantres de la nouvelle gouvernance à faire taire la dissidence par des promesses ou des gaz, ceux qui résistent savent que la parole est un droit qui se conquiert.



## Bibliographie

### Monographies

- Alexander, Robert J. *A History of organized labor in Peru and Ecuador*, Westport, Praeger, 2007, 238 pages.
- Alimonda, Héctor. *La Amazonía Rebelde*, Buenos Aires, CLACSO, 2009, 211 pages.
- Barrantes, Roxana et al. *«Te Quiero pero no»: minería, desarrollo y poblaciones locales*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2005, 124 pages.
- Bebbington, Anthony, Jeffrey Bury, et al. *Minería, movimientos sociales y respuestas campesinas*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2011, 379 pages.
- Blanchard, Peter. *The Origins of the Peruvian Labor Movement, 1883-1919*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1982, 214 pages.
- Boggio, Mario Samamé. *El Perú Minero t. 1. Historia*, Lima, INGEMET, 1979, 374 pages.
- Brown, Kendall W. *A History of Mining in Latin America: from the colonial era to the present*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2012, 257 pages.
- Carel, Ivan, Robert Comeau et Jean-Philippe Warren, dir. *Violences politiques, Europe et Amériques, 1960-1979*, Montréal, Lux, 2013, 330 pages.
- Clark, Timothy David dir. *Community Rights and Corporate Responsibility : Canadian Mining and Oil Companies in Latin America*, Toronto, Between the Lines, 2006, 288 pages.
- Collectif, *Jorge del Prado y los mineros de la Sierra Central, Testimonio sobre la masacre de Malpaso*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010, 314 pages.
- Damonte, Gerardo. *The Constitution of Political Actors: Peasant Communities, Mining, and Mobilization in Bolivian and Peruvian Andes*, Berlin, VDM Verlag, 2008, 349 pages.
- De La Cadena, Marisol. *Indigenous Mestizos : the politics of race and culture in Cuzco, Peru, 1919-1991*, Durham, Duke University Press, 2000, 408 pages.
- Del-Pozo-Vergnes, Ethel. *Société, Bergers et Changements au Pérou : de l'hacienda à la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2003, 287 pages.
- Deneault, Alain. *Gouvernance, le management totalitaire*, Montréal, Lux, 2013, 198 pages.
- Deneault, Alain et William Sacher, *Paradis sous terre*, Montréal, Écosociété, 2012, 188 pages.
- DeWind, Adrian jr. *Peasants Become Miners: The Evolution of Industrial Mining Systems in*

- Peru*, New York, Columbia University, 1977, 421 pages.
- Dorais, Geneviève. *La critique maoïste péruvienne face à la Réforme agraire de Velasco (1969-1980) : enquête sur les causes d'une révolution qui ne vint pas*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 2007, 135 pages.
- Dore, Elizabeth. *The Peruvian mining industry : growth, stagnation, and crisis*, Boulder, Westview Press, 1988, 296 pages.
- Drinot, Paulo. *The Allure of Labor: Workers, Race, and the making of the Peruvian State*, Durham, Duke University Press, 2011, 310 pages.
- Dupuis-Déri, Francis. *Les Black Blocs : quand la liberté et l'égalité se manifestent*, Montréal, Lux, 2003, 209 pages.
- Echave, José de. *Minería y territorio en el Perú*, Lima, CooperAcción, 2009, 432 pages.
- Escobar, Arturo. *Territories of Difference : Place, movement, life, redes*, Chapel Hill, Duke University Press, 2008, 435 pages.
- Flank, Lenny éd. *I.W.W. A Documentary History*, St Petersburg, Red and Black Publishers, 2007, p. 170.
- Flores, César Zumaeta, Edgard Reymundo Mercado et al. *Jorge del Prado y los mineros de la Sierra Central : Testimonio sobre la masacre de Malpaso*, Lima, Fondo Editorial del Congreso del Perú, 2010, 314 pages.
- Galeano, Eduardo. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, Paris, Pocket, 1981, 448 pages.
- Galindo, Alberto Flores. *Obras Completas I: Los Mineros de Cerro de Pasco, 1900-1930; Arequipa y el sur andino. Ensayo de historia regional: Siglos XVIII-XX*, Lima, Fundación Andina, 1993, 462 pages.
- Gil, Vladimir. *Aterrizaje minero : cultura, conflicto, negociaciones y lecciones para el desarrollo desde la minería en Ancash, Perú*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2009, 431 pages.
- Hemming, John. *The Conquest of the Incas*, London, Pan Books, 1993, 624 pages.
- Kapsoli Escudero, Wilfredo. *El pensamiento de la Asociación Pro-Indígena*, Cuzco, Centro de Estudios Rurales Andinos «Bartolomé de las Casas», 1980, 151 pages.
- Klein, Naomi. *The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Random House, 2008, 662 pages.
- Kruijt, Dirk and Menno Vellinga. *La Cerro y el proletariado Minero-Metalúrgico*, Lima, Asociación de Defensa y Capacitación Legal, 1987, 160 pages.

Kuczinski, Pedro-Pablo. «The Impact of Privatization in Peru», dans Melissa H. Birch, dir. *The Impact of Privatization in the Americas*, Miami, North-South Center Press, 2000, pp. 99-113.

La Serna, Miguel. *The Corner of the Living: Ayacucho on the eve of the Shining Path insurgency*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012, 286 pages.

Mallon, Florencia E. *The defense of community in Peru's central highlands : peasant struggle and capitalist transition, 1860-1940*, Princeton, Princeton University Press, 1983, 384 pages.

Mayer, Dora. *La conducta de la compañía minera del Cerro de Pasco*, Callao, H. Concejo provincial del Callao, 1914, 70 pages.

Poole, Deborah. *Unruly order : violence, power, and cultural identity in the high provinces of southern Peru*, Boulder, Westview Press, 1994, 285 pages.

Hoyle, Daniel Rodriguez. *Peruvian Metal Mining 1971*, Lima, La Confianza, 1972, 165 pages.

Salas-Carreño, Guillermo. *Dinámica Social y Minería : Familias pastoras de puna y la presencia del proyecto Antamina (1997-2002)*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos, 2008, 409 pages.

Sulmont, Denis. *El movimiento obrero peruano, 1890-1979 : reseña histórica*, Lima, Tarea, Perú, 1979, 173 pages.

---

\_\_\_\_\_ *La politica laboral y el desafio neo-liberal, III conferencia nacional de trabajadores*, Lima, 1989, 17 pages.

---

\_\_\_\_\_ *Violencia y movimiento sindical*, Lima, Red Peruana de Educación popular y sindicalismo, 1989, 49 pages.

### **Articles de périodiques**

Echave, José de. «Peruvian peasants confront the mining industry», *Socialism and Democracy*, No. 3, Vol. 19, pp. 117-127.

Handal Lopez, Laura. «La Victoire de Tambogrande», *Revue Caminando*, Vol. 25, No. 1 (Nov. 2006), p.12.

Hobsbawm, Eric. «Peasant Land Occupations», *Past & Present*, No 62, (Feb. 1974), pp. 120-152.

Kruijt, Dirk et Menno Vellinga. «Las huelgas en la Cerro de Pasco Corporation (1902-1974): los factores internos», *Revista Mexicana de Sociología*, Vol. 42, No. 4 (Oct. - Dec., 1980), pp. 1497-1588.

\_\_\_\_\_. «La politique économique des enclaves minières au Pérou», *Tiers-Monde*, Tome 18, No. 72 (1977), pp. 797-832.

Lefranc, Sandrine. «Reconnaître les violences politiques en Amérique du Sud : Le cas de la Commission vérité et réconciliation au Pérou», *Esprit*, (2004), p. 2.

Mauceri, Philip. «State Reform, Coalitions, and the Neoliberal Autogolpe in Peru», *Latin American Research Review*, No. 1, Vol. 30 (1995), pp. 7-37.

Poole, Deborah. «El Buen vivir : Peruvian Indigenous Leader Mario Palacios», *Nacla Report on the Americas*, No. 5, Vol. 43, pp. 30-33.

Stern, Steve. «Feudalism, Capitalism, and the World-System in the Perspective of Latin America and the Caribbean», *The American Historical Review*, Vol. 92, No. 4 (Oct. 1988), pp. 829-872.

Szablowski, David. «Mining, Displacement and the World Bank : A Case analysis of Compañía Minera Antamina's operations in Peru», *Journal of Business Ethics*, No. 3, Vol. 39, pp. 247-273.

#### **Documents et sources disponibles sur Internet**

Antamina. [en ligne], <http://www.antamina.com/en/index.php> (Dernier accès le 15 avril 2013).

Arsenault, Chris. «Digging up Canadian Dirt in Colombia; Canadian Corporations and Aid Agencies Facing Controversy and Resistance in Colombia», *The Dominion*, [En Ligne], [http://www.dominionpaper.ca/accounts/2006/11/27/digging\\_up.html](http://www.dominionpaper.ca/accounts/2006/11/27/digging_up.html). (Dernier accès le 20 juillet 2013).

The Canadian Center for the Study of Resource Conflict, *Corporate Social Responsibility & the Canadian International Extractive Sector : A Survey*, [En Ligne], [http://www.resourceconflict.org/ccsrc\\_report\\_0906.pdf](http://www.resourceconflict.org/ccsrc_report_0906.pdf), p.13. (Dernier accès le 24 juillet 2013).

Clark, Timothy. *Canadian Mining in Latin America: Community Rights and Corporate Responsibility*, [En Ligne], <http://www.yorku.ca/cerlac/documents/Mining-report.pdf>, p.7. (Dernier accès le 20 juillet 2013).

Comité pour les droits humains en Amérique latine, «Exploitation minière et droits humains», [En Ligne], <http://cdhal.org/mines>. (Dernier accès le 20 juillet 2013).

CONACAMI. [En Ligne], <http://www.conacami.pe/> (Dernier accès le 15 avril 2013).

Garcia, Alan. «El síndrome del perro del hortelano», *El Comercio*, [En Ligne], [http://elcomercio.pe/edicionimpresa/html/2007-10-28/el\\_sindrome\\_del\\_perro\\_del\\_hort.html](http://elcomercio.pe/edicionimpresa/html/2007-10-28/el_sindrome_del_perro_del_hort.html). (Dernier accès le 20 juillet 2013).

- «The Grace Contract», *The New York Times*, [En Ligne], 14 janvier 1890, <http://query.nytimes.com/mem/archive-free/pdf?res=FA0E16FA3F5F10738DDDAD0994D9405B8085F0D3>, (Dernier accès le 29 janvier 2013).
- Laforce, Myriam. «Réformes économiques, espaces politiques, et conflits socio-environnementaux : les impacts de l'investissement minier au Pérou», [En Ligne], <http://cdhal.org/sites/cdhal.org/files/doc/document/reformes-economiques-espaces-politiques-conflits-socio-environnementaux-impacts-investissement-article-4.pdf>, p.1. (dernier accès le 24 juillet 2013).
- Moran, Robert. *Esquel, Argentina, Predictions and Promises of a Flawed Environmental Impact Assessment*, 2003, [En Ligne], <http://www.earthworksaction.org/files/publications/PredictionsPromisesFINAL.pdf>, (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- No a la mina, *Explotación minera en San Luis Potosí: permisos se cancelaron*, [En Ligne], <http://www.noalamina.org/mineria-latinoamerica/mineria-mexico/explotacion-minera-en-san-luis-potosi-permisos-se-cancelaron>. (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- No Dirty Gold, *Esquel, Argentina*, [En Ligne], [nodirtygold.org/esquel\\_argentina.cfm](http://nodirtygold.org/esquel_argentina.cfm), (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- Orellana, Isabel et Gerardo Aiquel, *Mégaprojet minier Pascua Lama : l'or plus important que l'eau et la vie ?* [En Ligne], <http://www.mondialisation.ca/m-gaprojet-minier-pascua-lama-l-or-plus-important-que-l-eau-et-la-vie/18912>, (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- Quisetel, *Chili : Barrick Gold pointée du doigt*, [En Ligne], <http://quisetal.org/chili-barrick-gold-pointee-du-doigt/>, (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- Radio-Canada, «La ruée vers l'or», *Une heure sur terre*, [En Ligne], [http://www.radio-canada.ca/emissions/une\\_heure\\_sur\\_terre/2009-2010/Reportage.asp?idDoc=108942](http://www.radio-canada.ca/emissions/une_heure_sur_terre/2009-2010/Reportage.asp?idDoc=108942), (Dernier accès le 20 juillet 2013).
- Sarrasin, Rachel. «Terre, eau et vie : Le combat des paysans contre les entreprises minières canadiennes», *À Bâbord !*, [En Ligne], No. 27 (déc. 2008 / Jan. 2009), <http://www.ababord.org/spip.php?article803>, (Dernier accès le 13 novembre 2010).
- Shield, Alexandre. «Revers juridique au Chili pour le géant minier Barrick Gold», *Le Devoir*, [En Ligne], <http://www.ledevoir.com/environnement/actualites-sur-l-environnement/383036/revers-juridique-au-chili-pour-le-geant-minier-barrick-gold>, (Dernier Accès le 20 juillet 2013).
- Thibodeau, Marc. «Barrick Gold : un important projet minier bloqué au Chili», *La Presse*, [En Ligne], <http://affaires.lapresse.ca/economie/energie-et-ressources/201304/11/01-4639922-barrick-gold-un-important-projet-minier-bloque-au-chili.php> (Dernier accès le 20 juillet 2013).

## Sources écrites

Aliaga, Carlos Alarcón. *Corrientes sindicales en el Perú*, Lima, Atusparia, 21 pages.

FNTMMP. *V- Congreso nacional minero y metalúrgico*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1979, 103 pages.

\_\_\_\_\_. *Acuerdos del XXIX Plenario minero*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1983, 32 pages.

\_\_\_\_\_. *I Encuentro de coordinación minero metalúrgico Bolivia - Chile - Perú*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros y Metalúrgicos del Perú, Lima, 1984, 48 pages.

FNTMMS. *Informe y evaluación de la III huelga nacional minera*, Federación Nacional de los Trabajadores Mineros, Metalúrgicos y Siderúrgicos del Perú, Lima, 1989, 15 pages.

Perú - Ministerio de Energía y Minería. *Ley General de Minería*, Ministerio de Energía y Minería - Perú, Lima, 1971, 123 pages.

PCR. *El proletariado minero y la revolución*, Partido Comunista Revolucionario, 29 pages.

*The Statist: A journal of Practical Finance and Trade*, London, vol.25 (April 5), 1890, p.420.

Zegarra, Ventura. *A los trabajadores de Centromin-Perú*, Lima, Ediciones CGTP, 1974, 31 pages.

## Conditions d'utilisation

Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 2.5 Canada.

Vous avez donc le droit de :

- Partager — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous les moyens et sous tous formats.

Selon les conditions suivantes :

- Attribution — Vous devez créditer l'Oeuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Oeuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens possibles mais vous ne pouvez pas suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Oeuvre.
- Pas d'Utilisation Commerciale — Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Oeuvre, tout ou partie du matériel la composant.
- Pas de modifications — Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Oeuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.

Pour voir une copie de cette licence, visitez <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/ca/> ou écrivez à Creative Commons, 444 Castro Street, Suite 900, Mountain View, California, 94041, USA.